

621 190
SBN

LETTRES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD
A SON FILS
PHILIPPE STANHOPE.

Première Edition Italienne.

TOME TROISIÈME.



À VENISE
Chez Justin Pasquali, Libraire.

Imprimé par Joseph Molinari
1811.

THE COURT REPORT

THE COURT REPORT
IS A PUBLICATION OF THE
COURT REPORTERS' ASSOCIATION
OF AMERICA

LETTRES
DE MILORD
CHESTERFIELD.

LETTRE CXLVII.

— du 12 Septembre V. S. 1749.

LIL paroît extraordinaire (rien cependant n'est plus vrai) que mes inquiétudes à votre sujet augmentent à proportion des bonnes nouvelles que je reçois de tous côtés. Je me promets tant de choses de vous, que je crains de me voir trompé dans mes espérances. Vous êtes maintenant si près du port, dans lequel j'ai pris tant de peines à vous faire entrer sain et sauf, que mon chagrin seroit double, si vous faisiez naufrage à sa vue. L'objet de la présente est donc, mettant à part toute l'autorité d'un père, de vous conjurer en ami, par l'affection que vous me por-

tez, et par les égards que vous avez pour vous-même, de continuer avec assiduité et attention à perfectionner l'ouvrage que vous avez poussé si loin et qui est maintenant si proche de sa fin. Mon unique but a été de vous faire briller et distinguer dans le monde savant, aussi-bien que parmi les personnes polies. Il y a eu peu de gens qui aient pu réussir sur ces deux théâtres. Ordinairement le profonde érudition est obscurcie par le pédantisme, ou du moins elle est dépourvue de graces : d'un autre côté, les manières polies et la tournure du monde ne sont pas trop souvent soutenues par les connoissances, et en conséquence elles dégénèrent en une dissipation frivole, qui se perd et s'avilit dans les antichambres et dans les ruelles. Vous avez maintenant franchi les plus grandes difficultés de l'étude; ce qui reste demande beaucoup plus de loisir que de peine. Vous avez perdu du temps par votre maladie; il faut maintenant le regagner, autrement il seroit trop tard. C'est pourquoi je vous exhorte très-sérieusement, pour votre propre bien, à consacrer, pendant ces six premiers mois, au moins six heures tous les matins à vos études avec M. Harte. J'ignore s'il en demandera autant; mais pour moi je l'exige, et j'espère que vous y consentirez, et qu'en conséquence vous lui persuaderez de vous accorder tout ce temps. J'avoue que cela est

considérable ; mais si vous considérez , l'un et l'autre , que l'ouvrage en sera d'autant mieux fait et plutôt terminé , le temps ne vous ennuiera point , et vous y trouverez tous les deux votre avantage . D'ailleurs , cet arrangement est uniquement pour les matinées , qui , par votre propre bon sens , et avec la tendresse que M. Harle a pour vous , seront , j'en suis sûr , employées comme je le désire . Je trouve non seulement raisonnable , mais je crois même qu'il est utile , que vos soirées soient consacrées aux amusemens et aux plaisirs . Je vous permets donc et je vous recommande de fréquenter les assemblées , les bals , les spectacles , et les meilleures compagnies , avec cette restriction seulement , que les conséquences des amusemens du soir n'interrompent point les études du matin par des déjeûnés , des visites , et des parties de campagne inutiles . A votre âge , lorsque l'on vous propose quelques-unes de ces parties , vous ne devez point rougir de demander qu'on vous excuse , parce que vous êtes obligé de donner vos matinées à M. Harle ; que telle est ma volonté , à laquelle vous n'osez contrevenir . Rejetez toute la faute sur moi : je suis pourtant persuadé qu'en cela vous suivrez autant votre propre inclination que la mienne . Mais avec les gens oisifs et frivoles , qui ne savent que faire de leur temps , et qui voudroient engager les autres

à perdre aussi le leur, on ne doit point raisonner: ce seroit leur faire trop d'honneur. Les réponses polies les plus courtes sont les meilleures: *je ne puis pas, je n'ose pas*, au lieu de *je ne veux pas*; cela suffit: car, si vous vouliez discuter avec eux la nécessité de l'étude et l'utilité des connoissances, cela ne serviroit qu'à fournir matière à leurs sottises railleries, que je voudrois bien que vous évitassiez. Je vous supposerai à Rome, étudiant six heures sans interruption, chaque matinée, avec M. Harte, et passant vos soirées avec la meilleure compagnie de la ville, observant les bonnes manières, pour vous y conformer; je supposerai aussi un certain nombre d'Anglois oisifs, paresseux, et ignorans, comme il s'en trouve ordinairement; vivant sans cesse les uns avec les autres, soupant, buvant, et passant la nuit ensemble, pour l'ordinaire dans le dérèglement et dans les intrigues quand ils sont ivres, et ne voyant jamais bonne compagnie lorsqu'ils sont dans leur bon sens. Je prendrai un de ces jolis garçons, et je le supposerai ayant avec vous une conversation telle que je suis bien sûr qu'elle sera de son côté, telle aussi que je l'attends du vôtre.

Ang. Voulez-vous venir demain déjeuner avec moi? Nous serons quatre ou cinq compatriotes; nous avons arrêté des chaises, et a-

près le déjeuner nous irons faire un tour hors de la ville.

Stan. Je suis très-fâché de ne pouvoir accepter votre proposition ; je suis obligé de rester chez moi toute la matinée.

Ang. Nous viendrons donc déjeuner chez vous.

Stan. Je ne puis y consentir : je suis engagé.

Ang. Eh bien ! ce sera partie remise au lendemain.

Stan. A vous dire vrai , cela ne se peut dans la matinée ; je ne sors point , et je ne reçois personne chez moi avant-midi.

Ang. Et que diable faites-vous tout seul jusqu'à midi ?

Stan. Je ne suis pas tout seul ; j'ai la compagnie de M. Harte.

Ang. Eh ! que diable faites-vous avec cet homme-là ?

Stan. Nous étudions différentes choses ; nous lisons , nous conversons.

Ang. Voilà en vérité de très-jolis amusemens ! Comptez-vous donc recevoir les ordres ?

Stan. Oui , sans doute , les ordres de mon père : je crois être obligé de les recevoir.

Ang. Quoi ! vous êtes assez foible pour vous embarrasser des ordres d'un vieux radoteur qui demeure à quatre cents lieues d'ici ?

Stan. Si je néglige ses ordres, il négligera mes lettres de change.

Ang. Comment! le vieux barbon fait donc des menaces? oh! les gens menacés vivent long-temps; moquez-vous-en.

Stan. Je ne puis pas dire qu'il m'ait jamais menacé; mais je crois que je ferai fort bien de ne point l'irriter.

Ang. Fadaise que cela! le vieux bon homme vous écrira une lettre pleine de reproches, et tout sera fini.

Stan. Vous vous trompez: il fait toujours plus qu'il ne dit. Il ne m'a jamais grondé, que je sache; mais, si je venois à l'irriter, je suis sûr qu'il ne me pardonneroit de sa vie: il seroit inflexible; j'aurois beau solliciter, prier, écrire, cela ne serviroit de rien.

Ang. C'est donc un vieux tyran; voilà tout ce que j'en puis dire: et, je vous prie, devez-vous aussi obéir à votre Argus, à ce.... comment s'appelle-t-il.... M. Harte?

Stan. Sans contredit.

Ang. Si bien donc qu'il vous remplit la tête de grec, de latin, de logique, et de mille autres drogues pareilles! Parbleu! j'ai aussi un Argus, moi; mais jamais de ma vie je n'ai mis le nez dans un livre avec lui: je ne l'ai même pas vu depuis huit jours, et quand je ne le reverrois jamais, je m'en soucierois fort peu.

Stan. Mon gouverneur ne me demande ja-

mais rien qui ne soit raisonnable , et pour mon bien ; ainsi j'aime beaucoup à être avec lui.

Ang. Sur mon honneur ! voilà des maximes très-édifiantes. De cette manière vous passerez pour un très-honnête garçon .

Stan. Soit : cela ne me fera point de mal .

Ang. Voulez-vous donc nous tenir compagnie demain au soir ? Nous sommes déjà dix ; j'ai fait provision d'excellent vin , et nous passerons le temps au mieux .

Stan. Je vous suis très-obligé ; mais je suis engagé demain toute la soirée , premièrement chez le Cardinal Albani , et je soupe chez l'Ambassadrice de Venise .

Ang. Quel diable de plaisir pouvez-vous goûter dans la compagnie de ces étrangers ? Pour moi , je ne les fréquente jamais . Leurs étiquettes et leurs cérémonies m'ennuient : je n'ai jamais goûté de vrai plaisir avec eux ; et je ne sais pourquoi je suis toujours honteux en leur présence .

Stan. Pour moi , je ne suis ni honteux , ni timide ; je suis fort à mon aise avec ces personnes ; elle me paroissent charmées de me voir ; j'apprends leur langue , en conversant avec elles , et j'étudie leurs caractères : n'est-ce pas pour cela qu'on nous a envoyé dans les pays étrangers ?

Ang. Je déteste la compagnie de vos femmes

modestes, de vos Dames de façon, comme on les appelle; je ne sais que leur dire, quand je me trouve avec elles.

Stan. Avez-vous jamais eu quelques conversations réglées avec elles.

Ang. Non: mais je me suis trouvé quelquefois dans leur compagnie, quoiqu'à contre-cœur.

Stan. Du moins elles ne vous ont fait aucun mal; sans doute vous ne pourriez pas en dire autant des femmes que vous fréquentez.

Ang. J'en conviens: malgré cela, j'aimerois mieux n'avoir, pendant six mois, d'autre compagnie que celle de mon chirurgien, que de faire, pendant un an, la belle conversation avec vos femmes de grand air.

Stan. Vous savez que les goûts sont différents, et chacun suit le sien.

Ang. Cela est vrai: mais le vôtre, mon cher, est des plus bizarres. Toute la matinée avec votre Argus; la soirée dans la compagnie des femmes de façon; enfin toute la journée passée dans la crainte du vieux papa, qui est en Angleterre! Vous êtes un homme étrange, et je crains bien qu'il n'y ait rien à faire de vous.

Stan. C'est ce que je crains aussi.

Ang. Je vous souhaite donc le bon soir. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je m'enivre ce soir.

Stan. Point du tout; je consens même que vous soyez malade demain, ce qui ne manquera pas d'arriver; je vous souhaite le bon soir.

Remarquez, je vous prie, que je ne vous ai point mis à la bouche ces argumens forts et solides qui, j'en suis sûr, ne manqueroient pas de se présenter à vous dans une circonstance pareille; tels que votre amitié et votre tendre affection pour moi, les égards et la reconnaissance que vous devez à M. Harte, le respect que vous avez pour votre propre personne, et l'attention que vous donnez aux devoirs d'homme, de fils, de pupille, et de citoyen. De tels raisonnemens seroient prodigués à pure perte avec de pareils écervelés. Abandonnez-les à leur ignorance, à leurs vices grossiers et infâmes; ils en ressentiront les funestes effets, lorsqu'il ne sera plus temps d'y apporter du remède. Privés de la ressource consolante de l'érudition, chargés de toutes les infirmités et de toutes les douleurs qui accompagnent un estomach ruiné et un corps gâté, s'ils arrivent à un âge avancé, ce ne sera que pour éprouver à leur honte toutes les incommodités de la vieillesse. Le ridicule que de pareils gens tâchent de jeter sur ceux qui ne leur ressemblent pas, est, suivant l'opinion de tous les hommes sensés, l'éloge le plus vrai et le plus flatteur. Continuez donc, mon

cher enfant , dans le chemin où vous êtes entré ; soyez ferme et inébranlable , seulement dix-huit mois de suite ; c'est tout ce que j'exige de vous. Après cela , je vous promets que vous serez votre propre maître , et que je ne prétendrai à aucun autre titre , qu'à celui du plus sincère et du plus tendre de vos amis . Je vous donnerai des avis , mais jamais des ordres ; et en effet vous n'aurez plus besoin que de certains avis que votre grande jeunesse et le défaut d'expérience rendront encore indispensables . Il ne vous manquera rien de ce qui est nécessaire pour vous procurer tous vos aises , et pour goûter les plaisirs , bien entendu que ce seront ceux d'un *honnête homme* , dont je serois bien fâché de vous priver .

Pendant que vous vous appliquez avec zèle à l'Italien , je vous prie de ne pas négliger votre Allemand , pour lequel vous trouverez assez d'occasions . Je voudrois aussi que vous eussiez soin d'entretenir ce que vous savez du droit public de l'Empire , en relisant de temps en temps ces manuscrits précieux que vous avez composés sur cette matière , comme je l'ai appris du Chevalier Williams , qui arriva ici la semaine dernière : ils vous seront d'un grand avantage , lorsque vous serez initié dans les affaires étrangères ; ce qui ne manquera pas de vous arriver , si vous vous y disposez , dans un âge où l'on n'a jamais vu personne

s'en acquitter, je veux dire avant d'avoir vingt ans accomplis. Le Chevalier dit qu'il répond de votre savoir, et qu'il ne doute point que vous n'acquériez cette adresse et ces graces qui sont si nécessaires pour donner à l'érudition tout son lustre et sa juste valeur. Il avoue cependant qu'il n'est pas tout-à-fait aussi certain des derniers avantages, que du premier. La justice qu'il rend à M. Harte, dans les louanges qu'il lui donne, me fait croire qu'il y a pareillement beaucoup de vérité dans l'éloge qu'il fait de vous. Je ne doute point que vous ne soyez content et un peu fier de la bonne réputation que vous avez acquise, car votre bonne conduite me flatte moi-même. Voudriez-vous maintenant hasarder quelque chose qui pût ternir votre gloire, ou vous en priver entièrement? je n'en crois rien. Au contraire, je suis persuadé que vous ferez tout ce qui dépend de vous pour étendre et augmenter votre réputation. Encore un an et demi d'application pareille à celle que vous avez eu pendant les deux dernières années; consacrez la moitié du jour à l'étude, et vous pourrez vous flatter de faire figure et fortune dans le monde, en bien moins de temps que tous ceux qui vous ont précédé.

L E T T R E CXLVIII.

du 22 Septembre V. S. 1749.

Si j'ajoutois foi aux philtres, je soupçonnerois que vous en avez donné au Chevalier Williams, par la manière dont il parle de vous, non seulement avec moi, mais même avec tout le monde. Je ne vous répéterai pas ce qu'il m'a dit de l'étendue et de la justesse de vos connoissances, de peur de vous donner trop de vanité, ou de vous faire croire que vous avez déjà assez acquis de ce dont personne ne peut jamais trop avoir. Imaginez-vous le nombre de questions que je lui ai faites, et avec quelle sévérité je l'ai examiné sur votre compte. J'ose dire qu'il m'a répondu selon mes desirs, jusqu'à ce qu'enfin, pleinement satisfait du compte qu'il me rendoit de votre caractère et de votre savoir, je me suis informé d'autres matières, qui sont à la vérité moins importantes, mais qui cependant ne laissent pas d'être de conséquence pour tout le monde, et encore plus pour vous, que pour tout autre. Je veux dire que je l'ai interrogé sur votre maintien, sur vos manières, et sur tout votre extérieur. A ces questions, la même vérité qui jusques-là lui avoit servi de guide,

l'obligea de me faire des réponses beaucoup moins satisfaisantes ; et comme , par amitié pour vous et pour moi , il se crut obligé de me dire les vérités désagréables , comme il m'avoit confié les plus flatteuses , je me crois , par le même motif , obligé de vous les répéter .

Il me dit donc qu'en compagnie vous étiez distrait à l'excès , absent , et sans attention ; que vous entriez dans un appartement , et que vous vous présentiez d'une manière très-maladroite ; qu'à table , vous laissiez toujours tomber couteau , fourchette , serviette , pain , etc. , et que vous négligiez votre personne et votre habillement à un point impardonnable à tout âge , mais beaucoup plus encore au vôtre .

Ces choses-là , toutes indifférentes qu'elles puissent paroître à ceux qui ne connoissent pas le monde et les usages de la société , me font beaucoup de peine ; à moi qui sais combien elles sont importantes . Je vous ai soupçonné long-temps d'être en défaut sur cet article ; c'est ce qui a donné lieu à mes fréquentes exhortations , et je vous déclare très-positivement que je ne serai point tranquille que je n'aie reçu des avis très-différens . Je ne sais rien de plus offensant dans une compagnie , que ce défaut d'attention et cette distraction . On les prend pour des marques du dernier mépris , et le mépris ne se pardonne

jamais. Personne n'est distrait en présence d'un homme qu'il craint, ou d'une femme qu'il aime; preuve évidente que chacun peut surmonter cette distraction, quand il juge qu'elle en vaut la peine; et croyez-moi sur ma parole, cette attention est toujours utile et bien placée. Pour moi, j'aimerois mieux être avec un homme mort, qu'avec un homme distrait; car, si le mort ne me procure point de plaisir, du moins il ne me témoigne aucun mépris; au lieu que celui qui est distrait, me dit néanmoins d'une manière fort claire, quoique sans parler, qu'il ne me juge pas digne de son attention. D'ailleurs, un homme sujet à des absences d'esprit peut-il faire aucune observation sur les caractères, les coutumes, et les manières de la compagnie? Non: il pourra se trouver, pendant toute sa vie, dans les meilleures compagnies (en cas qu'on veuille l'y admettre, ce que je ne ferois certainement pas) sans en devenir plus sage. Jamais je ne converserai avec un homme distrait: autant vaudroit parler à un sourd. C'est en vérité une bêtise grossière, que de s'adresser à un homme dont nous ne pouvons pas fixer l'attention ni les regards, et qui ne comprend rien de ce que nous lui disons. De plus, je soutiens que personne ne peut être propre ni aux affaires, ni à la conversation, lorsqu'il ne peut pas, ou ne veut pas prendre sur lui d'être

attentif à l'objet présent, quel qu'il soit. Vous savez, par expérience, que je ne regrette aucune dépense pour votre éducation; mais je ne veux absolument point vous entretenir un *frappeur*. Lisez dans le Docteur Swift la fonction de ces *frappeurs*, et quels services ils rendoient à vos amis les *Liliputiens*, dont les esprits, à ce que raconte Gulliver, sont si remplis de sublimes spéculations, qu'ils ne peuvent ni parler; ni faire attention aux discours des autres, à moins qu'ils ne soient réveillés par quelque action sur les organes de la parole et de l'ouïe. Aussi ceux des *Liliputiens* qui peuvent faire cette dépense, ont-ils toujours un *frappeur* au nombre de leurs domestiques; ils ne sortent point et ne font aucune visite sans lui. Ce *frappeur* a aussi ordre de suivre constamment son maître à la promenade, et de lui donner, dans l'occasion, un petit coup sur les yeux; parce qu'il est habituellement si absorbé dans des méditations profondes, qu'il court risque, à chaque pas, de tomber dans un précipice, de heurter contre un poteau; ou, s'il se trouve dans les rues, de pousser les autres, ou d'être poussé lui-même dans le ruisseau. Si *Christian* veut se charger de cet office par dessus le marché, j'y consens de tout mon cœur; mais je ne veux point augmenter ses gages à ce sujet. En un mot, je vous avertis très-sérieusement

que, lorsque nous nous reverrons, si vous avez des absences d'esprit, je serai bientôt absent de corps, car il me sera impossible de rester dans le même endroit que vous. Si, étant à table, vous jetez votre couteau par terre; si vous laissez tomber votre assiette, votre pain, etc.; si vous hachez l'aîle d'un poulet pendant une demi-heure, sans pouvoir attraper la jointure, et que, pendant tout ce temps-là, votre manche trempe dans la sausse d'un autre plat, je serai obligé de me lever de table, pour éviter la fièvre que vous me donneriez certainement. Bon Dieu! que je serois choqué, si vous entriez la première fois dans ma chambre avec deux jambes gauches, vous présentant avec toutes les graces et toute la dignité d'un tailleur, vos habits pendans sur vous, comme ceux qui sont attachés à des crochets à la fripperie! Au contraire, je m'attends, j'exige même que vous vous présentiez avec toute l'aisance et les graces d'un homme de façon, qui a fréquenté les meilleures compagnies. Je m'attends à vous trouver non seulement bien babillé, mais même très-bien mis: je compte trouver de l'agrément dans tous vos gestes, et quelque chose de singulièrement engageant dans toutes vos manières: il dépend de vous, par un peu de soin et d'attention, de me faire trouver tout cela en vous; mais à vous dire le vrai, si je suis trom-

pé dans mon attente, nous ne converserons pas beaucoup ensemble, car je ne puis tenir contre le défaut d'attention et le manque d'adresse; ce seroit exposer ma santé à un trop grand danger. Vous avez souvent vu et je vous ai aussi fait remarquer les distraction et la mal-adresse singulières de L.^{***}, absorbé, comme un Liliputien, dans des pensées abstraites, quelquefois peut-être ne pensant point du tout; ce qui, je crois, arrive souvent aux gens distraits: au premier abord, il ne reconnoît pas ses plus intimes amis, ou leur répond comme s'il disputoit avec eux. Il laisse son chapeau dans une chambre, son épée dans une autre, et laisseroit ses souliers dans une troisième, si ses boucles, quoique mises de travers, ne les retenoient pas. Ses bras et ses jambes, par la manière mal-adroite dont il les met en mouvement, paroissent avoir eu la *question extraordinaire*; et sa tête, penchée tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre de ses épaules, paroît avoir reçu le premier coup sur le billot. J'ai pour lui l'estime la plus sincère, et je fais beaucoup de cas de son esprit, de son savoir, et de sa vertu; mais, sur son honneur, il m'est impossible de l'aimer en compagnie. Tel sera, en général, dans le cours ordinaire de la vie, le sort de tout homme distrait, inattentif, et sans politesse, quelque mérite et quelque savoir qu'il puisse

avoir d'ailleurs. Lorsque j'étois à votre âge, je souhaitois de briller, autant qu'il m'étoit possible, dans toutes les circonstances; et j'apportoïis autant d'attention à mes manières, à mon air, le soir en compagnie, que lorsque j'étois le matin absorbé dans mes livres et occupé avec mon gouverneur. Un jeune homme doit avoir l'ambition de briller en tout, et risquer plutôt de passer les bornes, que d'en rester trop éloigné. Ces choses-là ne sont point des bagatelles; elles sont d'une conséquence infinie pour ceux qui doivent entrer dans le grand monde, et y faire figure et fortune. Le mérite ne suffit pas: il faut le talent de plaire. Un mérite sans adresse et sans agrémens, ne mènera jamais bien loin. Par-tout où vous trouverez un bon maître de danse, je vous prie de l'engager à vous faire bien tenir sur vos jambes, non pas tant pour apprendre à bien danser, que pour savoir entrer dans un appartement, et vous présenter décemment et avec grace. Les femmes, auxquelles vous devez tâcher de plaire, ne peuvent pardonner un air gauche et des gestes grossiers: *il leur faut du brillant*. La plupart des hommes leur ressemblent assez, et se laissent également prendre par les mêmes graces extérieures.

Je suis bien aise que vous ayez reçu mes boucles à diamans. Tout ce que j'exige en retour, est qu'elles soient proprement atta-

chées, et que vos bas ne les cachent pas. Je serois fâché de vous voir les airs d'un fat; mais, s'il falloit choisir des deux, je déclare que j'aimerois mieux que vous fussiez un fat, qu'un mal-peigné. Quoique je ne sois plus dans le cas de tirer avantage de mon habillement, je regarde cependant la négligence sur cet article comme une indécence. Mon temps pour les ajustemens est passé; mais je veux que mes habits unis m'aillent bien, et qu'ils soient faits comme ceux des autres. Pour les soirs, je vous recommande la compagnie des femmes du grand ton, qui ont droit aux attentions et qui les exigent. Leur compagnie vous donnera des manières, et vous accoutumera à être attentif et respectueux, ce qui vous servira beaucoup auprès des hommes.

Mon plan, dès le commencement, a été de vous faire briller aussi-bien dans le monde savant que dans le monde poli. La première partie est presque achevée selon mes souhaits, et j'espère que, dans peu, il n'y manquera plus rien. Il dépend de vous de compléter la dernière, et je me flatte que vous le ferez; autrement la première partie vous servira de fort peu de chose, sur-tout dans l'emploi auquel vous êtes destiné, où la dextérité et les graces extérieures font la moitié de l'ouvrage. Ces graces doivent précéder le mérite, autrement il sera reçu très-froidement. Tout le

monde est en état de juger du premier article ; très-peu sont capables de décider sur le second.

M. Harie me dit que vous êtes bien grandi depuis votre maladie. Si vous allez jusqu'à cinq pieds, dix ou même neuf pouces, vous serez très-présentable ; et si vous êtes bien mis et dégagé, vous pourrez plaire, ce qui est pour un homme un avantage beaucoup plus grand qu'on ne se l'imagine ordinairement. Lord Bacon appelle cela une lettre de recommandation.

Je souhaiterois que vous fussiez le *omnis homo, l'homme universel*. Vous en êtes plus proche, si vous le voulez, que jamais personne le fut à votre âge ; et si vous voulez seulement encore, dans le cours de l'année prochaine, donner toute votre attention à vos études du matin, à vos manières, à votre air, à votre *tournure* dans les assemblées du soir, vous serez l'homme que je souhaite, et tel qu'on en voit rarement.

Les postes sont si peu régulières, et nos lettres se perdent si souvent, que pour plus de sûreté je répète souvent les mêmes choses. Ainsi, quoique j'aie accusé par la dernière poste la réception de la lettre de M. Harie du 8 Septembre N. S., je vous l'accuse encore par la présente. Si celle-ci vous trouve encore à Vérone, sachez que je souhaite que vous partiez incessamment pour Naples, à moins

que M. Harte ne jugeât plus à propos de vous faire rester à Vérone, et dans toute autre place près de Rome, jusqu'à ce que vous vous y rendiez pour le Jubilé. Je veux bien même, s'il l'aime mieux, que vous alliez en droiture de Vérone à Rome, où vous ne pouvez faire un trop long séjour, tant à cause de la langue, que pour voir les curiosités est fréquenter les compagnies. La seule raison qui m'engage à faire mention de Naples, est la considération du climat, par rapport à votre santé; mais si M. Harte juge qu'elle est assez bien rétablie pour que tous les climats vous conviennent, il peut diriger votre route où il jugera à propos. Après tout, il me semble que vous ne pouvez rien faire de mieux que d'aller en droiture à Rome, et, en conséquence, d'y rester d'autant plus long-temps. Je pense que vous et moi ne pouvons remettre nos intérêts en de meilleures mains qu'en celles de M. Harte.

Cette lettre est très-longue, et peut être très-ennuyante; mais je suis si inquiet, surtout dans cette période critique et décisive de votre vie, que j'ai toujours peur d'omettre quelque chose, mais jamais de répéter, ou de m'arrêter trop long-temps sur tout ce que je crois pouvoir vous être de la moindre utilité. Ayez la même inquiétude pour vous-même, et tout ira bien. Adieu, mon chet enfant.

L E T T R E C I L.

du 7 Septembre V. S. 1749.

PENSER, parler, et agir d'une manière commune et vulgaire, indique une éducation basse et l'habitude de fréquenter de mauvaises compagnies. Les jeunes gens contractent cette habitude à l'école, ou parmi les domestiques, avec lesquels ils conversent trop souvent; mais lorsqu'ils viennent à fréquenter les bonnes compagnies, il faut qu'ils manquent absolument d'attention, s'ils n'y renoncent pas entièrement; alors aussi les gens comme il faut les abandonnent eux-mêmes. Comme les défauts dont je veux vous parler sont infinis en nombre, je n'entreprendrai pas de les spécifier tous; j'en citerai seulement quelques-uns pour exemples, par le moyen desquels vous pourrez deviner le reste.

Un homme commun est difficultueux et jaloux, violent et emporté pour des bagatelles. Il soupçonne qu'on le néglige; il croit que tout ce que l'on dit se rapporte à lui: s'il arrive que la compagnie se mette à rire, il est persuadé qu'on se moque de lui; il se fâche, et entre en mauvaise humeur; il dit des choses choquantes, et s'attire des affaires fâ-

cheuses, pour faire parade de ce qu'il appelle un courage décent, et pour soutenir son honneur. Un homme de façon, au contraire, ne suppose jamais qu'il soit ni le seul, ni le principal objet la conversation, ni de l'attention de la compagnie: il n'imagine jamais qu'on le néglige, ni qu'on se moque de lui, à moins qu'il ne sente qu'il se l'est attiré; et si (chose rare) la compagnie est assez sotte, ou assez mal élevée, pour faire l'un ou l'autre, il n'en tient aucun compte, à moins que l'insulte ne soit assez claire et assez grossière, pour l'obliger à demander une satisfaction d'une autre espèce. Comme il est fort au dessus des bagatelles, elles sont incapables d'altérer sa tranquillité, ou d'exciter sa colère; et partout où il en est question, il est plutôt prêt à se soumettre qu'à se quereller. La conversation d'un homme vulgaire se sent toujours beaucoup de la bassesse de son éducation et de ses liaisons; elle roule principalement sur ses affaires privées, sur ses domestiques, sur l'ordre admirable qu'il observe dans son ménage, et sur les petites anecdotes du voisinage; toutes choses qu'il débite avec emphase, comme fort intéressantes, sans penser que rien n'est plus insupportable.

Un langage vulgaire et trivial est une autre marque qui caractérise ceux qui ont été mal élevés. Un homme de façon n'évite rien avec

tant de soin que ce défaut. Les proverbes et les termes qui ne sont plus d'usage, sont des fleurs de rhétorique pour un homme vulgaire. S'il veut dire que les goûts [des hommes] sont différens, il embellira cette pensée par le bon vieux mot, comme il l'appelle par respect : *ce qui est nourriture pour l'un, est poison pour l'autre*. Si quelqu'un entreprend de lui faire une repartie piquante, *il lui rend sur le champ la monnoie de sa pièce*. Il a toujours quelque mot favori pour l'instant présent, et dont il abuse, parce qu'il en fait usage trop souvent : comme *prodigieusement* en colère, *prodigieusement* beau, *prodigieusement* laid, etc. Lors même qu'il se sert de termes propres, il affecte une prononciation ridicule qui annonce sa sottise. Quelquefois il emploie des termes durs, comme si c'étoient des ornemens, et il les estropie toujours, comme pourroit faire une femme demi-savante. Un homme de façon n'a jamais recours aux proverbes, ni aux aphorismes vulgaires ; il n'adopte point de mots favoris, et n'emploie point de termes durs ; mais il a grand soin de parler correctement et selon les règles de la grammaire, et de prononcer d'une manière convenable, c'est-à-dire, comme il est d'usage dans les meilleures compagnies.

Des manières grossières, des gestes et des actions indécentes, enfin un certain air gau-

che, pour m'exprimer ainsi, annoncent une éducation basse et la fréquentation des compagnies vulgaires; car il est impossible de supposer qu'un homme puisse avoir fréquenté bonne compagnie, sans avoir au moins saisi quelque chose de leur air et de leurs manières. On distingue un nouveau soldat, dans un régiment, par sa mal adresse; mais il doit être stupide à l'excès, si au bout d'un mois ou de deux, il ne peut pas faire au moins l'exercice ordinaire, et s'il n'a pas l'air d'un soldat. L'ajustement même d'un homme de façon est un cruel embarras pour un homme vulgaire. Il ne sait que faire de son chapeau, lorsqu'il ne l'a point sur la tête. Sa canne, si par malheur il en porte une, est en guerre perpétuelle avec chaque tasse de thé ou de café qu'il boit. Il ne manque pas de les casser, et de les accompagner ensuite dans leur chute. Son épée n'est formidable qu'à ses propres jambes, qui peuvent être le mettroient hors d'atteinte de toute autre épée que la sienne propre. Ses habits lui vont si mal, et le serrent au point, qu'il paroît plutôt en être le prisonnier que le propriétaire. Il se présente dans une compagnie comme un criminel devant un tribunal de justice: sa mine même le condamne, et les gens de condition ne se lieront pas plus avec l'un, que des gens d'un certain caractère ne se joindront à l'autre. Ce refus le chasse, et le

ramène aux compagnies vulgaires, qui sont une espèce de gouffre, d'où, après un certain âge, on ne se tire jamais.

Les manières nobles et aisées, la tournure d'un homme de condition, le ton de la bonne compagnie, les graces, le je ne sais quoi qui plaît, sont aussi nécessaires pour embellir et former le mérite et le savoir, que le poli l'est au diamant, qui sans cela ne seroit porté, de quelque poids qu'il pût être. Ne vous imaginez pas que ces qualités ne soient utiles qu'auprès des femmes; elles servent aussi auprès des hommes. Quel avantage un orateur aimable n'a-t-il pas, dans une assemblée publique, par ses gestes nobles, par une belle figure, et par un air dégagé, sur un autre qui, avec tout autant de bon sens, sera détitué de ces graces? Quel avantage ne procurent pas les graces dans les affaires? Quel inconvénient n'est-ce pas que d'en être privé? A l'aide des graces, j'ai vu des hommes en place déplaire beaucoup moins en refusant des faveurs, que d'autres en les accordant. Leur utilité dans les cours et au milieu des négociations est inconcevable. Sur dix personnes avec qui vous avez à faire, vous gagnez les cœurs de neuf; en conséquence vous vous rendez maître de leurs secrets, en dépit de leur prudence, qui devient la dupe de leur cœur et de leurs sens. Pesez, comme il con-

vient, l'importance de toutes ces choses, et vous ne serez pas tenté de perdre un moment dans la poursuite d'avantages aussi précieux.

Vous voyagez maintenant dans un pays que les arts et les armes ont autrefois rendu si fameux, que, quelque dégénéré qu'il soit maintenant, il mérite cependant toujours votre attention et vos réflexions. Examinez-le donc avec soin, comparez-le tel qu'il est aujourd'hui avec ce qu'il a été, et recherchez les causes de son élévation et de sa décadence. Considérez-le en savant et en politique, et ne le parcourez pas en musicien, ni en polisson, comme font la plupart de vos compatriotes. Point de flûte, ni de violon, je vous prie; point de jour perdu, les yeux attachés sur des *Intaglios* et *Cameos* presque imperceptibles, et ne devenez point un virtuose pour des bagatelles. Formez-vous le goût, si vous voulez, sur la peinture, la sculpture, et l'architecture, par un examen exact des ouvrages des meilleurs artistes anciens et modernes: ce sont des arts libéraux, dont il est très-convenable qu'un homme de condition ait une vraie connoissance; mais au-delà de certaines bornes l'homme de goût finit, et le frivole virtuose commence.

Votre ami Mendès, le bon Samaritain, dîna hier chez moi. Il a plus de bon cœur et de générosité que d'esprit; néanmoins je lui

ferai toujours les politesses que ses bontés pour vous méritent à si juste titre. Il m'assure que vous êtes plus grand que moi; j'en suis charmé. Je souhaite que vous me surpassiez de même en toute autre chose; et loin que votre supériorité me chagrine, ce sera, au contraire, un sujet de joie pour moi. Il fait aussi un grand éloge de votre ami M. Stevens; comme j'ai été informé de son bon caractère par d'autres personnes, je suis très-charmé que vous soyez lié avec lui; cela pourra vous être utile par la suite. Quand vous rencontrerez, dans les pays étrangers, des Anglois de cette espèce, qui par leur esprit et par leur rang annoncent qu'ils feront figure chez eux, je vous conseille de les cultiver et de mériter qu'ils rendent de vous un bon témoignage ici, sur-tout lorsqu'ils doivent retourner en Angleterre avant vous. Le Chevalier Williams vous a prôné ici extraordinairement (suivant l'expression vulgaire): si trois ou quatre personnes d'esprit en font autant avant votre retour, votre première apparition à Londres ne peut manquer d'être glorieuse pour vous. Il y a bien des gens qui prennent les choses comme on les leur donne, et qui en cela font fort bien; d'autres, qui n'ont pas besoin qu'on les dirige, se laissent cependant entraîner; enfin il y en a fort peu qui osent s'opposer à une opinion établie. Adieu.

LET-

L E T T R E C L.

du 2 Octobre V. S. 1749.

J'AI reçu, par la dernière poste, votre lettre du 22 Septembre N. S.; mais je n'ai point vu celle de M. Harte, à laquelle vous faites allusion: elle contient, à ce que vous dites, les raisons qui vous portent à quitter Vérone pour retourner à Venise. En vérité, l'irrégularité et la négligence de la poste m'irritent, car elles rompent le fil des avis que je veux recevoir de vous, aussi-bien que des instructions et des ordres que je vous envoie par presque tous les couriers. Je suis sûr que, par les vingt dernières postes, je vous ai écrit au moins dix-huit fois, soit à vous en particulier, soit à M. Harte; cependant il ne paroît pas, par votre lettre, que vous ayez reçu une seule des miennes. Ayez soin, je vous prie, à l'avenir, et vous et M. Harte, d'accuser constamment dans toutes vos lettres les dates des miennes. Si vous eussiez eu cette attention, vous ne seriez pas dans l'incertitude où vous paroissez être pour la route que vous devez suivre. Si vous eussiez reçu mes lettres, vous seriez maintenant à Naples; mais aujourd'hui il faut reprendre les choses où elles en sont.

Ainsi donc , à la réception de la présente , vous partirez pour Rome , aussi-tôt que vous pourrez le faire convenablement ; et vous n'y arriverez pas trop tôt avant le Jubilé , vu les difficultés de trouver des logemens et les autres commodités qui sont nécessaires dans ce temps-ci . Je vous laisse le choix de la route ; mais je ne veux absolument point que vous quittiez Rome , après le Jubilé , comme vous semblez le donner à entendre dans votre lettre ; je veux , au contraire , que Rome soit votre quartier général , pour six mois au moins , jusqu'à ce que vous y ayez , pour ainsi dire , acquis le *jus civitatis* . Il y a dans cette ville plus de choses à voir et à apprendre quodans aucun autre endroit de l'Europe . C'est là que vous trouverez les meilleurs maîtres pour vous instruire , et les meilleures compagnies pour vous former les manières . Au printemps vous pourrez , si vous le jugez à propos , faire de fréquens voyages à Naples ; mais Rome doit toujours être votre quartier général , jusqu'à ce que les chaleurs du mois de Juin vous obligent de passer dans quelque autre place d'Italie ; à quoi nous songerons dans le temps . Quant aux dépenses dont vous parlez , je n'y fais pas la moindre attention . Depuis votre enfance jusqu'à ce jour , je n'ai jamais regretté aucune dépense pour votre éducation ; et maintenant qu'elles sont

devenues importantes et décisives , j'y regarde encore moins . Je fais attention aux objets de vos dépenses , et non point à la somme . Je ne payerai certainement pas un escalin pour vous faire perdre votre argent , ou votre raison ; mais je fournirai avec le plus grand plaisir du monde , non seulement tout le nécessaire , mais même toutes les dépenses honnêtes que vous pourrez faire . Je ne m'informe point de ce que coûtent les meilleurs maîtres ; je veux que vous soyez aussi-bien habillé , logé , et servi , qu'un homme de condition doit l'être dans ses voyages ; je veux que vous ayez toujours en poche assez d'argent , pour pouvoir faire la dépense qui convient à un honnête homme . En un mot , je ne vous interdis aucune des dépenses qui n'ont ni le vice ni la folie pour objet . Avec ces deux restrictions , qui sont très-raisonnables , tirez sur moi , et j'aurai soin d'y faire honneur .

Pour ce qui est de Turin , vous pourrez y aller par la suite , comme voyageur , pour un mois ou deux ; mais il ne convient pas que vous y fassiez un cours académique , pour les raisons que j'ai ci-devant communiquées à M. Harte , et que M. Villettes , depuis son retour , m'a présentées dans un jour plus fort encore qu'il n'avoit fait dans ses lettres de Turin , dont j'ai envoyé des copies à M. Harte , et que probablement il n'a jamais reçues .

Lorsque vous aurez quitté Rome, Florence est une des villes qui mérite le plus votre attention. Je sais qu'on y joue beaucoup ; mais en même temps je sais qu'il y a par-tout des gens qui ont ou trop peu de bien, ou trop d'esprit, pour jouer gros jeu, et c'est avec ces personnes-là que vous devez vous associer, si, comme je l'espère, vous n'avez point de passion pour le jeu. D'ailleurs, quand vous serez dans des places suspectes, comme à Florence, à Turin, à Paris, etc., je ferai un peu plus d'attention à vos traites, et celles qui excéderont une dépense honnête et convenable ne seront point payées ; car je puis aisément savoir si vous jouez ou non, sans qu'on me le dise.

M. Harle réglera votre voyage de Rome, comme il le jugera à propos, soit le long des côtes du golfe de Venise, ou de celles de la Méditerranée, cela m'est égal ; vous observerez seulement de retourner par un chemin différent de celui par lequel vous serez venu.

Puisque votre santé est si bien rétablie, je ne suis pas fâché que vous soyez retourné à Venise, car j'aime les capitales. Tout y vaut mieux que dans les autres places ; on y trouve les plus habiles maîtres, des compagnies choisies, et les meilleures manières. Il y a certainement un grand nombre de places qui méritent d'être vues ; mais les capitales seules méritent que l'on y fasse quelque séjour. Je suis

charmé que Madame Capello vous ait si bien reçu. J'étois sûr de la réception que Monsieur vous feroit. Je vous prie de les assurer de mes respects, et de leur témoigner combien je suis sensible aux politesses qu'ils vous ont faites. Leur maison vous sera d'un grand secours à Rome, et je vous conseille de vous y introduire comme un ami, si vous le pouvez. Madame mérite de grandes attentions de votre part. Madame Micheli a écrit très-favorablement sur votre compte, à mon ami l'abbé Grossa-Testa, dans une lettre qu'il m'a fait voir, et qui contient des choses si polies pour moi-même, que je souhaiterois lui pouvoir dire combien je lui suis obligé. J'approuve fort l'emploi de votre temps à Venise; je vous prie de continuer de même, pendant un an au moins, quelque part que vous soyez; vous y trouverez votre compte.

Je suis content de votre dernière lettre, qui me rend un détail exact de votre personne et de vos occupations; car, quoique je ne vous recommande point l'égoïsme avec les autres personnes, je souhaite que vous en fassiez usage avec moi, et avec moi seul. Je m'intéresse à tout ce que vous faites, et jusqu'à présent, excepté M. Harte, il n'y a personne autre qui le fasse. En conséquence, il doit être informé de tout ce qui vous regarde, et moi je veux en savoir beaucoup.

Il y a tant de mes lettres qui se sont égarées, et je sais si peu lesquelles, que je suis obligé, à tout événement, de répéter plusieurs fois la même chose. Entr'autres, j'ai écrit deux fois à M. Harte pour avoir votre portrait en miniature, tiré pendant que vous êtes à Venise, le priant de me l'envoyer dans une lettre. Il m'importe peu qu'il soit en émail, ou en détrempe, pourvu qu'il vous ressemble parfaitement. Je voudrais que vous fussiez peint exactement tel que vous êtes, et non point en habit de fantaisie; et j'insiste plus sur la ressemblance du portrait, que sur le goût et l'habileté du peintre. Si cette pièce n'est pas déjà faite, faites-y travailler sans délai, avant de quitter Venise, et mettez-la dans une lettre à mon adresse. Pour plus de sûreté, priez le Chevalier Gray d'insérer cette lettre dans sa dépêche au bureau: c'est pour la même raison que je vous envoie celle-ci sous son couvert. Si le portrait est sur vélin, il en sera plus portatif. Envoyez-moi en même temps un fil de soie, exactement de votre hauteur. Je suis inquiet sur votre figure, convaincu par mille exemples qu'une bonne figure est un avantage réel. *Mens sana in corpore sano* est le premier et le plus grand bonheur; j'ajouterois *et pulchro*, pour que l'avantage fût complet. Puissiez-vous le posséder avec tous les autres! Adieu.

Avez-vous reçu mes lettres de recommandation au Cardinal Albani et au Duc de Nivernois à Rome?

LETTRE CLI.

du 9 Octobre V. S. 1749.

SI cette lettre peut vous arriver, ce dont je doute, elle vous parviendra à Venise, occupé de vos préparatifs pour votre voyage de Rome, que je vous ai conseillé dans ma dernière de faire le long des côtes du golfe de Venise, par Rimini, Lorette, Ancône, etc., places qui méritent d'être vues, mais qui ne valent pas la peine que vous y séjourniez. Je comprends sous le même titre toutes les places où il n'y a de l'occupation que pour les yeux. Des restes d'antiquités, des édifices publics, des peintures et sculptures, etc., tout cela mérite d'être vu avec un certain degré d'attention; mais de tous objets extérieurs la revue est bientôt faite. Il n'en est pas de même des objets plus importants, dans l'intérieur desquels il faut pénétrer, et qui demandent un degré d'attention beaucoup plus considérable: je voudrois que vous possédassiez parfaitement la connoissance des caractères, des différens

génies, et des passions des hommes. Cette science s'apprend mieux dans les capitales que dans tout autre lieu. Là chaque passion humaine a son objet, et déploie toutes ses forces dans l'art de les poursuivre. Je crois qu'il n'y a point de place au monde où toutes les passions soient plus occupées, se présentent sous plus de formes, et soient conduites avec plus d'art qu'à Rome. Lors donc que vous y serez, ne vous imaginez pas que le Capitole, le Vatican, et le Panthéon doivent être les principaux objets de votre curiosité; mais pour une minute que vous passerez à les voir, consacrez dix jours à vous informer de la nature du gouvernement, des progrès et de la décadence de la puissance papale, de la politique de cette cour, des brigues des cardinaux, des manœuvres des conclaves, et en général de tout ce qui a rapport à l'intérieur de ce gouvernement extraordinaire, originairement fondé sur l'ignorance et sur la superstition, accru par la faiblesse de quelques Princes et l'ambition de quelques autres, tombant depuis en décadence à mesure que les lumières se sont augmentées, et devant sa sûreté présente, toute précaire qu'elle est, non à la religion, ni à l'affection ou à la crainte des Puissances qui l'environnent, mais à la jalousie qu'elles ont les unes des autres. Les excommunications du Pape ne sont plus redoutées;

ses indulgences sont peu sollicitées; son patrimoine n'est formidable à aucune Puissance; il fait l'objet des desirs de plusieurs Princes, et probablement, avant qu'il soit un siècle, il sera partagé en plusieurs portions, entre les grandes Puissances qui ont actuellement des possessions en Italie, aussi-tôt qu'elles pourront s'accorder sur la division du butin. Je vous prie de vous instruire à fond de l'histoire des Papes; depuis plusieurs siècles, elle a eu beaucoup de liaison avec l'histoire de toute l'Europe. Consultez les meilleurs auteurs qui ont traité ces matières, et sur-tout *Erd Paolo de Beneficiis*: c'est un livre assez petit, mais très-instructif. Vous trouverez à Rome tous les ordres religieux du monde chrétien. Informez-vous soigneusement de leur origine, de leurs fondateurs, de leurs règles, de leurs réformes, et même de leur costume. Faites connoissance avec quelques-uns d'eux, mais sur-tout avec les Jésuites, dont je regarde la société comme la plus savante et la mieux gouvernée qui soit dans le monde. Faites connoissance, si vous pouvez, avec leur général, qui réside toujours à Rome, et qui, sans aucun pouvoir apparent hors de sa société, a peut-être plus d'influence réelle sur le monde entier, que quelqu'autre Prince temporel que ce soit. Les Jésuites se sont emparés de l'éducation de la jeunesse, à l'exclusion de pres-

que tous les autres corps. En général, ils sont confesseurs de la plupart des Princes de l'Europe, et ils sont les principaux missionnaires dans les trois autres parties du monde : ces trois articles leur donnent une influence des plus étendues et des avantages solides, témoin leur établissement dans le Paraguay. Les Catholiques déclament tous contre cette société, cependant ils se laissent tous gouverner par ses membres. Ils ont été bannis, et avec infamie, de presque tous les pays de l'Europe, et ils ont toujours trouvé moyen de se rétablir, même avec honneur. En un mot, je ne connois point de gouvernement dans le monde qui soit conduit par des principes de politique aussi profonds : je ne veux point parler de leur morale. Conversez avec eux, fréquentez-les, flattez-les ; mais connoissez-les.

Informez-vous aussi de cette cour nommée l'inquisition. Quoique moins considérable à Rome, qu'en Espagne et en Portugal, elle pourra néanmoins vous apprendre ce que quelques scélérats peuvent imaginer et quelques imbécilles adopter ; et ce que tous les deux peuvent établir, en dépit des premiers principes de la nature, de la raison, et de l'équité.

Voilà les objets qui méritent l'attention d'un homme de bon sens, dans ses voyages : voilà les objets qui m'ont fait voyager, et j'es-

père que vous ne reviendrez pas sans les connoître à fond.

Je reçois dans le moment la lettre de M. Harte du 1 Octobre N. S.; mais je n'ai jamais reçu sa précédente, à laquelle il se réfère dans celle-ci, comme vous avez fait dans votre dernière, et dans laquelle étoit détaillée la consultation de vos médecins. Nos lettres ont plus de malheur que celles de tous les autres hommes; car, depuis trois mois, nous nous sommes écrit réciproquement, par la voie d'Allemagne, avec aussi peu de succès que par le passé.

Je suis satisfait de votre application pendant la matinée, et de vos parties du soir, dont M. Harte me rend compte. Je vous prie de continuer de même à Venise et ensuite à Rome. Pourvu que vous arriviez dans cette dernière ville au commencement de Décembre, vous pouvez rester à Venise aussi long-temps qu'il vous plaira.

Faites mes complimens au Chevalier Gray et à M. Smith, en leur témoignant ma gratitude pour toutes les politesses dont il vous ont comblé.

L E T T R E CLII.

du 17 Octobre V. S. 1749.

J'AI enfin reçu la lettre de M. Harte du 19 Septembre N. S. de Vérone.

Vos raisons pour quitter cette place étoient fort bonnes; et comme vous y aviez fait un assez long séjour pour voir tout ce qui méritoit votre attention, Venise, en qualité de capitale, convient beaucoup mieux, à mon avis, pour y séjourner. C'est dans les capitales que se réunissent les arts et les sciences, et que l'on trouve les meilleures compagnies: je leur ai donné la préférence, toute ma vie, et je vous conseille de faire de même.

Vous aurez reçu, par mes trois ou quatre dernières lettres, mes instructions pour vous rendre à une capitale, où je me propose que vous ferez un séjour assez considérable. Je sais bien que les dépenses y sont proportionnées; mais cette considération ne m'arrête pas: cet inconvénient est compensé par vos progrès et votre avantage. Je ne regarde point à la dépense, lorsque le vice et la folie n'en font point les objets, et lorsque M. Harte y donne son approbation.

Je suis très-content de votre description de

la Carniole : ce sont-là des objets dignes de vos informations et de votre étude. Les productions d'un pays, les impôts, le commerce, les manufactures, la force, la faiblesse, le gouvernement des différens pays que parcourt un voyageur de bon sens, sont les points essentiels auxquels il donne sa principale attention. Il abandonne les tours, les marchés, et les enseignes aux recherches laborieuses des voyageurs Hollandois et Allemands.

M. Harte me dit qu'il se propose de vous donner, par le moyen du Signor Vicentini, une notion générale de l'architecture civile et militaire ; j'en suis très-content : elles font souvent le sujet des conversations, et il est très-convenable que vous ayez quelque idée de la dernière, et le goût bien formé et décidé sur la première. Vous pouvez, en très-peu de temps, apprendre de l'une et de l'autre autant que vous en avez besoin. Si vous lisez, avec une personne habile, environ le tiers du traité d'architecture de Palladio, et qu'ensuite, accompagné de cette même personne, vous examiniez les meilleurs édifices, suivant ces règles, vous connoîtrez les proportions des différens ordres, les diamètres propres aux diverses colonnes, l'espace requis entre les colonnes, leurs différens usages, etc. On emploie principalement l'ordre Corinthien dans les grands édifices, où l'ornement et

les décorations sont les objets principaux. Dans l'ordre Dorique on envisage particulièrement la force ; et l'ordre Ionique réunit la force du Dorique et les ornemens du Corinthien. L'ordre composé et le Toscan sont plus modernes , ils étoient inconnus aux Grecs : l'un est trop léger, et l'autre est trop chargé. Vous pouvez en peu de temps connoître ce qu'il y a de considérable dans l'architecture civile : quant aux parties les plus minutieuses et mécaniques , abandonnez-les aux architectes , aux maçons , et au Lord Burlington , qui en a poussé trop loin la connoissance. Suivez la même méthode pour l'architecture militaire : sachez les termes , possédez les règles générales ; ensuite voyez-les réduites en pratique avec quelque personne habile. Examinez avec soin , dans la compagnie d'un ingénieur ou de quelqu'ancien officier , les fortifications de quelque place , et vous acquerrez une idée plus nette de bastions , de demi-lunes , de ravelins , de glacis , etc. , que tous les maîtres du monde ne pourroient vous en donner sur le papier. Voilà précisément ce que je souhaiterois que vous connussiez de l'architecture , tant civile que militaire .

Je voudrois aussi que vous vous formassiez le goût dans les deux arts libéraux de la peinture et de la sculpture , mais sans entrer dans

ces minuties sur lesquelles nos virtuoses modernes appuyent avec tant d'affectation. Observez attentivement les grandes parties; examinez si la nature est fidèlement représentée, si les passions sont fortement exprimées, si les caractères sont conservés; et laissez les parties frivoles, avec le jargon qui leur est propre, aux petits esprits et aux sots. Je vous conseille pareillement de lire l'histoire des peintres et des sculpteurs, et je n'en connois point de meilleure que celle de Felibien. Il y en a plusieurs en langue Italienne; vous vous informerez quelles sont les meilleures: c'est une partie de l'histoire, qui est très-amusante, assez curieuse, et qui n'est pas tout-à-fait inutile. Je voudrois que vous connussiez toutes ces choses, jusqu'à un certain degré; mais souvenez-vous qu'elles ne doivent être que l'amusement d'un homme d'esprit, et non son occupation.

Puisqu'en m'écrivant en Allemand vous devriez employer trop de temps, dont je ne voudrois pas que vous perdissiez maintenant une seule minute, j'accepte votre proposition, et je me contenterai d'une petite lettre dans cette langue, tous les quinze jours, à Lady Chesterfield, ou à M. Grevenkop. Mon but étoit que vous n'oubliassiez pas ce que vous avez déjà appris de la langue et des caractères Allemands, mais, au contraire, qu'en en fai-

sant un usage fréquent, l'un et l'autre vous devinssent plus faciles et plus familiers. Pourvu que vous ayiez soin de cela, je m'embarrasse peu par quels moyens vous en veniez à bout; mais j'exige que, tous les jours de votre vie, vous parliez Allemand à l'un ou à l'autre, puisque vous rencontrerez assez d'Allemands, et que vous en écriviez chaque jour une ligne ou deux, pour ne pas oublier le caractère. Pourquoi, par exemple, n'écririez-vous pas dans cette langue, et avec ces caractères, vos petits mémoires et vos comptes particuliers? Vous auriez cet avantage, par dessus le marché, que s'ils venoient à s'égarer, peu de gens, excepté vous, seroient en état de les lire.

Je suis bien charmé d'apprendre que vous aimez les assemblées à Venise, au point de leur sacrifier quelques soupers. J'apprends cependant que vous ne négligez pas trop vos soupers non plus: il est donc clair qu'il y a quelqu'un, ou quelque chose, à ces assemblées que vous préférez à la bonne chère. Or, comme je sais qu'il ne se trouve que de bonnes compagnies dans ces assemblées, je suis ravi d'apprendre que vous ayiez tant de goût pour les sociétés aimables. Je compte qu'elles vous ont déjà formé, et que tant par vos propres réflexions, que par le ridicule dans lequel vous serez tombé, vous aurez re-

noncée à vos absences et à vos distractions ; car je ne puis supposer que vous alliez rendre visite aux gens pour les insulter. Je m' imagine aussi que vous êtes bien aise de plaire et d'être bien venu, par-tout où vous allez ; et en conséquence que vous vous y comportez *en galant homme, et non en bourgeois.*

Dites-moi, je vous prie, quels sont les amusemens de ces assemblées ? Sont-ce de petits jeux pour se divertir ? Est-ce la musique ? *Y tient-on la belle conversation ?* Ou sont-ce ces trois choses ensemble ? *Y débite-t-on les beaux sentimens, ou y parle-t-on par épi grammes ?* Quel rôle jouez-vous dans tout cela ? *Tutis depono in auribus.* Quel qu'il soit, tâchez d'exceller et de briller. Visez du moins à la perfection de tout ce qui en vaut la peine, et vous en approcherez beaucoup plus que vous ne vous seriez imaginé ; mais ceux qui ne se proposent pour but que la médiocrité, manquent souvent leur but. Adieu.

L E T T R E CIII.

du 24 Octobre V. S. 1746.

JE me contentai, dans ma dernière, de vous accuser la réception de votre lettre du 9 Octobre N. S. ; je vais y répondre par la présente.

Je suis bien aise que vous approuviez ma lettre du 12 Septembre V. S., parce qu'elle renferme le plan de conduite que je me propose de suivre toujours avec vous. Je vous donnerai de sages conseils, comme un ami qui a de l'expérience, et je converserai gaie-ment avec vous, comme un camarade. Je renoncerai pour toujours à l'autorité de père ; car par-tout où on l'exerce, elle est ordinairement inutile ; puisque, si vous n'aviez pas assez de raison ni assez de sentiment pour suivre mes conseils, comme ceux d'un ami, votre obéissance forcée aux ordres d'un père ne serviroit de rien, ni pour vous, ni pour moi. Tacite, parlant d'une armée qui obéis-soit à contre-cœur à ses généraux, et unique-ment par la crainte de la punition, dit qu'en effet ils obéissoient, mais plus en interprétant les ordres, qu'en les exécutant : *sed ut qui mal-
lent jussa Imperatorum interpretari, quam*

exequi. Moi, je vous tiens quitte d'une telle obéissance.

Vous croyez ne pas entendre l'Italien; mais je puis vous dire que vous ressemblez au *Bourgeois Gentilhomme*, qui disoit de la prose sans le savoir, et que vous entendez beaucoup cette langue sans le savoir; car, quiconque entend le François et le Latin aussi-bien que vous, entend au moins la moitié de la langue Italienne, et a très-peu besoin d'un dictionnaire. Quant aux idiômes, aux tours de phrases, et aux beautés particulières, la conversation et un peu d'attention vous les apprendront en peu de temps. Je vous prie donc de parler Italien en compagnie, bien ou mal, *à tort et à travers*, aussi-tôt que vous saurez assez de mots pour proposer une question de suite, ou pour faire une réponse ordinaire. Si vous ne savez dire que *buon giorno*, faites-en usage au moins, au lieu de dire *bon jour*; j'entends lorsque vous parlez à des Italiens: la réponse convenable que l'on vous fera vous apprendra d'autres mots, et insensiblement vous vous perfectionnerez dans cette langue, qui est très-facile. Vous avez bien raison de ne point négliger votre Allemand pour l'Italien, et de croire que l'un vous sera beaucoup plus utile que l'autre: c'est ce que vous éprouverez dans le cours des affaires; mais l'Italien a aussi son utilité, et de plus

est un ornement dans l'éducation, parce qu'il y a dans cette langue plusieurs auteurs élégans et d'un grand mérite. Je trouve solide la raison qui vous a empêché de rencontrer en Italie cette foule d'Allemands que je vous avois annoncée. Je conçois aisément que les frais nécessaires pour voyager doivent monter à un nombre de *thalers*, *groschen*, et *kreuzzers* capable d'effrayer un Allemand; cependant vous en trouverez plusieurs à Rome, soit ecclésiastiques, soit à la suite du Ministre Impérial, et plus encore quand vous viendrez dans le Milanois, parmi les officiers de la Reine de Hongrie. En outre, vous avez un domestique Saxon, à qui, j'espère, vous ne parlez qu'Allemand.

J'ai reçu de M. Capello la lettre la plus obligeante du monde. Il parle de vous très-avantageusement, et vous promet sa protection à Rome. Je lui ai fait réponse, et j'espère que je vous aurai procuré l'entrée libre et familière dans son hôtel à Rome: je vous conseille de le fréquenter autant que vous pourrez. *Il est vrai qu'il ne paye pas beaucoup de sa figure*; mais il a un fonds de bon sens et de savoir, avec une grande expérience dans les affaires; il a déjà été Ambassadeur à Madrid, à Vienne, et à Londres. Je suis bien sûr qu'il vous donnera, sur ces cours, toutes les informations qui dépendront de lui.

Madame son épouse étoit belle, capricieuse, et fantasque, jusqu'à ce que la petite vérole, qu'elle gagna ici, en diminuant ses charmes, la guérit de ses caprices: mais, comme probablement elle n'a pas changé de sexe, je compte qu'elle en aura retenu assez pour contribuer à vous former. Elle croit, sans doute, qu'il lui reste encore assez de charmes pour prétendre aux attentions que l'on paye toujours à sa beauté; et son rang est certainement assez élevé pour exiger du respect. Telle est l'espèce de femmes qui contribuent le plus à former un jeune homme, et qui lui donnent cette habitude de complaisance, cette condescendance, cette délicatesse dans les manières, qui lui deviennent très-utiles avec les hommes et dans le cours des affaires.

Vous devez vous attendre que je vous parlerai souvent de ce sujet important des manières, des graces, de la dextérité, et de cet indéfinissable *je ne sais quoi* qui plaît toujours. J'ai des raisons pour croire qu'il ne vous manque rien autre chose; mais aussi j'ai bien sujet de craindre que tous ces avantages ne vous manquent, et leur défaut vous rendra pauvre, au milieu de toute l'abondance du savoir que vous pourriez avoir amassé. Adieu.

L E T T R E C L I V.

du 3 Novembre V. S. 1749.

DES l'instant de votre naissance, mon objet principal et favori a été de vous rendre aussi parfait que la foiblesse de la nature humaine peut le comporter. Dans cette vue, je n'ai regretté ni peines, ni dépenses pour votre éducation, bien convaincu que l'éducation contribue, beaucoup plus que la nature, à cette grande différence que nous remarquons dans les caractères des hommes. Pendant votre enfance, j'ai tâché de former votre cœur à la vertu et à l'honneur, avant que votre esprit fût capable de connoître leur beauté et leur utilité. Ces principes que vous appreniez alors, comme les règles de votre grammaire, seulement par routine, sont maintenant, j'en suis sûr, fixes et confirmés par la raison; et en vérité, ils sont si clairs, qu'ils ne demandent qu'un degré médiocre d'intelligence pour les comprendre et les pratiquer. Lord Shaftesbury dit, avec beaucoup d'esprit, qu'il voudroit être vertueux pour sa propre satisfaction, quand même personne n'en devroit rien savoir; comme il voudroit être propre pour l'amour de lui-même, quoique personne ne

le dût voir. Aussi, depuis que vous avez l'usage de la raison, je ne vous ai jamais écrit sur ce sujet, qui n'a besoin d'aucune preuve ; et maintenant je penserois autant à vous prier sérieusement de ne point vous jeter dans la boue ni dans le feu, que de vous prier d'éviter la honte ou le vice. Mon second objet a été de vous procurer une érudition solide et utile : d'abord les soins que j'ai pris moi-même, ensuite ceux de M. Harte, et enfin, comme j'en conviens à votre honneur, votre application particulière, ont surpassé mes espérances, et j'ai de bonnes raisons pour croire qu'ils combleront même mes desirs. Tout ce qui me reste donc à souhaiter, à recommander, à inculquer, à ordonner, et à exiger, ce sont les bonnes manières, sans lesquelles toutes vos autres qualités seront defectueuses, sans éclat, et jusqu'à un certain point sans effet. Je n'ai malheureusement que trop de sujets de croire que vous êtes encore très-imparfait sur ce point ; en conséquence le reste de cette lettre, comme de bien d'autres qui la suivront, sera sur ce sujet.

Un de vos amis et des miens a très-justement défini les bonnes manières *le résultat de beaucoup de bon sens, une certaine portion de bonne humeur, et un peu de renoncement à soi-même pour l'amour d'autrui, et dans la vue d'obtenir la même indulgence de leur part.*

Cela supposé, comme je crois qu'on n'en peut disconvenir, il me paroît étonnant qu'une personne qui a du bon sens et un bon caractère, comme vous en avez, puisse manquer de bonnes manières, en choses essentielles. Quant à leurs espèces, elles varient selon les personnes, les places, et les circonstances; et l'on ne peut les acquérir que par l'attention et l'expérience; mais la substance en est partout la même. Les bonnes manières sont aux sociétés particulières, ce que les bonnes mœurs sont à la société en général, le lien qui les unit et fait leur sûreté: et, de même qu'il y a des loix qui prescrivent les bonnes mœurs, ou du moins qui préviennent les dangereux effets des mauvaises, il y a pareillement de certaines règles de politesse, universellement reçues, pour prescrire les bonnes manières et pour condamner les mauvaises. Il me paroît réellement qu'il y a moins de différence entre les crimes et les punitions, qu'on ne se l'imaginerait d'abord. L'homme méchant et vicieux, qui s'empare du bien d'autrui, est pendu avec justice; et c'est avec autant d'équité et de raison que l'homme impoli, qui par ses mauvaises manières trouble le repos et l'agrément de la vie privée, est banni de la société par un consentement unanime. Les complaisances, les attentions, et les sacrifices réciproques des petites commodités particulières,

entrent aussi naturellement dans l'accord tacite des peuples civilisés, que la protection et l'obéissance sont essentielles pour former les liens qui unissent les Rois et les Sujets. Quiconque, dans l'un ou dans l'autre cas, viole cet accord, perd avec justice tous les avantages qui en résultent. Pour moi, je crois réellement qu'après le sentiment intérieur de faire une bonne action, il n'y en a point de plus agréable que celui de faire une action polie; et le titre que j'ambitionnerois le plus, après celui d'Aristide, seroit la qualité d'homme bien élevé. Voilà pour les bonnes manières en général: je vais maintenant entrer dans le détail de espèces différentes et de leurs divers degrés.

Il y a très-peu de gens qui manquent au respect qu'ils doivent à ceux qu'ils reconnoissent pour être infiniment au dessus d'eux: tels que les têtes couronnées, les Princes, et les personnes qui occupent des emplois distingués et éminens. Il n'y a que la manière de témoigner ce respect qui soit différente. L'homme de condition et l'homme du monde l'expriment dans toute son étendue, mais d'une manière naturelle, aisée, et sans embarras; au lieu qu'un homme qui n'est pas familiarisé avec la bonne compagnie, témoigne son respect d'une manière grossière; on voit qu'il est hors de sa sphère et qu'il est fort em-

barrassé : mais je n'ai jamais vu l'homme le plus mal élevé du monde se rendre coupable au point de siffler, de se gratter la tête, ou de commettre d'autres indécences dans les compagnies qu'il respectoit. En sorte que, dans de telles occasions, le seul point à observer est de donner, comme tout le monde, des preuves de respect, mais de le faire sans gêne, sans embarras, et avec graces. Voilà ce que la réflexion et l'expérience doivent vous apprendre.

Dans les compagnies mêlées, tous ceux que l'on admet sont supposés, du moins pour un temps, égaux au reste de la société ; conséquemment, comme il n'y a aucun objet particulier de réserve ni de respect, chacun peut facilement donner carrière à son caractère, et être moins sur ses gardes ; pourvu toutefois que l'on se tienne dans de certaines bornes, qu'aucune considération ne doit jamais nous faire franchir. Mais quoique, dans ces circonstances-là même, personne n'ait droit à des marques de respect distinguées, il est vrai cependant que chacun s'attend à toutes sortes de civilités et de politesses : la liberté est permise, mais la nonchalance et la négligence sont expressément interdites. Lorsqu'un homme vous aborde et vous parle, soit qu'il le fasse pesamment, ou d'un air frivole, il y auroit plus que de l'insolence, je veux dire qu'

il seroit brutal de lui faire voir, par un défaut d'attention marqué, que vous le croyez trop fou, ou trop sot, pour mériter une réponse. C'est encore toute autre chose à l'égard des femmes, qui, de quelque rang qu'elles soient, ont droit, en considération de leur sexe, non seulement à des attentions, mais même à des manières obligeantes de la part des hommes. Un homme bien élevé doit avoir des attentions obligeantes pour les femmes; il doit les flatter, deviner, et prévenir, s'il est possible, leurs petits besoins, leurs goûts, leurs préférences, leurs antipathies, leurs fantaisies, et jusqu'à leurs caprices. Vous ne devez jamais vous approprier les commodités ni l'agrément qui appartiennent de droit à tout le monde, comme les meilleures places, les meilleurs mets, etc.: au contraire, vous devez toujours les refuser, et en faire le sacrifice à d'autres, qui, à leur tour, vous les offriront; de sorte qu'après tout, vous jouirez à votre tour de la part qui vous revient des avantages communs. Je ne finirois point, si je voulois détailler tous les cas particuliers dans lesquels un homme bien élevé fait voir ses bonnes manières, en compagnie; et ce seroit vous faire injure, que de supposer que votre propre bon sens ne vous les indiquera pas; et alors votre caractère et votre humeur vous guideront, et votre propre intérêt vous soutiendra dans la pratique.

Il y a une troisième sorte de bonne éducation, contre la quelle on fait souvent des fautes, en s'imaginant faussement qu'on n'en peut faire aucune : je veux parler de ce qui regarde nos amis et nos connoissances intimes, ou ceux qui sont réellement au dessous de nous. Il est certain qu'alors un plus grand degré de liberté est non seulement permis, mais même qu'il est convenable, et qu'il contribue beaucoup aux agrémens de la société et de la vie privée : mais cette liberté même a pareillement ses bornes, qu'on ne doit absolument point passer. Un certain degré de négligence devient injurieux et insultant, s'il paroît venir de l'infériorité réelle ou supposée des personnes, et l'on voit bientôt détruire cette charmante liberté de conversation qui doit régner entre de vrais amis, comme la liberté a été souvent anéantie pour avoir été portée jusqu'à la licence. Des exemples éclairciront mieux ce que je veux dire ; et je supposerai un cas assez singulier. Supposons que vous et moi soyons seuls ensemble. Je crois que vous conviendrez que j'ai autant de droit à une liberté sans bornes avec vous, que vous ou moi pourrions en avoir dans toute autre compagnie ; je suis même porté à croire que vous m'accorderiez cette liberté, dans un degré supérieur à ce que pourroit faire tout autre. Malgré cela, pensez-vous que je ne reconnusse point de

bornes à cette liberté ? Je suis bien éloigné de penser ainsi, et je me crois aussi obligé à un certain degré de bonnes manières envers vous, que je puis l'être envers les autres. Si je vous faisois voir, en ne donnant aucune attention à vos discours, que je pense à toute autre chose, si je bâillois, si je reniflois, ou si je commettois d'autres indécences encore plus fortes en votre compagnie, je croirois vous manquer essentiellement, et je ne m'attendrois pas que vous eussiez la moindre envie de me fréquenter. Non : les habitudes, les liaisons, et les amitiés les plus intimes, demandent un degré de bonnes manières, aussi-bien pour les entretenir que pour les affermir. Si jamais un homme et une femme, qui passent les jours et les nuits ensemble, mettent absolument de côté toutes les bonnes manières, leur intimité dégénérera bientôt dans une familiarité grossière, qui produira infailliblement le mépris, ou le dégoût. Les plus parfaits d'entre nous ont leur côté foible, et il y a autant d'imprudence que de manque d'éducation à le faire savoir. Je ne ferai certainement pas de façons ni de cérémonies avec vous ; elles seroient fort mal placées ; mais j'observerai sûrement avec vous ce degré de bonnes manières, qui non seulement est décent, mais qui, j'en suis sûr, est absolument nécessaire pour nous rendre aimable la compagnie l'un de l'autre.

Je n'en dirai pas davantage , pour le présent, sur cet important article : je ne m'y suis déjà que trop arrêté peut-être , et je vous en rafraîchirai souvent la mémoire par la suite ; mais je finirai par les axiômes suivans :

Que la plus profonde érudition , sans les bonnes manières , n'est qu'un pédantisme désagréable et ennuyant , qui n'est de mise que dans le cabinet , et qui n'a que peu ou point d'utilité dans la société.

Qu'un homme qui n'est pas parfaitement bien élevé , n'est point propre pour la bonne compagnie ; qu'il y est regardé comme un objet désagréable : conséquemment il s'en dégoûtera bientôt ; il l'abandonnera ensuite ; et enfin il sera réduit à la solitude , ou , qui pis est , à fréquenter des sociétés basses et méprisables .

Qu'un homme qui n'est pas bien élevé , est aussi peu propre aux affaires , qu'il est peu de mise dans les bonnes compagnies .

Faites donc en sorte , mon cher enfant , je vous en conjure , que les bonnes manières soient l'objet de votre étude et la règle de vos actions , au moins pendant la moitié de la journée . Observez avec soin les procédés de ceux qui se distinguent sur cet article ; imitez-les ; tâchez même de les surpasser , dans l'intention au moins de les atteindre ; et soyez persuadé que les bonnes manières sont

à l'égard de toutes les qualités morales, ce que la charité est à l'égard de toutes les vertus chrétiennes. Observez comme elles embellissent le mérite, et combien de fois elles y suppléent même. Puissiez-vous les posséder comme un ornement qui relève l'éclat de votre mérite réel.

LETTRE CLV.

du 14 Novembre V. S. 1749.

IL y a de bonnes manières naturelles, qui se présentent d'elles-mêmes à tout homme de bon sens, et qui, pour être mises en pratique, ne demandent qu'un bon caractère ordinaire. Ces bonnes manières sont admises par-tout, sont indépendantes de la mode, et consistent dans les efforts que l'on fait pour plaire à ses semblables et pour les obliger par toutes sortes de bons offices, sans pécher contre les devoirs moraux. Un sauvage Américain, d'un bon caractère, s'acquittera de ce devoir aussi parfaitement que l'Européen le mieux élevé; mais je ne crois pas que dans ce cas-là la complaisance s'étende jusqu'à sacrifier ses commodités au bien-être des autres. C'est l'intérêt qui a introduit cette seconde espèce de bonnes

manières, comme il a introduit le commerce et l'échange des petits agrémens et des p'aisirs de la vie. Je vous sacrifie cette commodité, vous m'en sacrifiez une autre; ce commerce se soutient, et chaque individu y trouve son compte. La troisième espèce de bonnes manières est locale, et elle prend diverses formes, non seulement suivant les différens pays, mais même suivant les différentes villes du même pays. Elle doit cependant être fondée sur les deux premières, qui sont comme la matière, à laquelle l'usage et la coutume donnent seulement les différentes formes extérieures. Quiconque possède les deux premières sortes de bonnes manières, acquerra aisément la troisième, qui dépend uniquement de l'attention et de la réflexion, et qui est proprement le poli, le lustre, le dernier degré de perfection des bonnes manières. On ne trouve cette espèce que dans les capitales, où même elle varie considérablement. Les bonnes manières de Rome ne sont pas en tout les mêmes que celles de Paris; celles-ci diffèrent en quelques choses de celles de Madrid, et celles-ci de celles de Londres. Ainsi un homme d'esprit donne une grande attention aux manières locales des différentes places où il se trouve, et il prend pour modèles les personnes qu'il voit presider aux coutumes, et donner le ton dans les bonnes manières. Il obser-

observe de quelle manière ils s'adressent à leurs supérieurs, comment ils abordent leurs égaux, et sur quel ton ils traitent leurs inférieurs: il ne laisse échapper aucune de ces minuties, qui sont aux bonnes manières ce que les dernières touches de pinceau sont à l'égard d'un excellent tableau; elles échappent aux yeux du vulgaire, mais par elles les connoisseurs distinguent le grand maître. Il pousse ses observations jusqu'à saisir les gestes, la manière de s'habiller, les moindres mouvemens, et il imite toutes ces choses avec aisance et sans gêne; il copie, il ne contrefait jamais. Je puis vous assurer que les graces personnelles sont d'une conséquence infinie: elles préviennent les sentimens, avant que le jugement puisse se décider sur le mérite; elles captivent le cœur, et je crois que ce sont elles qui ont donné naissance aux idées extravagantes d'enchanteurs et de philtres. Leurs effets étoient si surprenans, qu'on les a regardés comme surnaturels. Ce sont les hommes les plus agréables et les mieux élevés, aussi bien que les femmes les plus jolies et les plus belles, qui donnent le plus de philtres, sans que le diable s'en mêle le moins du monde. Ayez soin, non seulement d'être bien habillé, mais encore soyez distingué dans votre parure: donnez-lui du *brillant*, non pas en vous surchargeant d'or et d'argent, mais par le goût

et la façon de vos habits. Les femmes aiment ces petits soins, elles les exigent, et les regardent comme une suite de l'attention qui leur est due : mais, d'un autre côté, si vos gestes et votre port ne sont pas gracieux, galans, et naturels, vos beaux habits ne serviront qu'à mettre votre grossièreté dans un plus grand jour. Il ne m'est guère possible de supposer que vous soyez encore mal-adepte ; car, certainement, à l'heure qu'il est, vous devez faire une jolie figure dans les compagnies. A votre départ d'ici, vous n'étiez pas naturellement mal-adepte ; mais votre mal-adresse étoit accessoire et tenoit un peu de Westminster. Je sais que Leipsick n'est pas le séjour des grâces, et je ne pense pas que vous y en ayez acquis aucune. Mais maintenant, si vous jugez à propos d'observer ce que les gens de la première distinction font de leurs bras et de leurs jambes, de leurs têtes et de leurs corps, vous assujettirez les vôtres à de certaines loix de mouvement très-décentes. Vous dansiez passablement lorsque vous étiez ici, et vous devez exceller dans cet art avant que de revenir ; car on doit être en état de s'acquitter parfaitement de tout ce que l'on est obligé de faire quelquefois. D'ailleurs, une danse gracieuse donne du brillant à un jeune homme, et vous devez tâcher de briller. Un air bien posé, et un mérite exempt de toute imperfection,

ne conviennent point à votre âge : vous devez être *alerte, adroit, vif* : en compagnie l'on doit vous rechercher, parler de vous, vous attendre avec impatience, et ne vous quitter qu'avec regret. Je serois charmé d'entendre une demi-douzaine de femmes de façon dire : *Où est donc le petit Stanhope ? Que ne vient-il ? Il faut avouer qu'il est aimable.* Je ne voudrois pas seulement entendre ces paroles des femmes, je voudrois encore les entendre des hommes, à qui il est essentiel que vous plaisiez aussi. En supposant quelques légers changemens, les mêmes choses qui plaisent aux femmes, plairont aussi aux hommes ; et un homme dont les manières ont été adoucies et polies par la fréquentation des femmes du bon ton, et qu'elles ont accoutumé à des attentions et à des complaisances habituelles, trouvera beaucoup plus de facilité à plaire aux hommes et à se lier avec eux, qu'il n'en auroit eu autrement. Vous devez sentir qu'il vous est impossible de vous avancer dans le monde, sans former des liaisons, et sans engager différens caractères à vous seconder dans vos desseins. Il faut vous les assujettir, sans qu'ils s'en aperçoivent, et leur dicter ce que vous voulez qu'ils fassent, dans le temps même que vous paroissez suivre le plus scrupuleusement leurs directions. Ces liaisons nécessaires ne peuvent se former, et on ne peut

les entretenir que par une suite non interrompue de complaisances, d'attentions, de politesses, et de quelque degré de contrainte. Vous devez gagner les cœurs, si vous voulez profiter de leurs secours : il vous faudra épier les *mollia tempora*, et captiver les gens par les agrémens et les charmes de votre conversation. Les hommes ne veulent pas être forcés d'accourir à votre service, précisément dans l'instant où vous avez besoin d'eux ; et si vous attendez d'eux du secours ou de la force, vous devez leur procurer des avantages ou du plaisir.

Je reçois, dans le moment, une lettre de M. Harte du 2 N. S., à laquelle je ferai réponse dans peu ; en attendant, faites-lui-*en* mes remerciemens. Les bonnes nouvelles qu'il continue à me donner de vous, me porteroient à le soupçonner de partialité, et à le nommer *le médecin tant mieux*. Considérez donc, je vous prie, quelle impression feroient sur moi, par la suite, des informations toutes contraires de sa part : comme alors il ne donneroit son témoignage qu'à contre-cœur, il doit être pour moi d'une grande importance.

L E T T R E CLVI.

du 20 Novembre V. S. 1749.

DANS ma dernière je vous ai entretenu de la bonne éducation ; mais je crois que je vous y ai plutôt représenté l'insuffisance et les désavantages d'une mauvaise éducation, que l'utilité et la nécessité de la bonne : mes arguments étoient donc plutôt négatifs que positifs. Aujourd'hui je continuerai à vous expliquer de quelle nécessité il est pour vous, aussi bien que pour tout le monde, non seulement d'être effectivement bien élevé, mais encore de vous distinguer et de briller par votre bonne éducation. Considérez votre propre situation dans chaque circonstance de votre vie, et jugez s'il n'est pas essentiellement de votre intérêt de vous attacher les personnes avec lesquelles vous avez à vivre, par votre bonne éducation et par vos bonnes manières avec eux : je puis vous assurer qu'il n'y a pas d'autre moyen d'y parvenir ; car les hommes veulent être payés de retour, et même avec usure : ils répondent aux manques d'attention par des traits semblables ; ils payent la négligence par la négligence, et les mauvaises manières par d'autres mauvaises manières, ce qui pourroit

vous engager dans nombre d'affaires très-désagréables. Dans la première place que vous occuperez, votre profession demandera, d'une manière très-particulière, l'éducation la plus distinguée et la plus brillante. Vos négociations n'auront que bien peu de succès, si vous ne commencez pas par vos bonnes manières à vous concilier l'affection et à gagner le cœur de ceux avec qui vous traiterez. Pourrez-vous jamais entrer dans le secret des cours, où il vous arrivera de résider, si vous manquez de ces graces, si vous n'avez pas ces manières insinuanes, qui sont seules capables de vous procurer la confiance? Sur ma parole, je ne crois pas trop dire, en vous assurant qu'une éducation supérieure et brillante, que des manières engageantes, et qu'une aimable dextérité composent au moins la moitié des talens que vous devez acquérir. Votre savoir n'aura qu'une très-foible influence sur l'esprit, si vos manières préviennent le cœur contre vous; mais d'un autre côté, voyez combien il vous sera aisé de *duper* l'esprit, lorsque vous aurez mis d'abord le cœur dans vos intérêts. Il y a tel cœur qu'on ne pouvoit gagner par aucune voie, et qui s'est laissé prendre par les politesses les plus communes et qui sont le plus d'usage. Rendre le salut à ceux qui vous abordent, répondre à ceux qui vous parlent, et ne rien dire de désobligeant à per-

sonne, tout cela annonce une bonne éducation négative, qui signifie simplement que l'on n'est pas une brute; mais n'est-ce pas faire un pitoyable éloge de la propreté d'un homme, que de dire qu'il ne sent pas mauvais? Ce sera par une bonne éducation active et efficace, gaie et séduisante, que vous gagnerez l'estime et l'amitié des hommes, aussi bien que les bonnes grâces et l'affection des femmes. Vous devez veiller avec grand soin sur leurs passions, leurs goûts, leurs petites humeurs, leurs faiblesses, et aller au devant de tout. Il est essentiel que vous fassiez tout cela avec aisance et empressement, et non pas comme si vous vous prêtiez par condescendance à supporter leurs faiblesses.

Par exemple, supposons que vous ayez invité quelques amis à dîner ou à souper chez vous: rappelez-vous si vous n'avez pas remarqué quelque mets favori auquel ils donnent la préférence; ayez soin de le faire préparer pour eux; et en vous mettant à table, vous pourrez dire : *Il m'a paru, dans tel endroit, où nous nous sommes trouvés ensemble, que vous donniez la préférence à ce mets; c'est pourquoi je l'ai ordonné: voilà le vin qu'il m'a paru que vous aimiez; vous n'en manquerez point.* Moins ces bagatelles semblent avoir d'importance, plus elles indiquent d'attention pour les personnes que vous recevez; plus,

par conséquent, elles vous concilient leur amitié. Consultez votre propre cœur, et rappelez-vous combien ces petites attentions, de la part des autres, ont flatté ce degré d'amour-propre et de vanité dont aucun homme vivant n'est exempt. Réfléchissez combien elles vous attachent aux personnes qui vous les témoignent, et combien vous êtes ensuite disposé à recevoir favorablement tout ce qui vient de leur part. Les mêmes causes auront certainement les mêmes effets en votre faveur. Ce sont les femmes, en grande partie, qui établissent ou qui détruisent la réputation ou la bonne éducation de chaque homme. Vous devez donc, en quelque sorte, les accabler de ces attentions : elles y sont accoutumées, elles s'y attendent, et pour leur rendre justice, je dois dire qu'elles les reconnoissent, et que pour l'ordinaire elles y répondent. Vous devez être attentif et serviable, quand même il y auroit un peu d'excès, à leur procurer leurs carrosses, leurs chaises, et toutes leurs commodités dans les endroits publics ; ne pas voir ce que vous ne devez pas voir ; cependant ne pas manquer à les servir, lorsque vous ne pouvez pas vous empêcher de voir. Les occasions de témoigner toutes ces petites attentions se présentent d'elles-mêmes continuellement ; mais si elles ne s'offrent pas, faites-les maître. Que votre con-

versation avec les femmes soit toujours respectueuse; mais en même temps *enjouée*, et toujours accommodée à leur vanité. Tout ce que vous dites et ce que vous faites, doit les convaincre (quand même il n'en seroit rien) des égards que vous avez pour leur beauté, pour leur esprit, ou pour leur mérite. Les hommes ont peut-être autant de vanité que les femmes, quoique d'une autre espèce; et le bon caractère et la bonne éducation demandent qu'au lieu de la mortifier, vous la flatiez, et vous tâchiez de lui plaire par des paroles ou par des signes d'approbation. Supposons, ce qui pourroit fort bien arriver, qu'à votre retour en Angleterre je vinsse à vous placer auprès de quelque personne de la famille Royale; dans cette position, la bonne éducation, des manières engageantes, ornées de toutes les graces qui sont d'usage et naturelles dans les cours, feroient probablement de vous un favori, et peut-être ensuite un ministre: mais tout le savoir et toutes les connoissances du monde, sans ces qualités brillantes, n'en viendront jamais à bout. La pénétration des Princes passe rarement la surface: c'est toujours l'extérieur qui décide leur cœur; et je ne voudrois jamais vous conseiller de prendre beaucoup de peines pour convaincre leur esprit. Les Princes en général (je pense à ces *Porphrogenetes* qui sont nés et éle-

vés dans la pourpre) sont à peu près de la même trempe que les femmes ; élevés comme elles, on les aborde et on les gagne aussi comme elles. Ils voient tout, mais ils pesent rarement les choses. Votre lustre, et non votre solidité, fera impression sur eux ; votre mérite intérieur soutiendra et affermira dans la suite ce que vous aurez gagné par votre extérieur. Auprès des gens foibles qui, sans contredit, composent les trois quarts de la société, la bonne éducation, la dextérité, et les manières font absolument tout : ils ne peuvent pas pénétrer plus avant ; mais je puis vous assurer que, même auprès des personnes de l'esprit le plus solide, ces mêmes avantages font presque tout. Lorsque les yeux ne sont pas charmés, et que le cœur ne se sent pas flatté, l'esprit est tout disposé à faire résistance. Que cela soit bien ou mal, j'avoue que tel est mon tempérament. La mal-adresse et la mauvaise éducation me choquent au point que, lorsque je me rencontre avec des personnes qui ont ces défauts, je ne me sens nullement disposé à m'informer si elles ont quelque mérite personnel. Je me dis sur le champ qu'elles ne peuvent en avoir, et je ne suis pas sûr si je ne serois pas fâché d'apprendre qu'elles en ont. Je vous rappelle quelquefois à mon imagination, dans l'éloignement actuel où vous êtes de moi ; et tant que je vous

considère tout brillant des lumières de l'érudition ancienne et moderne, des connoissances d'usage et de pur agrément, je suis enchanté du point de vue ; mais lorsque je vous envisage dans un autre jour, et que je me figure vous voir mal-adroit, gauche, et désagréable, avec l'air et des manières vulgaires, avançant négligemment vers moi, l'esprit distrait et sans savoir où vous êtes, je ne puis vous décrire ce que j'éprouve ; mais je ferai ce que fit autrefois un habile peintre, je tirerai un voile pour cacher l'état où se trouve alors votre père.

J'ose dire que vous avez assez de connoissance de l'architecture, pour savoir que l'ordre Toscan est le plus fort et le plus solide de tous ; c'est aussi le plus lourd et le plus grossier. Sa solidité est bonne pour soutenir les fondemens et le premier étage d'un grand édifice ; mais si tout le bâtiment est de l'ordre Toscan, il n'attirera point la vue, il ne fixera l'attention d'aucun passant, et n'engagera personne à examiner plus avant : chacun sera persuadé que l'intérieur de l'édifice ne peut pas mériter d'être vu, puisque le frontispice est si lourd et si peu orné. Mais, si sur un premier rang de colonnes Toscanes on voit s'élever par degrés les ordres Dorique, Jonique, et Corinthien, avec toutes leurs beautés, leurs proportions, et leurs ornemens, la belle ordonnance du bâtiment

fixe l'œil le moins curieux, et arrête le voyageur le plus indifférent, qui demande comme une faveur et sollicite avec instance l'avantage d'être admis dans l'intérieur. Il en est précisément de même par rapport à votre petit édifice; et je crains bien qu'il ne tienne plus de l'ordre Toscan que du Corinthien. Vous devez absolument changer tout le frontispice, autrement personne ne frappera à la porte. Les principales pièces qui doivent composer ce nouveau frontispice, sont une éducation supérieure, brillante, des manières aisées, naturelles, engageantes, des gestes gracieux, une douceur insinuante dans vos regards, dans vos paroles, et dans vos actions, un air vif et lesté, un habillement à la mode, en un mot, tout le brillant qui convient à un aimable jeune homme.

Je suis sûr que vous pouvez faire beaucoup pour l'amour de moi; ainsi considérez quel embarras et quel chagrin ce sera pour moi, à votre retour ici, si je n'ose vous charger de faire les honneurs de ma maison et de ma table, et si je dois rougir de vous présenter à ceux qui fréquentent l'une et l'autre.

Cette matière est si riche que, soit que l'on plaisante, soit que l'on prenne le ton sérieux, il n'est pas possible d'en sortir. Il est impossible de vous faire le détail de tous les cas particuliers et de toutes les circonstances différen-

tes qui entrent dans la bonne éducation; leur nombre est infini : il n'y a point de position, point de rapport dans le monde qui n'exige cette qualité dans un certain degré. Votre bon sens doit vous les indiquer, votre bon caractère vous y porter, et votre propre intérêt vous diriger dans la pratique; après quoi, la réflexion et l'expérience doivent vous donner le ton, l'air, et les graces qui perfectionnent et qui couronnent l'œuvre.

J'ai souvent soutenu que le savoir le plus profond n'est en aucune manière incompatible avec la politesse, quoiqu'il soit très-rare de trouver ces deux qualités réunies dans la même personne; et je me suis engagé à vous donner vous-même en preuve de la vérité de cette assertion. S'il vous arrive maintenant, au lieu de prouver pour moi, de prouver le contraire, le chagrin et la confusion seront de mon côté; mais la perte sera toute entière sur votre compte. Lord Bolingbroke fait déjà une forte preuve en ma faveur : il joint à l'érudition la plus profonde la politesse et l'éducation la plus élégante qui puissent se rencontrer dans un courtisan et dans aucun homme du monde; et Pope avoit grande raison de l'appeler l'homme accompli. Il est vrai qu'il a eu ses défauts, qui venoient d'une ambition démesurée et de la fougue de ses passions; mais maintenant elles sont calmées par l'âge et par

l'expérience ; et je ne puis vous rien souhaiter de mieux , que d'être tel qu'il est maintenant , sans jamais avoir rien de ce qu'il a été autrefois : son affabilité prévient en sa faveur , son éloquence persuade , et ses connoissances instruisent tous ceux qui l'approchent . Après tout , je desire et j'exige que , depuis le dîner jusqu'à ce que vous alliez vous coucher , vous donniez tous vos soins et toute votre attention la plus sérieuse à la bonne éducation , aux bonnes manières , et aux graces : sans elles , vous ne serez jamais rien ; avec elles , vous serez tout ce qu'il vous plaira .

Adieu , mon cher enfant . Mes complimens à M. Harte .

LETTRE CLVII.

du 24 Novembre V. S. 1749.

JE suis très-persuadé que chaque être raisonnable se propose un objet plus important que celui de respirer et de végéter d'une manière obscure , comme le reste des animaux . Il désire de se distinguer ; et , *alicui negotio intentus , præclari facinoris , aut artis bonæ , famam quærit* : „ celui qui est fortement occupé de quelque chose , ambitionne la gloire de pro-

duire une belle action, ou de réussir dans quelque art utile ". — César s'embarquant un jour pendant une tempête, dit qu'il n'étoit point nécessaire qu'il vécût, mais qu'il falloit absolument qu'il se rendît dans l'endroit où il vouloit aller. Pline laisse au genre humain cette alternative, ou de faire des actions qui méritent d'être écrites, ou d'écrire des choses qui valent la peine d'être lues. Pour ceux qui ne font ni l'un ni l'autre; *eorum vitam mortemque juxta æstimo; quoniam de utraque siletur*: „ je fais autant de cas de leur vie que de leur mort, parce qu'on ne parle pas plus de l'une que de l'autre ". — Je suis convaincu que vous êtes pénétré de ces maximes; mais vous devez connoître et mettre en œuvre les moyens nécessaires pour parvenir à votre bout; autrement, votre travail sera vain et frivole. Dans l'un et l'autre cas, *sapere est principium et fons*; mais cela ne suffit absolument pas. Cette connoissance doit être ornée; elle doit avoir autant de brillant que de solidité; autrement, on la prendra plus souvent pour du plomb, que pour de l'or. Vous avez déjà des connoissances, et vous en acquerez encore, je suis tranquille sur cet article; mais, comme votre ami, mon devoir n'est pas de vous faire compliment sur ce que vous possédez, mais de vous dire librement ce qui vous manque, et je vous avouerai in-

généuement que je crains bien qu', excepté les connoissances, vous ne manquiez de tout.

Je vous ai écrit si souvent, depuis peu, sur la bonne éducation, sur la politesse, les *manières liantes*, les graces, etc., que je terminerai cette lettre par un autre sujet qui les avoisine de fort près, et qui, j'en suis sûr, vous manque presque entièrement. Je parle du style.

Le style est l'habillement des pensées; et quelque justes qu'elles soient, si votre style est plat et sans ornemens, dur, et vulgaire, elles se présenteront avec aussi peu d'avantage, et elles seront aussi mal reçues que votre personne, quelque bien proportionnée qu'elle soit, si elle est revêtue de guenilles et couvertes d'ordures. Il n'est pas donné à tous les esprits de pouvoir juger de toutes sortes de matières; mais il n'y a point d'oreille qui ne puisse juger, et qui ne porte en effet, plus ou moins, son jugement sur le style. Si j'avois un discours public à prononcer, je préférerois un sujet peu relevé, mais orné de toutes les graces du style, à la plus importante matière exprimée en mauvais termes, ou mal débitée. Votre principal devoir consistera en négociations dans l'étranger, et en discours publics dans la Chambre des Communes. Quelle figure pourrez-vous faire dans l'un ou l'autre cas, si votre style est bas et sans élégance,

pour ne pas dire mauvais et insupportable ? Imaginez-vous que votre place vous oblige d'écrire à un Secrétaire d'Etat une lettre qui sera lue en plein Conseil, et peut-être ensuite portée devant le Parlement. S'il s'y trouve des barbarismes, des solécismes, ou au moins des termes vulgaires, en très-peu de temps ils circuleront dans tout le Royaume, vous feront perdre toute considération, et vous couvriront de confusion. Je suppose, par exemple, que vous ayez écrit de la Haye, la lettre suivante au Secrétaire d'Etat à Londres; considérez, je vous prie, quelles en seroient les conséquences.

Mylord,

„ Je recevois hier au soir l'honneur de votre
 „ lettre du 24, et je vais *me mettre à exé-*
 „ *ter* les ordres contenus en icelle; et si tant
 „ est que je ne puisse parvenir à terminer
 „ cette affaire pour la prochaine poste, je ne
 „ manquerai pas pour vous en rendre compte
 „ par la prochaine. J'ai dit au Ministre de
 „ France, *comme quoi, que si* cette affaire
 „ n'étoit pas bientôt terminée, votre excel-
 „ lence croiroit que *tout ce lambinage vient*
 „ *de lui*, et qu'il devoit avoir négligé pour
 „ avoir écrit à sa cour à ce sujet. Votre ex-
 „ cellence me permettra de lui rappeler com-

„ *me* quoi je suis déjà au moins trois quar-
 „ tiers en arrière; et que si *par bonheur* je ne
 „ reçois pas bientôt au moins une demi-an-
 „ née de mes appointemens, je serai réduit
 „ à *faire une très-pauvre mine*, parce qu'il
 „ fait très-cher vivre dans cette place *ici*. Je
 „ serai *grandement obligé* à votre excellence
 „ pour une *si telle* marque de votre faveur;
 „ *ainsi je finis, et je reste*,

„ Votre etc.“

Vous me direz peut-être que cette lettre est une *caricature* d'un style grossier et ridicule: j'en conviens; mais je vous assure en même temps, qu'une dépêche qui contiendrait la moitié moins de fautes, vous perdrait pour toujours. Il ne suffit point de ne point commettre de fautes, en parlant et en écrivant; mais il faut suivre les règles et briller par l'élégance. Dans les fautes de cette espèce, ce n'est pas briller que de n'en faire que de très-petites, *ille non est optimus qui minimis urgetur*; car celui qui en fait une seule est impardonnable, puisque c'est sa propre faute, c'est pure négligence de sa part, et faute d'attention à imiter les meilleurs auteurs.

On a bien raison de dire qu'un homme doit naître poète, mais qu'il dépend de lui de se rendre orateur; et le premier devoir d'un ora-

teur est de parler sa langue d'une manière distinguée, dans la dernière pureté, et avec toute l'élégance dont elle est susceptible. On pardonne volontiers à un homme des fautes considérables, lorsqu'il parle un langage étranger; mais dans sa propre langue, les plus légères incorrections fournissent une juste matière à la critique, et sont tournées en ridicule.

Il y a environ deux ans qu'un homme, parlant dans la Chambre des Communes sur notre marine, assura que nous avions alors les meilleurs vaisseaux *qui fussent sur la surface de la terre*. Ce joli mélange de bévues et de platitudes servit aussi-tôt, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, de risée à l'assemblée; mais je puis vous assurer que la mémoire n'en est point perdue, et qu'on répétera cette phrase aussi long-temps que cet homme vivra. Un autre, parlant en faveur d'un gentilhomme qu'on avoit résolu de censurer, dit fort heureusement, qu'il croyoit que ce gentilhomme étoit plutôt *exposé* à être remercié et récompensé, que réprimandé. Je compte que vous savez que le mot *exposé* ne se prend jamais en bonne part.

Vous avez avec vous trois ou quatre des meilleurs auteurs Anglois, Dryden, Atterbury et Swift; lisez-les avec le plus grand soin, et avec une attention particulière à leur style: peut-être vous corrigerez-vous de ces mau-

vaïses expressions que vous avez prises à Westminster. Si j'excepte M. Harte, je suis sûr que vous avez rencontré très-peu d'Anglois, dans l'étranger, qui pussent vous former le style, et que plusieurs qui, j'ose le dire, parlent aussi mal que vous, vous l'auront encore gâté. Vous devez en conséquence prendre toutes les peines nécessaires, consulter vos auteurs, et sur-tout M. Harte. Je dois vous dire combien les Romains, les Grecs, et sur-tout les Athéniens, étoient attentifs et scrupuleux sur ce point. C'est aussi une étude particulière chez les Italiens et les François, témoins leurs Académies et les Dictionnaires qu'ils composent pour épurer et pour fixer leurs langues. Il faut dire, à notre honte, que cet article est plus négligé chez nous que dans aucun pays policé ; mais ce n'est point une raison pour que vous le négligiez : au contraire, les peines que vous prendrez vous feront d'autant plus d'honneur. Cicéron dit, avec grande raison, qu'il est glorieux de surpasser les autres hommes dans ce point-là même qui distingue l'homme de la brute, savoir *la parole*.

Une expérience suivie m'a convaincu qu'une grande pureté de langage et un style bien éloquent ; soutenus d'une déclamation gracieuse, couvrent une foule de fautes, aussi-bien dans un orateur que dans un auteur qui écrit. En mon particulier, je confesse (et je suis sûr que

bien des gens seront de mon avis), j'avoue, dis-je, que si un homme, en me parlant, marmottoit ou bégayoit des pensées sublimes et dignes d'un ange, mais défigurées par des barbarismes et des solécismes, ou entrelardées d'expressions plattes et de termes vulgaires, il ne me parleroit jamais une seconde fois, si je pouvois l'en empêcher. Gagnez le cœur, autrement vous ne tenez rien; les yeux et les oreilles sont les seules routes qui conduisent au cœur. Le mérite et l'érudition ne gagneront jamais le cœur, quand même ils voudroient s'en emparer lorsqu'il est déjà gagné. Je vous prie d'avoir toujours cette vérité présente à l'esprit. Enchanter les yeux par votre politesse, votre bonne mine, et par vos gestes gracieux: flattez les oreilles par l'élégance et l'harmonie [de vos paroles: le cœur ne pourra manquer de se rendre; et alors je vous réponds que l'homme ou la femme qui vous écouterait, suivra l'impulsion et le mouvement du cœur. Je ne dois point me lasser de vous répéter, qu'avec toutes les connoissances que vous pouvez avoir maintenant, ou que vous pourrez acquérir par la suite, en y joignant même tout le mérite dont un homme puisse être orné, si vous manquez d'agrémens, si vous n'avez pas des manières douces et engageantes, un air brillant, et un grand degré d'éloquence dans vos discours et dans vos écrits, vous

serez absolument compté pour rien ; mais vous aurez tous les jours la mortification de voir des gens qui n'ont pas la dixième partie ni de vos lumières, ni de votre mérite, obtenir le pas sur vous, et vous couvrir de confusion, aussi bien en compagnie que dans les affaires.

Vous avez lu Quintilien, qui est le meilleur auteur pour former un orateur : lisez, je vous prie, le traité de Cicéron *de Oratore* ; je ne connois point de meilleur ouvrage pour faire un orateur accompli. Traduisez sans cesse, de différentes manières, en latin, en grec, et en anglois ; faites vous, dans votre propre langue, un style pur et fleuri : cela ne demande que de l'application. Je ne saurois m'appercevoir que vous soyez né poète, et j'en suis charmé ; ainsi rendez-vous donc orateur, puisque vous le pouvez. Quoique je continue à vous traiter d'enfant, je ne vous considère plus comme tel ; et quand je réfléchis aux soins extraordinaires que l'on a pris de votre éducation, je m'attends que vous produirez plus de fruits à dix-huit ans, que ceux qui ont été négligés n'ont coutume de faire à vingt-huit.

Dites, je vous prie, à M. Harte que j'ai reçu sa lettre du 13. N. S. M. Smith avoit bien raison de ne vous pas laisser embarquer dans cette saison : l'été, vous pouvez vous exposer sur mer tant qu'il vous plaira ; par exemple, pour passer de Livourne à Gènes, etc.

L E T T R E CLVIII.

du 26 Novembre V. S. 1749.

DANS le temps que la République Romaine étoit florissante, que la gloire et la vertu étoient le mobile et l'objet de toutes les actions, et que cependant les légères fautes et les petites irrégularités n'étoient point regardées comme indignes de l'attention publique, on avoit établi des censeurs, avec le dessein de suppléer, dans des cas particuliers, aux défauts inévitables des loix, qui ne doivent et qui ne peuvent être que générales. Je me charge volontiers de cet emploi, par rapport à votre petite République, remettant entièrement le pouvoir législatif entre les mains de M. Harte. J'espère, je crois même, qu'il n'aura jamais occasion d'exercer son autorité suprême, et je ne puis en aucune façon vous soupçonner de fautes qui l'exigent. Mais, à vous dire le vrai, je pense que ma charge de censeur ne sera pas sans utilité pour vous, ni sans soins pour moi. Plutôt elle deviendra inutile, mieux nous nous en trouverons vous et moi. Je ne puis, pour le présent, exercer ma charge que sur des oui-dire, ou tout au plus sur des preuves par écrit; je dois donc faire usage de beaucoup

de douceur, et agir avec précaution : mais lorsque nous nous refferons, et que je pourrai asseoir mon jugement sur le témoignage de mes yeux et de mes oreilles, je serai aussi rigide que mon prédécesseur Caton, à ne laisser passer aucune foiblesse, aucune faute, pas même la plus légère, sans user de censure et de réprimande. Je vous examinerai avec toute l'attention d'un critique, et non avec la partialité d'un auteur ; et ce qui me distinguera de la plupart des critiques, c'est que je ne chercherai pas les fautes pour les exposer au grand jour, mais simplement pour les corriger. J'ai souvent pensé, et je crois encore, qu'il y a peu de choses que les hommes, en général, connaissent moins que la manière dont ils doivent aimer et haïr. Ils font tort à ceux qu'ils aiment, par une indulgence mal placée, par un sot aveuglement, et par une folle complaisance pour leurs défauts. Lorsqu'ils haïssent quelqu'un, ils se nuisent à eux-mêmes par une passion, ou une fureur outrée. Heureusement pour vous, je n'ai jamais eu pour vous cet amour ridicule. Depuis votre enfance, vous avez été l'objet de mes plus sérieuses attentions, et je ne vous ai jamais regardé comme un *joujou* (plaything) fait pour m'amuser. Je consulte votre bien réel, et non vos humeurs ni vos fantaisies, et je continuerai aussi long-temps que vous en aurez

besoin, ce qui probablement durera tant que nous vivrons l'un et l'autre; car, vu la différence de nos âges, et suivant le cours de la nature, vous aurez difficilement acquis assez d'expérience pour vous conduire, aussi longtemps que je serai en état de vous prêter une partie de la mienne. Les hommes, en général, souffriront plutôt qu'on leur parle de leurs vices et de leurs crimes, que de s'entendre reprocher leurs foiblesses et leurs imperfections. Ils excusent et justifient en quelque sorte les premiers, du moins à ce qu'ils s'imaginent, en se supposant entraînés par des passions trop violentes, par la séduction, ou par les artifices dont les autres se sont servis pour les faire tomber; mais lorsqu'il s'agit d'entendre le récit de leurs défauts, ou de convenir de leurs foiblesses, ils trouvent dans ces actions une petitesse d'esprit trop mortifiante pour cet amour propre et pour ce degré de vanité qui sont inséparables de notre nature. J'ai été lié assez particulièrement avec différentes personnes, pour leur dire qu'elles avoient dit ou fait quelque chose de criminel; mais je n'ai jamais été assez intime avec aucun homme, pour lui dire qu'il avoit dit ou fait quelque folie. Les rapports qui existent entre vous et moi sont ce qu'il y a de moins capable d'autoriser cette liberté; mais, par bonheur pour vous, mes droits de père, joints à ma charge de censeur,

me donnent un plein pouvoir, et l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde me porte à faire usage de cette liberté. Réjouissez-vous donc de ce qu'il y a une personne dans le monde qui peut et qui veut bien vous dire ce qu'il est de votre intérêt de savoir, et dont personne au monde ne pourroit ni ne voudroit vous parler. Quelque chose que je vous dise sur cette matière, vous êtes très-certain que je n'ai d'autre motif que votre intérêt: je ne puis jamais être jaloux ni envieux de votre réputation ni de votre fortune, puisque je dois désirer, et même me faire gloire d'établir et d'avancer l'une et l'autre. Je ne puis être votre rival ni en amour, ni dans les emplois; au contraire, j'ai besoin que votre jeunesse, comme un soleil levant, répande ses rayons et un nouveau lustre sur les dernières années de ma vie. En conséquence, je vous analyserai dans le plus grand détail, et je vous reprendrai librement, afin que, s'il est possible, lorsque vous serez au milieu de votre course, on n'apperçoive pas en vous la moindre tache.

Lorsqu'un jeune homme se présente pour la première fois dans le monde, je ne sache rien qu'il ait plus de sujet de redouter, et conséquemment qu'il doive éviter avec plus de soins, que des ridicules. Rien n'est plus capable de l'humilier et de le dégrader aux yeux des personnes les plus raisonnables, et

de le ruiner entièrement dans l'opinion de tous les autres hommes ; et j'ai souvent connu des gens perdus de réputation, parce qu'on leur avoit donné un sobriquet ridicule. Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, que vous en eussiez un, lorsque vous retournerez en Angleterre. Les vices et les crimes font naître la haine et les reproches ; mais les fautes, les foiblesses, et les mal-adresses nous attirent le ridicule ; ces défauts sont saisis par les farceurs, qui, quoique très-méprisables par eux-mêmes, ne laissent pas souvent, par leurs bouffonneries, de fixer le ridicule sur leurs supérieurs. Les moindres défauts dans les manières, dans la prononciation, dans les gestes, dans l'air, souvent même dans la figure, quoiqu'injustement, deviennent des objets de ridicule, et occasionnent des sobriquets. Vous ne sauriez vous imaginer quel chagrin ce seroit pour moi, le dommage qui vous en reviendrait à vous-même, si, pour vous distinguer de ceux qui portent le même nom que vous, on venoit à vous appeler Stanhope le marmotteur, le *distrain*, le *mal-élevé*, le *mal-adroit*, le *cagneux* Stanhope : ayez donc grand soin d'empêcher qu'il soit au pouvoir du ridicule de vous imposer quelques-unes de ces épithètes ; car, si vous en méritez une seule, elle s'attachera à vous sans remède. Le premier jour que je vous verrai, je serai en

état de vous dire, et certainement je n'y manquerai pas, quelle espèce de danger que vous courez; et j'espère que mes avis, comme censeur, préviendront la censure du public. Si les avis sont toujours utiles, celui-ci n'est-il pas de ce nombre? Vous en êtes le meilleur juge: c'est votre propre portrait que je vous envoie; il a été tiré, à ma réquisition, par une Dame de Venise. Mandez-moi, je vous prie, très-sérieusement jusqu'à quel point vous le trouvez ressemblant; car il y a plusieurs traits que je désirerois fort qui vous convinssent, et d'autres que je serois très-fâché de vous trouver. Je vous envoie la copie de cette partie de la lettre qui vous concerne.

„ Selon vos ordres, j'ai soigneusement ex-
 „ aminé le jeune Stanhope, et je crois l'a-
 „ voir approfondi. En voici le portrait que
 „ je crois très-fidèle. Il a le visage joli, l'air
 „ spirituel, et le regard fin. Sa figure est à pré-
 „ sent trop quarrée; mais, s'il grandit, comme
 „ il en a encore et le temps et l'étoffe, elle
 „ sera bonne. Il a certainement beaucoup d'
 „ acquit, et on m'assure qu'il sait à fond
 „ les langues savantes: pour le François, je
 „ sais qu'il le parle parfaitement bien; et l'on
 „ dit qu'il en est de même de l'Allemand. Les
 „ questions qu'il fait sont judicieuses, et mar-
 „ quent qu'il cherche à s'instruire. Je ne vois
 „ pas qu'il cherche autant à plaire, puisqu'il

„ paroît négliger les attentions et les graces.
 „ Il se présente mal, et n'a rien moins que
 „ l'air et la tournure aisée et noble qu'il lui
 „ faudroit. Il est vrai qu'il est encore jeune
 „ et neuf; de sorte qu'on a lieu d'espérer que
 „ ses exercices, qu'il n'a pas encore faits, et
 „ la bonne compagnie, où il est encore no-
 „ vice, le décrotteront, et lui donneront tout
 „ ce qui lui manque à présent. Enfin j'ose
 „ vous assurer qu'il a tout ce que M. de Ches-
 „ terfield pourroit lui souhaiter, à l'excepti-
 „ on des manières, des graces, et du ton de
 „ la bonne compagnie, qu'il prendra sûre-
 „ ment avec le temps et l'usage du grand
 „ monde. Ce seroit bien dommage, au moins,
 „ qu'il ne les prît point, puisqu'il mérite tant
 „ de les avoir; et vous savez bien de quelle
 „ importance elles sont. Monsieur son père
 „ le sait aussi, les possédant lui-même comme
 „ il faut. Bref, si le petit Stanhope acquiert
 „ les graces, il ira loin, je vous en réponds;
 „ sinon, il s'arrêtera court dans une belle car-
 „ rière, qu'il pourroit autrement fournir“.

Vous voyez, par cet extrait, de quelle im-
 portance sont pour tout le monde les choses
 que je vous recommande: j'espère donc que
 vous ne les regarderez plus comme des baga-
 telles. Il est d'un homme d'esprit de mépriser
 les vètilles, lorsqu'il est question d'affaires sé-
 rieuses; mais aussi cet homme sait parfaite-

ment distinguer ce qui est de conséquence d'avec ce qui ne l'est pas. Il ne regarde pas une chose comme frivole et inutile, parce qu'on la nomme telle; mais il en juge par les conséquences plus ou moins sérieuses qu'elle peut avoir. Si, comme il n'y a point de doute, il est de conséquence de gagner l'affection des hommes, et d'intéresser leur cœur en notre faveur, l'homme d'esprit sait aussi très-bien que l'heureux assemblage de tout ce qu'on appelle communément *bagatelles*, comme les manières, l'air, la politesse, les graces, etc., sont d'une bien plus grande conséquence encore, et il ne se donne aucun repos qu'il ne les ait acquises. Le monde est frappé par l'extérieur des choses; et nous devons prendre le monde comme il est: ni vous ni moi ne pouvons le redresser. Je connois maintenant un homme d'une grande condition, et dans un poste élevé, qui n'a pas même l'esprit d'un portefaix, mais qui s'est élevé lui-même au poste qu'il occupe par une figure aimable, par des manières polies et une dextérité séduisante, qu'il a acquises par hasard et seulement par habitude; car il n'avoit pas assez de bon sens pour se les procurer par la réflexion. Le bon sens et l'habitude contribueront à vous rendre parfait; vous contracterez l'habitude dans les bonnes compagnies, et la réflexion dépend absolument de vous.

Dites à M. Harte que je viens de recevoir sa lettre du 22 N. S., et que j'approuve beaucoup le long séjour que vous avez fait à Venise. J'aime beaucoup les longues résidences dans les capitales : parcourir en poste les différentes places, est une manière de voyager qui ne mène à rien, et qui ne donne le temps de s'appliquer à rien. Adieu.

LETTRE CLIX.

du 5 Décembre V. S. 1749.

CEUX qui supposent que les hommes, en général, agissent raisonnablement, parce qu'on les appelle des créatures raisonnables, ceux-là, dis-je, connoissent bien peu le monde ; et s'ils se jugent eux-mêmes sur cette supposition, de dix fois ils se tromperont neuf très-grossièrement. J'approuve beaucoup celui qui définit l'homme *animal bipes, implume, risibile* (un animal à deux pieds, sans plumes, capable de rire) ; mais pour la qualité de *rationale* (raisonnable), je ne puis la lui accorder que *in actu primo*, comme disent les logiciens, et très-rarement *in actu secundo*. Un pédant spéculatif, enfermé dans son cabinet, imagine des systèmes, dans lesquels il arrange les choses

comme elles devroient être, mais jamais comme elles sont, et il écrit sur la guerre, la politique les caractères, etc., d'un style aussi tranchant et avec aussi peu de bon sens, que ce pédant discoureur qui avoit la bonté de donner à Annibal des leçons sur l'art de la guerre. Ces politiques de cabinet ne manquent jamais d'assigner les motifs les plus graves aux actions les plus frivoles, au lieu d'attribuer souvent les plus grands événemens aux causes les plus légères, en quoi ils se tromperoient bien moins souvent. Ils débitent dans leurs discours et dans leurs écrits, que les rois, les héros, et les ministres d'État ne font jamais rien que d'après les principes d'une saine politique; mais ceux qui voient de près, et qui observent les rois, les héros, et les ministres, découvrent aisément qu'ils sont sujets aux maux de tête, aux indigestions; qu'ils ont des humeurs et des passions, précisément comme les autres hommes, et que ces différens accidens agissent, tour à tour, pour déterminer la volonté, en dépit de la raison. Si nous eussions lu seulement dans la vie d'Alexandre, qu'il brûla Persépolis, cette action auroit certainement été regardée comme l'effet de la plus profonde politique; on auroit débité que le héros ne pouvoit s'assurer de cette nouvelle conquête que par la destruction de la capitale, qui auroit constamment été le siège des cabales, des conspirations,

sions, et des révoltes. Mais, par bonheur, nous sommes informés en même temps, que ce héros demi-Dieu, ce fils et héritier de Jupiter Ammon, étoit plongé dans l'ivresse avec sa maîtresse, et que ce fut par pure caprice qu'il détruisit une des plus belles villes de l'univers. Étudiez donc les hommes, non dans les livres, mais dans la nature. N'adoptez aucun système; mais approfondissez-les vous-même. Observez les faiblesses des hommes, leurs passions, leurs humeurs, bien sûr que pour l'ordinaire l'esprit en est la dupe. Vous connoîtrez alors qu'on les gagne, qu'on les détermine, et qu'on les conduit beaucoup plus souvent par de faibles moyens, que par de grands ressorts; par conséquent, vous ne regarderez plus comme frivoles des causes qui concourent à de si grands effets.

Appliquons maintenant ce principe à l'objet principal de cette lettre, qui est de parler et d'avoir du crédit dans les assemblées publiques. La nature de notre constitution rend l'éloquence d'un plus fréquent usage et d'une plus grande nécessité dans ce pays-ci, que dans aucun autre de l'Europe: en conséquence on a besoin, comme pour réussir en toute autre chose, d'un certain degré de bon sens et d'érudition; mais, outre cela, la pureté de la diction, l'élégance du style, l'harmonie des périodes, les charmes de la prononciation,

et les gestes gracieux, sont les articles auxquels un homme qui parle en public doit faire la plus grande attention, parce qu'ils sont le plus à la portée de son auditoire, ou plutôt parce qu'en effet elle comprend peu d'autres choses aussi clairement. Défunt Lord Chancellor Cowper, en qualité d'orateur, ne brilloit en aucune façon par la force de ses raisonnemens, car souvent il lui en échappoit de très-foibles; mais son style étoit si pur et si brillant, sa prononciation étoit si distincte et si sonore; enfin ses gestes étoient si gracieux, qu'il ne parloit jamais sans être universellement applaudi: les yeux et les oreilles lui gagnoient les esprits et les cœurs de l'assemblée. Au contraire feu Lord Townshend ne faisoit que des discours très-solides, pleins de force et d'érudition; cependant il ne plaisoit jamais. Pourquoi cela? C'est que sa diction n'étoit point élégante, qu'il commettoit souvent des fautes contre la grammaire, et que son style étoit toujours commun, ses cadences étoient fausses, sa voix sans harmonie, et ses gestes désagréables. Personne n'avoit la patience de l'écouter, et les jeunes gens se moquoient de lui, en répétant ses fautes. Feu le Duc d'Argyle, quoiqu'un pauvre et très-foible raisonneur, étoit le plus aimable orateur que j'aie jamais connu. Il charmoit les sens, il échauffoit les passions, et enlevait les suffrages de tout son auditoire, non

certainement par l'importance de la matière, mais par la manière dont il la débitoit. La figure la plus aimable, un air noble et gracieux, une voix harmonieuse, un style élégant, et un ton de force et d'énergie conspiraient à le rendre l'orateur le plus touchant, le plus persuasif, et le plus digne d'applaudissemens que j'aie jamais vu. J'étois saisi, enchanté comme les autres, en l'écoutant, mais revenu chez moi, et considérant de sang froid ce qu'il venoit de dire, dépouillé de tous les ornemens dont il avoit paré son discours, je trouvois souvent le sujet frivole, les argumens foibles, et je fus convaincu, plus que jamais, du pouvoir qui est attaché à la réunion de certaines circonstances accidentelles, qu'il plaît à l'ignorance humaine de qualifier du titre de bagatelles. Cicéron, dans son traité de *Oratore*, voulant relever la dignité de cette profession, qu'il savoit bien être la première de toutes, soutient qu'un parfait orateur doit être accompli dans tous les genres de mérite, jurisconsulte, philosophe, profond dans la connoissance de ce qui regarde la religion, etc. Cela seroit excellent, si l'exécution en étoit possible; mais la vie de l'homme est trop courte, et je tiens pour le meilleur orateur celui qui parle le mieux sur le premier sujet qui se présente, qui par un heureux choix des termes, par une imagination vive et bril-

lante, par le charme de sa voix et les graces naturelles de ses gestes, sait embellir son sujet, en même temps qu'il sait fixer l'attention et remuer les passions de son auditoire.

Vous entrerez dans la Chambre des Communes aussi-tôt que vous aurez l'âge requis. Vous devez y présider avec éclat, si vous avez intention de faire figure ou fortune dans votre patrie. Il est impossible que vous en veniez à bout, si vous ne parlez pas votre propre langue correctement et avec élégance; or, c'est ce qu'il me semble que vous négligez pour le présent, et c'est un article que vous avez tout entier à apprendre: heureusement pour vous, il est encore temps d'y travailler. Les soins et la réflexion vous aideront beaucoup; mais ne vous flattez pas que jamais le savoir, le bon sens, et les raisonnemens les plus forts, puissent faire de vous un orateur du goût du public et honoré de ses applaudissemens, sans les ornemens et les grâces du style, de la déclamation, et de l'action. Le bon sens et les raisonnemens, quoique débités sans agrémens, ne laisseront pas d'avoir leur mérite et leur poids dans une conversation particulière, entre deux ou trois personnes raisonnables; mais dans une assemblée publique, ils n'en auront aucun, s'ils se présentent seuls et dépourvus des avantages dont j'ai fait mention. Le Cardinal de Retz observe avec beau-

coup de justesse que toutes les assemblées nombreuses sont *Peuple*, dirigées par leurs passions, leurs humeurs, et leurs inclinations, incidens que l'éloquence seule peut mettre en action au gré de l'orateur. Ces réflexions sont si importantes pour chaque particulier de ce pays-ci, et encore plus particulièrement pour vous, que je vous recommande très-instamment d'y faire la plus sérieuse attention. Pesez bien tous vos termes, dans quelque langue que vous parliez ou que vous écriviez; contractez l'habitude d'être correct et élégant: veillez sur votre style, même dans les conversations les plus libres et dans les lettres les plus familières. Avant que de rien dire, s'il est possible, ou au moins immédiatement après avoir parlé, réfléchissez si vous n'auriez pas pu mieux faire. Lorsque vous doutez de la vraie signification ou de l'élégance d'un terme ou d'une phrase, consultez les meilleurs auteurs anciens ou modernes qui ont écrit dans cette langue. Accoutumez-vous à traduire de différentes langues en Anglois: corrigez ces traductions, jusqu'à ce qu'elles plaisent à votre oreille et à votre esprit. Soyez convaincu d'une vérité; c'est que le jugement le plus sain et la raison la plus droite, privés de ces ornemens, seront aussi mal reçus dans les assemblées publiques, que dans les compagnies, sans le secours des manières

et de la politesse. Si vous voulez plaire au public, vous devez lui plaire à sa mode; et comme il ne dépend pas de vous de le rendre tel que vous voudriez, il faut que vous le preniez tel qu'il est. Je vous le répète: on ne gagne le public que par les *agréments*, et en flattant ses sens et ses passions. Rabelais avoit d'abord écrit un excellent ouvrage que personne ne goûta; déterminé alors à se conformer au goût du public, il écrivit *Gargantua* et *Pantagruel*, qui, tout extravagant qu'il est, eut l'avantage de plaire à tout le monde.

L E T T R E CLX.

du 9 Décembre V. S. 1749.

DEPUIS plus de quarante ans, il ne m'est jamais échappé de prononcer ou d'écrire un seul mot, sans prendre au moins un instant pour considérer s'il étoit bon ou mauvais, propre ou impropre, et si je ne pouvois pas en substituer un meilleur. Une période dure et sans harmonie me choque aujourd'hui l'oreille, et, semblable au reste des hommes, je ferai volontiers un échange, en sacrifiant une certaine portion de bon sens brut, pour un bon

degré d'harmonie gracieuse. Je vous avouerai librement et avec sincérité, sans me flatter et sans affecter une fausse modestie, que je dois le peu de réputation que j'ai acquise, en qualité d'orateur, à l'attention particulière que j'ai constamment donnée à ma diction, beaucoup plus qu'à l'importance du sujet, qui étoit précisément le même qu'un autre auroit dû prendre et traiter. Lorsque vous entrerez au Parlement, votre réputation, comme orateur, dépendra beaucoup plus de votre diction et de vos périodes, que de votre matière; le même sujet se présentant également à chaque homme de bon sens qui a la même question à agiter. Ce sont les ornemens qu'on y ajoute, qui attirent et l'attention et l'admiration des auditeurs.

C'est en Parlement que je me suis principalement proposé de vous faire briller: c'est là que je désire vous voir justement content et glorieux de vous-même: c'est là enfin que je souhaite pouvoir me faire honneur de vous avoir pour fils. Cela n'annonce-t-il pas que vous devez briller sur ce théâtre par votre éloquence? Je me sers du terme *vous devez*, parce que je sais que la réussite dépend absolument de votre volonté. Le peuple, qui est toujours la dupe des sens, fixe les yeux sur un orateur avec le même étonnement et la même admiration qu'il regarde une comète,

les prenant l'un et l'autre pour des phénomènes surnaturels. Cette erreur décourage plusieurs jeunes gens, et les détourne d'aspirer à jouer ce rôle; et les bons orateurs sont charmés que l'on considère leur talent comme quelque chose d'extraordinaire, pour ne pas dire comme un don particulier du ciel, réservé pour les élus. Analysons, je vous prie, vous et moi, le caractère d'un bon orateur; dépouillons-le de ces ornemens accessoires, dont sa propre vanité et l'ignorance des autres l'ont revêtu: nous trouverons que sa vraie définition n'est pas autre que celle-ci "*un homme de bon sens, qui raisonne juste, et qui s'exprime avec élégance sur tous les sujets qu'il traite*". Il n'y a certainement point d'enchantement à cela. Un homme de bon sens n'a pas besoin d'un degré d'esprit supérieur, pour ne point débiter d'impertinences sur quelque sujet que ce soit, et s'il est capable de la moindre application, il parlera toujours avec une certaine élégance. A quoi se réduit donc ce grand talent, cet art mystérieux de parler en Parlement? Le voici en deux mots: c'est que celui qui parle dans la Chambre des Communes, discute, en présence de quatre cents personnes, un sentiment sur un sujet donné, qu'il n'auroit fait aucune difficulté de traiter dans une maison privée, assis auprès du feu, ou à table, devant une quin-

saine de particuliers, qui seroient peut-être plus en état de juger de ses raisons et plus sévères à critiquer son discours, que quinze autres gentilshommes de la Chambre des Communes.

J'ai souvent parlé en Parlement, et quelquefois avec applaudissement; aussi puis-je vous assurer, d'après mon expérience, que ce talent consiste en fort peu de chose. L'élégance du style, et l'arrangement des périodes, sont ce qui fait le plus d'impression sur les auditeurs. Donnez-leur dans un discours une ou deux périodes bien arrondies et bien harmonieuses, qu'ils puissent retenir et répéter; et ils s'en retourneront chez eux aussi satisfaits que ceux qui sortent de l'opéra, en fredonnant le long du chemin un ou deux airs favoris qui ont frappé leurs oreilles et qui sont aisés à retenir. Tout le monde a des oreilles, mais peu de gens ont du jugement. Chatouillez les oreilles, et comptez que vous vous rendrez maître du jugement, quel qu'il soit.

Cicéron, persuadé qu'il étoit parvenu au plus haut degré de mérite dans sa profession (car dans ce temps-là l'éloquence étoit une profession), pour se faire honneur à lui-même, dans son traité de *Oratore* définit l'orateur *un homme tel qu'il n'y en a jamais eu, et qu'il n'y en aura jamais*; et il ajoute à cet argu-

ment captieux, que cet homme doit connoître tous les arts et toutes les sciences possibles; autrement, comment pourroit-il en parler convenablement? Mais, avec le respect dû à une si grande autorité, ma définition de l'orateur est bien différente, et, à ce que je crois, beaucoup plus exacte. J'appelle orateur un homme qui raisonne juste, et qui s'exprime avec élégance sur tous les sujets qu'il traite. Les problèmes de géométrie, les équations de l'algèbre, les procédés de chymie, et les expériences d'anatomie, ne sont jamais, que je sache, les objets de l'éloquence; c'est pourquoi je reconnois humblement qu'un homme peut être un excellent orateur, quoiqu'il n'entende rien à la géométrie, à l'algèbre, à la chymie ni à l'anatomie. Les sujets de toutes les discussions qui ont lieu en Parlement, appartiennent tous au sens commun le plus simple.

Vous voyez que je vous écris tout ce qui se présente à mon esprit, et qui me paroît capable de contribuer à vous former ou à vous perfectionner. Ne souffrez pas que mon travail soit inutile; cela n'arrivera jamais, si vous prenez seulement la moitié autant d'intérêt à ce qui vous concerne, que j'en prends moi-même.

L E T T R E C L X I.

du 12 Décembre V. S. 1749.

LORD Clarendon, dans son Histoire, dit de M. John Hampden, *qu'il avoit une tête capable d'imaginer toutes sortes de forfaits, une langue pour les persuader, et une main faite pour les exécuter*. Je n'examinerai point présentement si cette définition du caractère de M. Hampden est juste, ou non: j'observerai, en passant, que c'est à la généreuse opposition que cet homme fit à la demande illégale de l'impôt sur les navires, que nous sommes redevables de nos libertés actuelles. Je ne cite ce passage que pour avoir occasion de vous proposer un modèle qui mérite toute votre estime, et que vous ne sauriez trop vous empresser d'imiter, en changeant seulement le terme *forfaits* en celui de *belles actions*. Le ciel vous a donné, jusqu'à un certain degré, *une tête capable d'imaginer*; mais il dépend uniquement de vous de pousser ce degré beaucoup plus loin, au moyen de l'étude, de l'attention, et de la réflexion. Vous êtes absolument le maître de vous former *une langue pour persuader*, sans laquelle la meilleure tête ne peut imaginer que de foibles sujets. *Une main*.

capable d'exécuter dépend pareillement , à ce que je crois , en grande partie de vous seul. Les réflexions sérieuses soutiennent , échauffent le courage dans une bonne cause , et le courage qui vient de la réflexion est bien préférable à cette valeur machinale qui constitue le soldat. Le premier est ferme et inébranlable , quand le *nodus est dignus vindice* ; la dernière ne mérite souvent que très-improprement le nom de courage ; elle est toujours brutale.

La seconde division de mon texte , pour parler le langage des ecclésiastiques , sera le sujet sur lequel je veux vous entretenir , je veux dire *la langue capable de persuader* ; et j'imiterai les prédicateurs judicieux , qui recommandent particulièrement les vertus dont ils pensent que leur auditoire a le plus grand besoin , comme la vérité et la continence à la cour , le désintéressement à la ville , et la sobriété à la campagne .

Vous devez certainement , par le peu d'expérience que vous avez acquise , vous être aperçu des différens effets qui résultent ou d'un discours élégant , ou d'une conversation commune et sans ornemens . Ne souffrez-vous pas , lorsque quelqu'un vous aborde en hésitant et en bégayant , d'une voix basse et inintelligible , d'un ton faux , avec un accent impropre , des phrases farcies de solécismes , de barbarismes , et de termes vulgaires , plaçant ses mots tout

de travers, et conversant toute espèce de méthode ? Tous ces défauts ne vous préviennent-ils pas contre le sujet dont on parle, quel qu'il soit, et même contre la personne qui parle ? Je suis bien certain qu'ils produisent cet effet sur moi. D'un autre côté, ne vous sentez-vous pas prévenu et bien disposé en faveur de ceux qui s'adressent à vous d'une manière directement contraire ? Les effets d'un style correct et brillant, méthodique et clair, sont incroyables, lorsqu'il s'agit de persuader ; il supplée souvent au manque de raison et à la faiblesse des argumens ; mais quand, en l'employant pour soutenir la raison et pour appuyer les argumens, il est impossible de lui résister. Les François donnent une attention toute particulière à la pureté et à l'élégance de leur style, même dans la conversation ordinaire ; de sorte que c'est chez eux un grand éloge que de *bien* *narrer*. Leurs conversations roulent pour l'ordinaire sur la délicatesse de leur langue, et ils ont une Académie qui s'applique particulièrement à la perfectionner. La *Crusca* en Italie se propose le même objet, et j'ai rencontré fort peu d'Italiens qui ne parlent pas leur langue correctement et avec élégance. Combien plus cette attention est-elle nécessaire à un Anglois, qui doit parler dans une assemblée publique, où les loix et les libertés de son pays sont le sujet ordinaire des délibéra-

tions? La langue qui veut persuader, dans ce pays-ci, ne doit pas se contenter d'articuler de simples mots. Vous n'ignorez pas les peines que se donna Démosthène pour corriger sa mauvaise prononciation; vous savez qu'il déclamoit sur le bord de la mer, pendant la tempête, pour se prémunir et se fortifier contre le bruit et le tumulte des assemblées publiques, où il devoit parler, et vous êtes en état maintenant de juger de l'exactitude et de l'élégance de son style. Il regardoit toutes ces choses comme étant de conséquence, et il pensoit juste. Soyez, je vous prie, du même sentiment; cela est d'une très-grande importance pour vous. Si vous vous appercevez du moindre défaut dans votre déclamation, donnez-vous toutes les peines possibles pour vous corriger. Ne négligez point votre style, quelque langue et à qui que vous parliez, fût-ce même à votre valet. Donnez toujours la préférence aux meilleurs termes et aux expressions les plus heureuses que vous pouvez trouver. Ne vous contentez point de vous faire simplement entendre; mais ornez vos pensées, comme vous feriez votre propre personne, qui, quoique bien proportionnée, s'offriroit avec indécence, si vous paroissiez nud, ou mis plus mal que les personnes de votre condition.

J'ai profité d'un paquet que Duval de Leypsick fait tenir à son correspondant à Rome, pour

vous envoyer le livre du Lord Bolingbroke ,
 * qu'il a publié depuis un an environ. Je des-
 sire que vous lisiez et relisiez cet ouvrage , en
 faisant une attention particulière au style et à
 toutes les beautés oratoires dont il est orné.
 Jusqu'au moment où j'ai lu ce livre , j'avoue
 que je ne connoissois point toute la force et
 l'énergie de la langue Angloise . Lord Boling-
 broke possède deux grand avantages : une lan-
 gue et une plume faites pour persuader. Dans
 les conversations familières , il est aussi élégant
 que dans ses écrits ; quel que soit le sujet
 dont il parle , ou sur lequel il écrive , il l'em-
 bellit par l'éloquence la plus sublime : cette
 éloquence n'est point gênée , elle ne paroît pas
 même étudiée ; mais c'est une diction heu-
 reuse et facile , qui coule avec graces , et qui
 (par les soins qu'il s'est donnés sans doute
 dans le commencement) lui est devenue si na-
 turelle , que ses conversations les plus familiè-
 res , mises par écrit , pourroient supporter l'im-
 pression sans la moindre correction , ni dans
 la méthode , ni pour le style . Si sa conduite
 dans sa jeunesse eût répondu à ses talens na-
 turels et acquis , on auroit pu à juste titre lui
 donner celui d'*homme accompli* . Il est touché .

* Lettres sur l'esprit de patriotisme , ou l'idée d'un
 Roi patriote .

le premier de ses erreurs passées ; les passions violentes qui l'ont séduit dans sa jeunesse , sont maintenant amorties par l'âge ; et à le considérer tel qu'il est maintenant , le caractère et le titre d'homme accompli lui conviennent beaucoup mieux qu'à aucun autre homme que j'aie jamais connu dans le monde .

Mais il a été un exemple bien humiliant de la violence des passions humaines , et de la foiblesse de la raison la plus sublime . Ses vertus et ses vices , sa raison et ses passions ne se touchoient point par des nuances graduées , mais formoient un contraste frappant et rapide .

Là les plus épaisses , là les plus vives couleurs , rendues plus frappantes ou plus obscures par leur mélange . L'impétuosité , l'excès , et souvent l'extravagance , caractérisoient non seulement ses passions , mais encore ses plaisirs . Il s'étoit distingué dans sa jeunesse , en se livrant à la licence la plus effrénée , sans garder la moindre bienséance . Il épuisoit souvent les ressources de son imagination échauffée , emportée par les ardeurs de son sang , pour célébrer et défier les prostitutions de la nuit , et la gaîté de ses repas pouvoit être comparée à la frénésie des Bacchanales . Toutes ces passions furent suspendues par une autre plus violente encore , l'ambition . Les premières ruinèrent son tempérament et son caractère ;

mais la dernière a détruit sa fortune et sa réputation.

Il a des sentimens nobles et généreux, plutôt que des principes réfléchis de bonté et d'amitié; mais ces sentimens sont plus violens que durables, et souvent ils changent tout à coup dans les deux extrêmes, à l'égard des mêmes personnes. Il reçoit les témoignages ordinaires de politesse, comme des services qu'il acquitte avec intérêt; mais il est extrêmement sensible aux moindres inadvertances, dont il se venge avec usure. Une différence d'opinion sur un sujet philosophique irrite sa bile, et prouve qu'il n'est point du tout philosophe dans la pratique.

Malgré la dissipation de sa jeunesse, et l'agitation tumultueuse dans laquelle il passa le moyen âge de sa vie, il a un fonds prodigieux de presque toutes les sortes de connoissances, la conception la plus vive, la plus claire, et la plus heureuse mémoire dont jamais homme ait été favorisé: ces connoissances l'accompagnent par-tout, et il en fait l'usage qu'il juge à propos. Ce sont ses tablettes, et il n'a jamais besoin de prendre la plume pour calculer quelque somme que ce soit. Il excelle particulièrement dans l'histoire, comme ses ouvrages historiques le prouvent évidemment. Les intérêts politiques et de commerce de toutes les différentes parties de l'Europe, et

particulièrement ceux de sa patrie, lui sont mieux connus, et il en a une connoissance plus exacte peut-être que qui ce soit; mais ses ennemis de tous les partis racontent avec plaisir combien il a témoigné de fermeté et d'assurance dans sa conduite publique à soutenir les derniers.

Jeune encore, il s'engagea dans les affaires, et s'en acquitta avec distinction, par une pénétration qui parut innée. Je suis assez âgé pour l'avoir entendu parler en Parlement; et je me souviens que, quoique prévenu contre lui, je fus frappé de la force et des charmes de son éloquence. Semblable à Bélial dans Milton, " il pouvoit donner à la plus mauvaise cause le tour le plus avantageux, ". Il possédoit sans contredit tous les avantages et tous les talens, internes et externes, qui constituent l'orateur. La figure, la voix, la prononciation, les connoissances acquises, et par dessus tout, la diction la plus pure et la plus fleurie, animée par les métaphores les plus justes et les images les plus heureuses, l'avoient élevé au poste de Secrétaire de la guerre à vingt-quatre ans, l'âge où les autres sont à peine censés capables des moindres emplois.

Pendant son long exil en France, il s'appliqua à l'étude avec cette ardeur qui lui étoit naturelle; et ce fut là qu'il dressa et qu'il exé-

euta en grande partie le plan d'un grand ouvrage philosophique. Les bornes prescrites aux connoissances humaines étoient trop resserrées pour une imagination aussi brillante, aussi transcendante que la sienne. Il devoit s'élançer au-delà des limites du monde, *extrâ flammentia mœnia mundi*, et parcourir les régions les plus inconnues de la métaphysique, celles-même qui sont au dessus des forces de l'humanité; ces vastes champs ouverts aux excursions d'une imagination ardente; où les conjectures sans fin suppléent au défaut des connoissances qui sont hors de notre portée, et n'usurpent que trop souvent le nom et l'autorité du vrai savoir.

Il avoit une figure séduisante; il avoit dans son air et dans ses manières toutes les graces imaginables: il possédoit toute la noblesse de la bonne éducation, à laquelle un homme de qualité puisse prétendre, et que l'on trouve néanmoins en si peu de personnes parmi nous.

Il a fait profession publique du Déisme, admettant une providence générale, mais doutant de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie après la mort, sans cependant rejeter cette croyance.

Après tout ce que je viens d'exposer, que pouvons-nous dire de cet homme extraordinaire, sinon: ô foible et pauvre nature humaine!

Dans l'état auquel vous êtes destiné, vous aurez souvent occasion de parler en public, soit aux princes et aux états dans l'étranger, soit dans la Chambre des Communes. Jugez donc si l'éloquence vous est nécessaire, ou non; je ne parle pas d'une éloquence commune, plutôt exempte de fautes, qu'ornée de graces; mais j'entends le plus haut et le plus brillant degré de l'éloquence. Pour l'amour de Dieu, ayez toujours cet objet devant les yeux, et qu'il ne vous sorte point de l'esprit. Accoutumez-vous de bonne heure à persuader, et ne vous permettez jamais aucun accent impropre, ni la moindre dissonance. Contractez l'habitude de bien parler sur toutes sortes de sujets, et ne vous négligez sur aucun. L'éloquence et la bonne éducation, jointes à un très-foible degré d'esprit et de lumières, suffisent pour conduire un homme fort loin: ainsi, avec l'esprit et les connoissances que vous avez, à quoi ne pouvez-vous pas prétendre avec ces avantages?

L E T T R E CLXII.

du 16 Décembre V. S. 1749.

J'ESPÈRE que la présente vous trouvera arrivé sain et sauf, et bien établi à Rome; après les incommodités et les accidens inséparables d'un voyage d'hiver, très-propres à exercer votre patience. Je considère votre séjour en cette ville comme une période très-importante de votre vie, et je crois que vous en ferez un très-bon usage. J'espère que vos matinées seront consacrées, avec M. Harte, à acquérir les connoissances essentielles, et un mérite solide; et qu'en donnant les soirées aux bonnes compagnies, vous acquerrez du brillant et des graces. Un père difficile et dur vous recommanderoit d'employer scrupuleusement toutes vos soirées à feuilleter un livre, à la sombre lueur d'une bougie; pour moi, je vous conseille de consacrer vos soirées aux plaisirs, qui font une partie aussi essentielle de votre éducation, et qui vous sont aussi nécessaires que vos études du matin. Voyez toutes les assemblées et tous les spectacles qui sont fréquentés par les gens du monde; et lorsque vous y êtes, faites comme les autres. Efforcez-vous de l'emporter sur

ceux-même qui brillent le plus. Ne négligez rien pour acquérir le *garbo*, la *gentilezza*, la *leggiadria* des Italiens. Parlez Italien, bien ou mal, avec tout le monde; et si vous êtes le premier à rire de ce que vous parlez mal, personne dans la suite ne se moquera de vous. Voilà le seul moyen de parvenir à parler cette langue parfaitement; et je compte que vous la parlerez ainsi avant que de quitter Rome, puisque cela dépend de vous. Voyez les restes les plus précieux de l'antiquité, examinez-les en connoisseur; ils vous éclairciront quantité de passages de vos auteurs: n'oubliez pas les colonnes de Trajan et d'Antonin; vous y trouverez les différentes armes, les habillemens, et les ornemens de triomphe qui étoient d'usage chez les Romains. Poursuivez ainsi la recherche et l'étude de ces respectables restes de la grandeur Romaine, et comparez-les avec les originaux. La plupart des jeunes voyageurs se contentent de voir ces objets en général, de les trouver fort beaux, et ensuite de reprendre le fil de leurs occupations. J'espère que vous les examinerez d'une toute autre manière. Approfondissez chaque chose que vous voyez ou que vous entendez, et apprenez, s'il est possible, le *comment* et le *pourquoi*. Informez-vous des objets d'un nombre prodigieux de processions que vous verrez à Rome dans ce temps-ci. Assistez à toutes les cérémonies, et

apprenez-en le sens, l'explication, ou du moins quel en a été le prétexte ; et quelque absurdes que ces cérémonies puissent être, voyez-les et parlez-en toujours avec beaucoup de décence. Sur toutes choses, j'exige que vous n'ailliez pas vous concentrer avec vos compatriotes, mais que vous soyez toujours dans la compagnie de quelque Romain, ou avec les Ministres étrangers qui résident à Rome. On vous envoie dans les pays étrangers pour apprendre à connoître les mœurs et les caractères, et pour étudier les langues de ces contrées, et non pour parler Anglois, avec des Anglois ; ce qui ne répondroit à aucune de ces intentions. Entre vos compagnies graves et sérieuses, je vous recommande, comme je l'ai déjà fait, d'admettre les Jésuites, dont l'érudition et la dextérité vous plairont et vous formeront. Informez-vous, aussi particulièrement qu'il vous sera possible, de l'histoire, du gouvernement, des pratiques et usages de cette Société, depuis le temps de leur fondateur Ignace de Loyola. Si vous voulez connoître leur morale, vous la trouverez amplement et admirablement détaillée dans *les Lettres Provinciales* du fameux Pascal : c'est un livre qui mérite que vous le lisiez avec attention. Il y a fort peu de gens qui voient ce qu'ils voient, et qui entendent ce qu'ils entendent ; c'est-à-dire, qu'ils voient et qu'ils

écoutent avec si peu d'attention et d'une manière si superficielle, qu'il leur importe fort peu quelle chose ils voient ou ils entendent. J'ose assurer qu'il ne vous arrivera jamais rien de pareil. Vous chercherez à comprendre tout ce qui se passera devant vous, à y faire des réflexions, et conséquemment à le retenir. Vous avez encore deux bonnes années, mais rien de plus, pour former d'une manière décisive votre caractère pour le monde : car deux mois après votre arrivée en Angleterre, le public, de façon ou d'autre, en aura pris une idée fixe et irrévocable. Consacrez donc ces deux ans à parvenir à la perfection, qui doit être l'objet des recherches de tous les hommes, quoiqu'il y en ait peu qui puissent y atteindre. Ceux qui font le plus d'efforts, et qui travaillent le plus, sont ceux qui en approchent davantage. Sur toute chose, proposez-vous la perfection pour but dans les deux arts importans de parler et de plaire ; car, sans eux, tous vos autres talens sont sans éclat et sans valeur. Ce sont les ailes sur lesquelles vous devez prendre votre essor, et vous élever au dessus du reste des hommes : sans eux vous ne ferez que ramper dans la poussière avec la foule. Prévenez par votre air, par votre adresse, et par vos manières ; persuadez par vos discours, et vous viendrez à bout de tout ce que vous aurez entrepris. Je

souhaite que vous m'envoyiez de Rome des détails très-circonstanciés, non pas des choses, mais des personnes que vous voyez, de vos plaisirs, et de la manière dont vous serez reçu. Dites-moi quelles sont les compagnies que vous fréquentez, de quel œil on vous y voit, ou sur quel pied vous y êtes admis. *Mi dica anche se la lingua Italiana va bene, e se la parla facilmente; ma in ogni caso, bisogna parlarla sempre, per potere al fine parlarla bene e pulito. Le donne l'insegnano meglio assai dei maestri. Addio, caro Ragazzo; si ricordi del garbo, della gentilezza, e della leggieria; cose tante necessarie ad un Cavaliere.*

LETTRE CLXIII.

du 19 Décembre V. S. 1749.

LA connoissance des hommes est très-utile à toutes sortes de personnes; mais elle est fort nécessaire à vous, qui êtes destiné à une vie active et publique. Vous aurez à faire avec toutes sortes de caractères; il est donc à propos que vous les connoissiez à fond, pour les ménager avec art, et les diriger selon vos vues. On n'acquiert point cette connoissance par une étude systématique; vous devez vous la pro-

curer à vous-même par vos propres observations et par votre sagacité; je puis seulement vous donner certains avis, qui vous serviront de traces dans la route que vous entreprenez.

Je vous ai dit plusieurs fois, et rien n'est plus véritable, que dans ce qui regarde les hommes, nous ne devons point tirer de conséquences générales de certains principes particuliers, quoique quelques-uns puissent être vrais. Parce que l'homme est un animal raisonnable, nous ne devons pas supposer qu'il agisse toujours raisonnablement: ou de ce qu'il a telle ou telle passion dominante, nous aurions tort de conclure qu'il ne suivra jamais que son cours. Nous sommes des machines compliquées; et quoique nous ayons une roue principale qui donne le branle au tout, nous avons cependant une infinité de petits rouages, qui peuvent tour à tour retarder, précipiter, ou suspendre entièrement le mouvement. Apportons un exemple: je suppose que l'ambition soit la passion prédominante d'un Ministre d'Etat, et j'ajoute que cet homme a toutes les qualités requises pour remplir sa charge. S'ensuit-il qu'il suivra invariablement les impulsions de cette passion dominante? Puis-je être assuré qu'il fera telle ou telle chose, parce qu'il le doit? Rien moins que cela. Une maladie, simplement une altération dans ses esprits animaux, peuvent amortir cette passion; un caprice et

une mauvaise humeur peuvent en triompher ; une passion moins forte peut , dans un certain moment , la surprendre et prendre le dessus . Cet homme d'état est-il amoureux ? des confidences indiscrettes , faites dans de tendres momens à une épouse , ou à une maîtresse , renverseront tous ses projets . Est-il avare ? un objet lucratif , présenté subitement , renversera de fond en comble l'édifice que son ambition avoit élevé . Est-il violent et emporté ? une contradiction , la moindre opposition (qui souvent n'est que l'effet de l'artifice) , lui arrachera des expressions imprudentes , inconsidérées , ou des mouvemens qui renverseront son principal objet . S'il est vain et sensible à la flatterie , un favori artificieux , flatteur , peut le séduire ; un foible degré de négligence peut lui faire oublier certaines démarches nécessaires pour arriver au point d'élévation auquel il aspire . Cherchez donc d'abord la passion dominante , qui a le plus d'influence sur les actions , et tirez-en parti ; mais sans mépriser les autres passions plus foibles , mettez - les dans vos intérêts ; car tôt ou tard elles auront leur tour . Il arrivera souvent qu'il ne sera aucunement en votre pouvoir de vous rendre maître de la passion dominante ; alors sachez au moins tirer parti de celle qui en approche le plus . Il y a plusieurs routes pour arriver au cœur de l'homme et pour le gagner ; si le grand

chemin vous est fermé, imitez le serpent, prenez des détours, et vous arriverez infalliblement.

Il y a deux passions incompatibles, qui, cependant allant souvent ensemble comme le mari et la femme, se chagrinent et se gênent souvent l'une et l'autre comme deux époux. J'ai en vue l'ambition et l'avarice : la dernière est souvent l'objet et la cause de la première, et se trouve alors la passion dominante. Tel étoit, ce semble, le caractère du Cardinal Mazarin, qui faisoit certaines démarches, plioit dans de certaines occasions, et pardounoit tout pour de l'or. Il flattoit les grands, et leur faisoit la cour avec la bassesse d'un usurier, dans l'espérance d'en tirer du profit. Quiconque n'auroit dressé un plan, ou n'auroit pris des mesures que d'après le caractère ambitieux du Cardinal Mazarin, se seroit souvent trouvé bien loin de son compte. Quelques-uns qui l'avoient mieux connu, firent leur fortune, en se laissant tricher au jeu. Au contraire, la passion dominante du Cardinal de Richelieu paroît avoir été l'ambition, et ses richesses immenses n'étoient que les suites naturelles de son ambition pleinement satisfaite; je ne doute même aucunement que l'ambition ne cédât quelquefois la place à la première, et que dans d'autres occasions l'avarice n'éprouvât le même sort que la der-

nière. Richelieu est une si forte preuve de l'inconstance de la nature humaine, que je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer que, quoiqu'il gouvernât le roi et le royaume, et qu'il fût en grande partie l'arbitre du destin de l'Europe, il étoit plus jaloux de la réputation de Corneille, que du pouvoir de l'Espagne; et qu'il étoit plus flatté qu'on le prît pour le meilleur poète de son siècle, ce qui ne lui convenoit point du tout, que de passer, comme il étoit en effet, pour le plus habile politique l'Europe; et les affaires l'occupaient moins que la critique du *Cid*. Pourroit-on s'imaginer que cela fût possible, si l'on n'avoit pas les preuves les plus évidentes de la vérité de ce que j'ai avancé? Quoique les hommes soient tous d'une même nature, cependant les différentes parties qui entrent dans leur composition sont combinées si différemment dans chaque individu, qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement, et que le même homme ne peut pas se soutenir dans tous les temps. Le plus habile homme peut quelquefois se tromper, le plus fier et le plus hautain donner dans des faiblesses, le plus honnête homme faire des fautes, et le plus méchant se signaler par quelques bonnes actions. Etudiez donc les individus; et lorsque vous tracez leur portrait, comme vous devez le faire, d'après leur passion dominante, suspendez vos derniers

traits, jusqu'à ce que vous ayez découvert le jeu de leurs moindres passions, et réfléchi sur leurs goûts, humeurs, etc. Un homme peut avoir en général tout l'honneur et toute la probité possible : ne lui disputez point ces titres, autrement vous passeriez pour envieux, ou pour un mauvais caractère; mais en même temps ne vous confiez pas en cette probité, au point de remettre votre vie, votre fortune, ou votre réputation à sa discrétion. Il peut arriver que cet honnête homme soit votre rival d'ambition, d'intérêt, ou d'amour; trois passions qui mettent souvent la probité à de très-rudes épreuves, dans lesquelles il n'est point rare de lui voir faire naufrage : mais commencez par analyser vous-même cet honnête homme; et alors seulement vous serez en état de juger jusqu'à quel point vous pouvez, en toute sûreté, vous fier à lui.

Les femmes sont en général beaucoup plus semblables l'une à l'autre, que les hommes; elles n'ont réellement que deux passions, la vanité et l'amour : ce sont les deux traits généraux qui les caractérisent. Il peut bien arriver qu'une Agrippine les sacrifie à l'ambition; et une Messaline à la débauche; mais ces exemples sont rares, et en général tous leurs discours et toutes leurs actions tendent à satisfaire leur vanité ou leur amour. Celui qui les flatte le plus, leur plaît davantage; et elles

s'attachent le plus à celui de qui elles croient être le plus tendrement aimées. Il n'y a point de flatterie qui soit outrée pour elles, point d'assiduités trop grandes, point de dissimulation ni de passion trop forte; mais aussi, d'un autre côté, la moindre action, la plus légère parole qui peut être prise en mauvaise part, ou pour une marque de mépris, est impardonna- ble et ne s'oublie jamais. Les hommes sont aussi délicats sur cet article, et pardonneront plutôt une injure qu'une insulte. Il y a certains hommes qui sont plus difficultueux que d'autres: quelques-uns ont constamment l'esprit de travers; mais il n'y a point d'homme sur la terre qui n'ait une assez bonne portion de vanité, pour se choquer d'un mauvais traitement ou d'une marque de mépris. Tous les hommes n'aspirent ni à la qualité ni au titre de poète, de mathématicien; ou de ministre d'état; mais chaque homme prétend au sens commun, et veut remplir sa place dans le monde avec honneur; conséquemment il ne pardonne pas aisément des négligences, des manques d'attention, ni d'autres manières d'agir qui semblent faire révoquer en doute si on leur adjuge, ou non, ces deux qualités.

Défiez-vous en général de ceux qui affectent un goût singulier pour quelque vertu particulière, qui lui donnent la préférence sur toutes les autres, et qui donnent à entendre

qu'ils la possèdent exclusivement. Je dis, défiez-vous d'eux; car, pour l'ordinaire, ce sont des imposteurs: mais ne les regardez pas constamment comme tels; car j'ai quelquefois rencontré des dévots qui avoient une piété solide, des fanfarons qui étoient réellement braves, des réformateurs de bonne foi, et des prudes véritablement chastes. Pénétrez donc vous-même, aussi avant qu'il vous est possible, dans les derniers replis de leurs cœurs, et ne jugez jamais définitivement d'un caractère sur le bruit public, qui, quoique juste en général pour ce qui regarde les grands traits du caractère, est toujours en défaut quand on en vient au détail.

Soyez sur vos gardes avec ceux qui, sur la plus légère connoissance, vous accablent de leur amitié et de leur confiance, sans que vous les ayez méritées, ou que vous en ayez fait la demande; car il est probable qu'ils ne s'attachent à vous que pour avoir un dîner franc: mais, en même temps, n'allez pas, sur cette simple supposition, les rebuter durement. Pousses plus loin vos recherches, et voyez si ces offres, auxquels vous ne vous attendiez pas, partent d'un cœur échauffé et d'une tête folle, ou s'ils sont faits de propos délibéré et de sang froid; car la friponnerie et la folie ont souvent les mêmes symptômes. Dans le premier cas, il n'y a aucun risque à
les

les accepter, *valeant quantum valeant*; dans le second, il peut être utile de faire semblant de les accepter, et de tourner avec art la batterie sur celui qui a imaginé la partie.

Il y a un excès d'amitié entre les jeunes gens qui ne sont associés que par leur plaisirs mutuels, et cette espèce d'excès a très-souvent de fâcheuses suites. Une partie de jeunes gens pétulans et sans expérience, échauffés par la gaieté d'un festin et peut-être par le vin, se jurent l'un à l'autre une amitié éternelle, dans l'idée de se tenir réellement tout ce qu'ils se promettent; et ils se communiquent, sans réserve et avec la dernière indiscretion, leurs pensées les plus secrètes. Ces confidences se répètent avec autant d'imprudence qu'elles ont été d'abord débitées: mais de nouveaux plaisirs et de nouvelles circonstances détruisent bientôt cette union mal cimentée; et alors ces confidences téméraires ont les suites les plus funestes par le mauvais usage que l'on en fait. Faites votre partie, de quelque manière que ce soit, dans les compagnies de jeunes gens: brillez même, si vous pouvez, dans toutes les réjouissances et dans tous les festins qui conviennent à la jeunesse: confiez-leur vos intérêts, si vous le jugez à propos; mais gardez toujours le secret sur vos intentions secrètes.

Voilà des réserves et des précautions qu'il

est très-nécessaire d'avoir, mais qu'il est très-imprudent de laisser paroître. Le *volto sciolto* doit les accompagner.

L E T T R E CLXIV.

du 22 Décembre V. S. 1749.

Les grands talens et les grandes vertus, si vous aviez le bonheur de les posséder, vous attireront le respect et l'admiration des hommes; mais ce sont les talens inférieurs, *leniores virtutes*, qui vous gagneront leur cœur et leur affection. Les talens, privés du secours et des graces des derniers, arracheront des louanges; mais aussi ils feront naître la crainte et l'envie, deux sentimens absolument incompatibles avec l'amour et l'affection.

César avoit tous les grands vices, et Caton toutes les grandes vertus que comporte l'humanité: mais César possédoit les vertus douces, *leniores virtutes* qui manquoient à Caton, qui le faisoient aimer de ses ennemis même, et lui gagnèrent les cœurs de tous les hommes, en dépit de leur faison; tandis que Caton n'étoit pas même aimé de ses amis, malgré l'estime et le respect qu'ils ne pouvoient refuser à ses vertus; et je suis porté à

croire que, si César eût été privé de ces *leniores virtutes*, et qu'elles se fussent trouvées dans Caton, le premier eût tenté en vain d'asservir sa patrie, et le second eût travaillé avec succès à la délivrer de l'esclavage. M. Addisson, dans sa tragédie de Caton, dit de César, ce qui me paroît bien vrai :

Curse on his virtues, they've undone his country.

„ Maudites soient ses vertus; elles ont causé
„ la ruine de sa patrie.“

Par ces paroles il entend ces vertus moins frappantes, mais plus touchantes, comme la douceur, l'affabilité, la complaisance, et la bonne humeur. Les connoissances d'un homme de lettres, le courage d'un héros, et la vertu d'un stoïcien, exciteront l'admiration; mais si l'érudition est accompagnée d'arrogance, le courage de férocité, et la vertu d'une sévérité inflexible, jamais ces qualités ne se feront aimer. L'héroïsme de Charles XII, Roi de Suède, (si son courage brutal mérite ce nom) fut universellement admiré, mais on n'aima jamais sa personne; au lieu que Henri IV, Roi de France, qui avoit autant de courage, et qui eut des guerres plus longues à soutenir, fut généralement aimé, en consé-

ration de ses vertus sociales, quoique moins brillantes. Telle est la nature humaine, que notre esprit est pour l'ordinaire la dupe de notre cœur, ou, ce qui revient au même, de nos passions; et le plus sûr moyen de subjuguier le premier, est de gagner le second, ce qui ne peut se faire que par les *leniores virtutes* seules, et par la dextérité à les mettre en œuvre. Par exemple, la politesse insolente d'un homme fier et orgueilleux choque beaucoup plus, s'il est possible, que sa dureté ne pourroit faire; parce que, s'il jette les yeux sur vous, à sa manière il s' imagine que c'est une pure condescendance de sa part, et que sa bonté seule vous semble accorder une chose à laquelle, de vous-même, vous n'auriez aucun droit de prétendre. Il vous annonce sa protection par un signe de tête gracieux, au lieu de vous témoigner son amitié par un salut ordinaire; et sa contenance exprime plutôt son consentement et une permission, qu'une invitation à vous asseoir, à vous promener, à boire et à manger avec lui.

La libéralité mesquine d'un homme qui est fier de ses richesses, insulte souvent les malheureux mêmes qu'il soulage; il a soin de vous faire sentir votre propre misère, et la différence qui se trouve entre votre propre situation et la sienne, en insinuant que vous vous êtes attiré la vôtre par votre folie, et

qu'il a mérité la sienne par sa sagesse. Le pédant insolent ne communique point ses lumières, il les publie avec grand appareil; il ne vous les donne point, il vous en accable; et il aspire plus (si cela est possible) à vous voir reconnoître votre ignorance, que convenir de son érudition. De pareilles manières, non seulement dans les cas particuliers dont j'ai fait mention, mais également dans tous les autres, choquent et révoltent ce degré d'amour-propre et de vanité qui est dans le cœur de chaque homme, et détruit à nos yeux l'obligation que nous avons pour une faveur reçue, en nous rappelant le motif qui lui a donné lieu, et la manière dont elle nous a été accordée.

Ces défauts indiquent les perfections qui leur sont opposées, et votre propre bon sens doit suffire pour vous suggérer les dernières.

Mais, outre ces vertus du second rang, il y en a encore d'autres, que l'on peut appeller talens inférieurs, ou moindres perfections, qui sont d'un grand usage pour embellir les plus grandes, et pour relever leur mérite; d'autant plus, que chacun est juge des unes, et que très-peu de personnes peuvent décider sur les autres. Chacun sent l'impression que fait sur lui une dextérité insinuante, une manière gracieuse de parler, une politesse douce et aisée; et toutes ces qualités disposent à recevoir

favorablement; celles qui leur sont supérieures.

LETTRE CLXV.

du 27 Décembre V. S. 1749.

LE nouvel an est une saison où les mensonges innocens paroissent plus particulièrement autorisés, sous le nom de complimens. Les hommes se prodiguent des vœux, auxquels leur cœur a fort peu de part, et ils se souhaitent un bonheur qu'ils éprouvent rarement. Ce n'est point là le cas où nous nous trouvons vous et moi, puisque là où se trouve la vérité, les complimens n'ont plus lieu :

Dii tibi dent annos, de te nam cetera sumes.

„ Que les Dieux vous accordent des années, car de vous-même vous pouvez vous procurer le reste „. Ce compliment a été autrefois adressé par un homme qui certainement ne pensoit pas ce qu'il disoit : Je puis vous tenir le même discours avec beaucoup plus de vérité, en changeant seulement un mot. Je rendrai la première partie de la phrase conditionnelle, en changeant dans la seconde le mot

nam en celui de *si*. Puissiez-vous vivre aussi long-temps que vous en serez digne, mais pas un instant de plus! ou bien, puissiez-vous mourir avant que de cesser d'être en état de profiter de la vie avec honneur! La véritable tendresse que j'ai pour vous, est cause que je suis plus occupé de la manière dont vous employez le temps, que du nombre d'années que le ciel peut vous accorder; et elle me défend de souhaiter de voir prolonger d'un seul jour une vie qui devoit vous noircir de crimes, vous attirer des reproches, et vous couvrir de honte. Je ne suis pas naturellement assez méchant pour souhaiter de pareilles choses même à mon plus grand ennemi. Vous êtes le principal objet de tous mes soins, le seul objet de toutes mes espérances; j'ai maintenant tout lieu de croire que vous reconnaîtrez les premiers, et que vous répondrez aux secondes. Dans ce cas, vivez long-temps, car vous serez heureux; *de te nam cetera sumes*. Le témoignage d'une conscience vertueuse est le seul fondement solide du vrai bonheur; car les richesses, le pouvoir, les dignités, ou tout ce qui passe communément pour constituer le bonheur, ne peuvent jamais étouffer, encore moins anéantir les remords intérieurs, inséparables du crime. A ce souhait principal j'ajouterai ceux de la bonne nourrice, dont parle Horace dans son Épître à Tibulle: *Sapere*

(vous possédez déjà celui-là dans un degré assez éminent), *et fari ut possit quæ sentiat*. Avez-vous ce talent-là ? Ce passage signifie infiniment plus que de parler, ou d'articuler simplement des mots. Je crains bien que ce souhait ne me reste long-temps à faire ; je le fais au moins aujourd'hui très-sérieusement : *gratia et fama* „ la bienveillance des hommes et la réputation „ sont les compagnes inséparables des qualités dont j'ai parlé plus haut. „ *Valetudo* „ la santé est le seul bien qui ne dépend pas de nous ; le ciel peut nous l'accorder : puisse-t-il vous en favoriser avec abondance ! Pour ce qui regarde *mundus victus, non deficiente crumenâ*, méritez-le, et j'aurai soin d'y pourvoir.

C'est avec le plus grand plaisir du monde que j'examine la belle perspective qui se présente à vos yeux. A votre âge, vous avez vu, lu, et appris beaucoup plus de choses que la plupart des jeunes gens n'ont fait à vingt-deux ou vingt-trois ans. Vous êtes destiné à briller ; et vous pouvez aspirer aux dignités, prétendre à la fortune et à une estime distinguée de la part des hommes. Votre éducation a été dirigée pour cette fin ; et pour vous rendre justice, je dirai que cette éducation n'a pas été perdue avec vous. Il ne vous manque que deux choses, dont l'acquisition n'exige point d'effort surnaturel, mais seule-

ment du soin et de l'attention : ce sont l'éloquence et les bonnes manières, autrement les graces de l'élocution, et celles de procédés. Vous pouvez les acquérir; elles sont autant en votre pouvoir, que la faculté de poudrer vos cheveux. Souffrirez-vous que la privation de ces qualités obscurcisse ce brillant point de vue qui se présente à vous, comme cela ne manquera d'arriver? Je suis sûr que vous êtes trop raisonnable pour le souffrir. Elles tirent toute la force de l'instrument que vous avez en main, et qui doit frayer le chemin aux esprits les plus brillans et les plus solides. En supposant votre caractère moral bon et droit, et votre jugement sain, comme j'ai tout lieu de croire qu'ils sont l'un et l'autre, il ne vous manque, pour arriver à cette perfection que je vous ai souhaité avec tant de constance, et que j'ai pris tant de peine à vous procurer, il ne vous manque, dis-je, que l'éloquence et la politesse. Un homme, qui n'a point reçu de la nature un génie poétique, ne peut jamais être poète, ou, tout au plus, il deviendra un mauvais poète; mais tout homme qui a la faculté de parler, peut s'en acquitter correctement et avec élégance, s'il le veut, en faisant attention aux ouvrages des meilleurs auteurs et des grands orateurs. Réellement je conseillerois à ceux qui parlent sans graces et sans élégance, de ne point par-

ler du tout ; car je suis sûr qu'ils gagneroient plus par leur silence , que par leurs discours . Pour ce qui est de la politesse , quiconque fréquente les bonnes compagnies , et ne devient pas poli , doit avoir pris une ferme résolution de ne se point former , ou se donner bien de la peine pour rester tel qu'il est . Autrement il prendroit tout naturellement , et presque sans s'en appercevoir , l'air , les grâces , et le ton de ceux avec qui il converse . Pendant l'année où nous allons entrer , vous verrez probablement un aussi grand nombre de bonnes compagnies , dans les différentes capitales que vous visiterez , que dans aucune autre année de votre vie ; conséquemment , que vous le vouliez ou non , vous devez saisir quelques-unes de leurs manières ; et comme je ne crains point de dire que vous ferez vos efforts pour cela , je suis convaincu aussi que vous réussirez , et que j'aurai , à votre retour ici , le plaisir de vous trouver un des hommes les mieux élevés de l'Europe .

Je m'imagine que quand vous recevez mes lettres , et que vous lisez les endroits qui traitent de l'éloquence et de la politesse , vous dites , ou du moins vous pensez : — quoi donc ! n'aura-t-il jamais fini sur ces deux sujets ? n'a-t-il pas épuisé la matière ? à quoi bon répéter tant de fois la même chose ? — Si vous pensez ou si vous parlez ainsi , ce ne peut être que

parce que vous ignorez encore de quelle importance sont ces deux perfections que je ne puis vous recommander trop souvent, ni vous inculquer trop profondément dans l'esprit. Si, au contraire, vous êtes convaincu de leur utilité, ou, pour mieux dire, de leur nécessité, et que vous soyez déterminé à les acquérir, mes répétitions fréquentes sont simplement inutiles; car, pour moi, je ne me plains d'aucune peine que je puis me donner, pourvu qu'elle puisse vous être de la moindre utilité.

Je me flatte que votre séjour à Rome contribuera beaucoup à vous faire répondre à mes vues; et je suis sûr de la réussite, si vous employez votre temps tout entier comme vous le devez. Je souhaite que vous consacriez les matinées à vos études sérieuses avec M. Harte; le milieu de la journée peut être employé à voir les objets curieux, et le soir vous devez fréquenter les compagnies. Je compte que vous n'avez aucune disposition naturelle à la paresse et à l'inaction, ni du côté du corps, ni du côté de l'esprit: ainsi la journée est assez longue pour suffire à tout, sur-tout à Rome, où ce n'est point la mode, comme ici et à Paris, d'en perdre la moitié au moins à table. Si, par accident, il vous manque deux ou trois heures pour quelque occupation utile, empruntez-les sur votre sommeil. Six ou sept heures, au plus, de sommeil habituellement,

sont autant que vous ou tout autre homme pouvez en avoir besoin. Dormir plus longtemps ne sert qu'à entretenir la paresse et l'inertie, et je suis persuadé que l'un et l'autre est dangereux et mal-sain. Si, par hasard, vos occupations ou vos plaisirs vous retenoient jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, je vous avertis cependant, pour vous faire lever exactement à votre heure ordinaire, que vous ne devez perdre aucun instant de ce temps précieux du matin, et que le besoin de sommeil vous forcera à vous coucher de meilleure heure la nuit suivante. C'est un conseil que j'ai reçu dans ma jeunesse d'un homme fort sage, et que j'ai suivi, je vous assure, très-exactement dans le temps le plus dissipé de ma vie. Il m'est arrivé souvent de me coucher à six heures du matin, et malgré cela de me lever à huit. Par ce moyen je gagnais le matin plusieurs heures qui étoient perdues pour mes compagnons, et le besoin de sommeil m'obligeoit de me dédommager la nuit suivante, ou au moins la troisième. C'est à cette méthode que je suis redevable de la plus grande partie de mes lectures; car depuis vingt jusqu'à quarante ans j'aurois lu fort peu, si je n'eusse pas été sur pied, tandis que mes camarades et mes amis étoient encore au lit. Étudiez bien la véritable valeur du temps; employez la force et l'adresse pour en saisir jusqu'au moindre

instant et en faire un bon usage. Point d'oisiveté ni de paresse, pas même le moindre retardement; ne renvoyez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même. Telle étoit la règle du fameux et infortuné Pensionnaire de Witt, qui, en la suivant exactement, trouvoit non seulement le temps de vaquer à toutes les affaires de la République, mais même de passer ses soirées dans des assemblées, ou à des soupers, comme s'il n'eût rien eu à faire, ni rien qui lui occupât l'esprit. Adieu, mon cher ami; car tel est le nom que je vous donnerai désormais, et c'est sur le pied d'ami que je veux dorénavant vivre avec vous. Je renonce à tous les titres qui annonceraient une autorité que vous ne me donnerez, j'espère, aucune occasion d'exercer.

Multos et felices, très-sincèrement, à M. Harte.

L E T T R E CLXVI.

du 8 Janvier V. S. 1750.

Je ne vous ai presque jamais écrit sur la religion, ni sur la morale, parce que je suis persuadé que votre seule raison a suffi pour vous donner de justes notions de l'une et de l'autre.

E 7

Il n'y a point de discours qui approche de l'éloquence qui leur est propre, lorsqu'elles parlent elles-mêmes au cœur: si cependant elles avoient besoin de secours pour vous toucher ou vous persuader, vous avez M. Harte pour vous fournir des préceptes et des exemples. Je m'en rapporterai donc, pour ces deux articles, et à votre propre raison, et à M. Harte; et je me bornerai dans la présente à vous entretenir de la décence qui leur convient, des avantages qu'elles procurent, et de la nécessité où vous êtes de conserver scrupuleusement les apparences sur l'une et sur l'autre. Par les termes *apparences de Religion*, je n'entends point que vous deviez parler ou agir comme un missionnaire, ou un enthousiaste, ni qu'il vous convienne de vous armer d'un bâton pour vous défendre contre quiconque attaque la secte à laquelle vous êtes attaché; cela seroit inutile et déplacé à votre âge: mais j'entends que vous ne devez en aucune manière paroître approuver, encourager, ou honorer de vos applaudissemens ces idées libertines qui renversent également toutes les religions, et qui, quoique rebâties et usées, servent toujours de pitoyables lieux communs aux petits esprits et aux fous. Ceux-mêmes qui sont assez sots pour rire de leurs sarcâsmes, ont cependant assez de sagesse pour se défier de pareils gens et pour détester leur caractère; car en

portant les vertus morales au plus haut point où elles puissent monter, et rabaissant la religion autant que l'on voudra, on sera toujours obligé de reconnoître la religion, tout au moins, comme une des plus sûres compagnes de la vertu; et tout homme prudent aimera certainement mieux avoir deux sûretés, qu'une. Lors donc que vous vous trouvez en compagnie avec ces prétendus *esprits-forts*, ou ces étourdis libertins qui tournent toutes les religions en ridicule pour faire parade de leur esprit, ou qui y renoncent ouvertement pour mettre le comble à leur dérèglement, ne souffrez pas que le moindre mot, ou le plus léger coup d'œil de votre part, fasse soupçonner le moins du monde que vous approuvez ces excès; au contraire, que le plus grave silence exprime fortement votre répugnance et votre désaveu; mais n'entrez jamais en matière, et évitez des controverses aussi inutiles et aussi indécentes. Tenez pour certain, que tout homme qui passe pour n'avoir pas de religion, est regardé de mauvais œil, et perd entièrement la confiance des hommes, malgré les brillantes et pompeuses épithètes qu'il peut prendre d'*esprit-fort*, d'*ami de la liberté*, ou de *philosophe moral*; et un athée de bon sens (si un tel être existe dans le monde), pour son propre intérêt, et pour se soutenir avec honneur dans le mon-

de , fera au moins semblant d'avoir une religion.

Ce n'est pas assez que votre caractère moral soit irréprochable ; il faut de plus que , comme la femme de César , vous soyez à l'abri de tout soupçon . Le moindre mot , la plus petite tache vous seroit fatale ; rien ne dégrade et n'avilit davantage , puisqu'il en résulte le mépris et l'aversion de tous les honnêtes gens . Il y a cependant dans le monde des malheureux assez corrompus pour rejeter toutes notions de morale , bonnes et mauvaises ; pour soutenir que , semblables à de pures machines , ils dépendent entièrement des coutumes et des usages des différens pays où ils se trouvent : bien plus , il y a des misérables encore moins supportables , s'il est possible ; ce sont ceux qui affectent de prêcher et de répandre ces sentimens absurdes et infâmes , quoiqu'ils ne les croient pas eux-mêmes . Ce sont les singes du diable . Fuyez de tout votre pouvoir la compagnie de ces gens-là , qui font réjaillir sur ceux qui les fréquentent le déshonneur et l'infamie . Cependant , comme il peut arriver par accident que vous tombiez dans de pareilles compagnies , ayez grand soin qu'aucune complaisance , aucune bonne humeur , ou aucun transport de joie , à la suite d'un festin , ne vous porte jamais à faire semblant d'acquiescer à de tels propos , encore moins d'

accorder votre approbation et vos applaudissemens à des principes aussi infâmes. D'un autre côté, ne disputez point, et n'entrez point dans des argumens sérieux sur un sujet si méprisable : contentez-vous de dire à ces *faux apôtres*, que vous savez bien qu'ils ne parlent pas sérieusement; que vous avez d'eux une meilleure opinion que celle qu'ils veulent en donner; et que vous êtes très-sûr qu'ils ne voudroient point pratiquer la doctrine qu'ils prêchent. Mais en même temps remarquez-les bien, pour les fuir par la suite avec le plus grand soin.

Rien n'est plus délicat que votre caractère moral, rien aussi que vous ayiez plus d'intérêt à conserver pur et sans tache. Si l'on vous soupçonne d'injustice, de malignité, de perfidie, de mensonge, etc., toutes les connoissances imaginables ne vous procureront jamais l'estime, l'amitié, ni le respect de personne. Un concours extraordinaire de circonstances a quelquefois élevé de mauvais sujets à des postes éminens; mais leur élévation ressembloit à celle des criminels que l'on met au pilori, où leurs personnes et leurs crimes, se trouvant plus en vue, n'en étoient que mieux connus, plus détestés, et plus exposés aux outrages et aux insultes. S'il y a une seule circonstance où l'affectation et l'ostentation soient pardonnables, c'est lorsqu'il s'agit de mora-

le, quoique, dans ce cas-là même, je ne vous conseille pas de faire parade d'une vertu pharisaïque; je vous recommande seulement la plus scrupuleuse délicatesse sur votre caractère moral, et la plus grande attention à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse y occasionner la moindre altération. Montrez-vous, dans toutes les occasions, l'avocat et l'ami, mais non le champion de la vertu. Le colonel Chartres, dont vous aurez certainement entendu parler, qui étoit, je crois, le libertin le plus diffamé, et qui par toutes sortes de crimes avoit amassé des richesses immenses, étoit si sensible aux désagrémens qui sont la suite d'une mauvaise réputation, que je lui ai une fois entendu dire, avec toute l'impudence dont il étoit capable, que, quoiqu'il ne voulût pas donner un denier pour la vertu, il étoit cependant disposé à donner jusqu'à mille livres sterlings pour une bonne réputation, parce que, par son moyen, il pourroit gagner cent mille livres; au lieu, qu'il étoit tellement décrié qu'il n'avoit plus d'occasion de tromper personne. Vous voyez qu'il est impossible qu'un honnête homme néglige ce qu'un coquin éclairé et intelligent voudroit payer si cher.

Il y a un des vices ci-dessus mentionnés, dans lequel les personnes bien élevées, et qui ont foncièrement de bons principes, ne laissent pas de tomber quelquefois, parce qu'elles

ont des notions fausses sur l'expérience, la dextérité, et l'art de veiller sur elles-mêmes ; je veux parler du mensonge , quoiqu'il soit suivi de plus d'infamie et de dommage qu'aucun autre vice . La prudence , souvent même la nécessité de cacher la vérité , engage insensiblement les hommes à la violer . C'est le seul art de ceux qui manquent de talens , et la seule ressource des petits esprits . Il y a , au contraire , autant de prudence et d'innocence à cacher à propos la vérité , qu'il y a de déshonneur et de folie à mentir dans certaines occasions . Je vais vous proposer un cas qui a rapport à votre destination ; je suppose que vous soyez employé dans une cour étrangère , et que le Ministre de cette cour soit assez ridicule , ou assez impertinent pour vous demander le contenu de vos instructions ; lui ferez-vous un mensonge , qui aussi-tôt qu'il sera connu , ce qui ne peut manquer d'arriver , ruinera votre crédit , flétrira votre caractère , et vous mettra hors d'état de servir ? vous n'en ferez rien . Lui avouerez-vous la vérité , ce qui trahiroit la confiance dont on vous honore ? non certainement . Mais vous lui répondrez avec fermeté qu'une telle question a de quoi vous surprendre : que vous êtes persuadé qu'il n'attend point une réponse de vous ; mais , qu'à tout événement , vous ne lui en ferez certainement aucune . Une pareille réponse lui

donnera de la confiance en vous ; il concevra de votre véracité une opinion dont vous pourrez par la suite tirer honnêtement de grands avantages. Mais si, dans les négociations, vous êtes regardé comme un menteur et comme un fourbe, on n'aura aucune confiance en vous, on ne vous fera aucune communication, et vous serez dans le cas d'un homme qui a été marqué d'un fer chaud à la joue, et qui, en conséquence de cette marque d'infamie, ne peut plus désormais gagner honnêtement sa vie, quand même il le voudroit, mais qui doit continuer à voler.

Lord Bacon établit, fort à propos, une distinction entre le déguisement et la dissimulation, et approuve plutôt la dernière que le premier ; mais il observe qu'il n'y a que les politiques les plus foibles et les moins adroits qui aient recours à l'une et à l'autre. Un homme qui a l'ame forte et l'esprit solide, n'a jamais besoin de s'en servir. „ Certainement, dit-il, les hommes les plus habiles „ qui ont existé, ont tous eu de l'ouverture „ et de la franchise dans les procédés, avec la „ réputation d'être solides et vrais ; mais alors „ on pouvoit les comparer à des chevaux bien „ dressés, car ils pouvoient dire précisément „ quand il falloit s'arrêter, ou tourner : et „ dans les occasions où ils pensoient qu'en effet un peu de dissimulation fût nécessaire,

„ s'ils en faisoient usage, elle étoit si bien
 „ placée, que l'opinion qui s'étoit déjà ré-
 „ pandue de leur bonne foi et de la droiture
 „ de leurs procédés, rendoit leur ruse pres-
 „ qu'imperceptible “. Il y a des gens qui
 s'adonnent à une sorte de mensonge, qu'ils
 regardent comme innocent, et qui l'est en ef-
 fet dans un certain sens, puisqu'il ne fait tort
 qu'à eux-mêmes. Cette espèce de mensonge
 doit sa naissance à une fausse vanité, jointe
 à la folie. Ces personnes donnent volon-
 tiers dans le merveilleux: elles ont vu des cho-
 ses qui n'existent nulle part; elles en ont vu
 d'autres qui, quoique réellement vraies, ne
 se sont jamais présentées à eux; mais ils ne
 parlent ainsi que parce que ces choses passent
 pour mériter d'être vues. Si quelque chose de
 remarquable s'est dit ou fait dans quelqu'en-
 droit, ou dans quelque compagnie, ils déclarent
 aussi-tôt qu'ils y étoient présens, qu'ils
 l'ont vue et entendue. Ils se donnent pour
 auteurs de faits qu'on n'auroit jamais attendus,
 ou au moins qui n'ont jamais été exécutés par
 personne. Ils sont toujours les héros de leurs
 propres romans, et s'imaginent par ce moyen
 s'attirer la considération, ou au moins l'at-
 tention: au lieu que, dans le vrai, tout ce
 qu'ils gagnent est de se rendre ridicules et
 méprisables; car on doit naturellement con-
 clure, que celui qui ment par une sottise va-

mité n'aura point de scrupule de mentir encore davantage, s'il y trouve quelqu'intérêt. Supposons que j'aye réellement vu une chose si extraordinaire qu'elle soit presque incroyable ; je la garderai pour moi-même, plutôt que de donner à qui que ce soit, en la racontant, le moindre prétexte de douter de ma véracité. Il est très-certain que la réputation de chasteté n'est pas si nécessaire à une femme, que celle de véracité l'est à un homme : en voici la raison ; c'est qu'il est très-possible qu'une femme soit vertueuse, sans avoir une chasteté à toute épreuve ; mais il est impossible à un homme d'être vertueux sans une sincérité des plus exactes. Les faux pas des femmes sont de pures foiblesses de la nature ; mais le mensonge dans un homme est un vice de l'esprit et du cœur. Pour l'amour de Dieu, soyez jaloux jusqu'au scrupule de la pureté de votre caractère moral ; conservez-le exempt de la moindre tache, et il ne sera jamais exposé aux soupçons. La calomnie et le heshonneur sont sans effet, lorsqu'ils ne rencontrent point de partie foible : ils grossissent les objets, mais ils ne peuvent les créer.

Il y a une très-grande différence entre cette pureté de caractère que je vous recommande si instamment, et une gravité stoïque, ou une austérité de caractère, dont je n'ai aucune intention de vous faire l'éloge. A votre âge, je ne

voudrois pas plus vous voir 'un Caton, qu'un Clodius. Soyez en effet, et faites vous connoître pour un homme occupé d'affaires sérieuses. Jouissez du temps heureux de votre vie, où une légère teinte de folie ne gâte rien; goûtez les plaisirs, et brillez dans les compagnies de jeunes gens de votre âge. Tout cela est permis, et il n'en résultera jamais la moindre tache sur votre réputation: mais pour ces jeunes étourdis qui s'abusent au point de croire briller par une licence impie ou contraire aux bonnes mœurs, ils ne brillent que par leurs plus grands défauts, comme il arrive à la viande corrompue, que l'on place dans l'obscurité. Sans cette pureté, votre caractère n'aura jamais de dignité; et sans la dignité du caractère, vous ne vous avancerez jamais dans le monde. Voulez-vous être respecté? commencez par vous rendre respectable. J'ai connu des personnes qui ne donnoient aucun soin, qui ne faisoient point d'attention à leur caractère, sans cependant souffrir qu'il dégénérait, ou qu'il se corrompît. Qu'en est-il arrivé? Ils sont devenus méprisables, sans le mériter réellement; leur mérite s'est obscurci, leurs prétentions n'ont eu aucun succès, et leurs projets ont été renversés. L'éclat est aussi nécessaire à la réputation, que la pureté. Ne vous contentez jamais, pour quoi que ce soit, de la médiocrité. Pour la pureté du ca-

ractère, et pour la politesse dans les manières, efforcez-vous de l'emporter sur tous les hommes, si vous souhaitez parvenir à en égaler plusieurs.

L E T T R E CLXVII.

du 11 Janvier V. S. 1750.

JE reçus hier une lettre de M. Harle du 31 Décembre N. S., à laquelle je veux répondre sans délai, et dont je vous prie de lui faire mes remerciemens. Il me fait part de deux incidens qui me donnent une grande satisfaction: l'un est qu'il se trouve peu d'Anglois à Rome; l'autre que vous fréquentez les meilleures compagnies. Le dernier est une très-bonne marque, car un homme de bon sens ne recherche point les compagnies auxquelles il ne se soucie point de plaire, ou auxquelles il trouve qu'il déplaît. Ces compagnies n'exigeront point qu'à votre âge vous ayiez le *garbo*, le *disinvoltura* et le *leggiadria* d'un homme de vingt-cinq ans, qui est depuis long-temps dans l'usage de voir les meilleures compagnies; ainsi ne vous découragez point, et n'allez point vous imaginer que l'on vous méprise, ou que l'on se moque de vous, parce

que vous en voyez d'autres plus âgés et plus expérimentés, plus dégagés, plus familiers, et par ce moyen plus volontiers et mieux reçus dans ces compagnies, que vous-même. Avec le temps votre tour viendra; et si vous témoignez seulement une inclination et un désir de plaire, quoique vous soyez embarrassé, ou que vous vous mépreniez dans les manières, ce qui ne peut manquer de vous arriver dans les commencemens, cependant, pour me servir de l'expression vulgaire, la volonté sera réputée pour le fait; et au lieu de se moquer de vous, on sera charmé de vous instruire. Le bon sens peut lui seul vous donner les dehors et les premiers traits de la bonne éducation; mais il n'y a que l'attention et l'usage qui puissent vous donner la touche délicate et le dernier coloris. Vous ferez naturellement votre possible pour témoigner le plus grand respect aux personnes d'un certain rang et distinguées par leur caractère; par le fait même vous en viendrez à bout: mais il n'y a que l'attention et le temps qui puissent enseigner la manière propre et délicate de témoigner ce respect.

Je me rappelle que la première fois qu'on m'introduisit dans une bonne compagnie, chargé, comme je l'étois, de la rouille et de toute la mal-adresse de Cambridge, je fus entièrement déconcerté. J'étois bien décidé à

être civil et à pratiquer ce que je croyois être de la politesse ; je faisais de profondes révérences, et je me mis à la dernière place ; mais quand on vint à m'adresser la parole, et qu'il fut question de parler moi-même, *obstupui, steterunt que comæ, et vox faucibus hæsit*. Si je voyois les gens se parler à l'oreille, j'étois sûr que c'étoit à mon sujet, et je me regardois comme l'unique objet de la risée et de la critique de toute la compagnie, qui, Dieu le sait, ne s'occupoit guère de ma personne. De cette manière, je souffris pendant quelque temps comme un criminel qui est sur la sellette ; et j'aurois certainement renoncé pour toujours aux compagnies du bon ton, si je n'eusse pas été aussi intimement convaincu de la nécessité indispensable où j'étois de former mes manières sur celles de la meilleure compagnie ; ce qui me détermina à persévérer et à souffrir quelque chose, et même à tout souffrir, plutôt que de ne pas emporter ce point essentiel. Insensiblement tout me devint plus facile, et je commençai à ne plus saluer d'une manière si ridicule, et à répondre aux questions que l'on me faisoit, sans beaucoup hésiter ou balbutier : si, par hasard, une personne charitable, s'apercevant de mon embarras, et étant découverte elle-même, s'approchoit de moi pour me parler, je la regardois comme un ange envoyé pour me rassurer, et sa com-

pagnie m'inspiroit un peu de courage. Je m'emancipai bien davantage par la suite, et je poussai l'intrépidité jusqu'à m'approcher d'une belle Dame, pour lui dire que je trouvois le temps fort chaud : elle me répondit, avec beaucoup de politesse, qu'elle éprouvoit le même inconvénient ; après quoi, la conversation finit de ma part, jusqu'à ce que cette Dame eût la bonté de la reprendre et de me parler ainsi : „ Je vois votre embarras, et je „ suis sûre que le peu de mots que vous ve- „ nez de me dire, vous ont coûté considéra- „ blement ; mais ne vous découragez pas pour „ cela, et ne fuyez pas la bonne compagnie. „ Nous voyons que vous desirez de plaire, et „ c'est là le point essentiel ; il ne vous manque „ que la manière de vous exprimer, et vous „ croyez en être plus loin que vous ne l'êtes „ en effet. Il faut passer par le noviciat, avant „ que de pouvoir faire profession dans la „ bonne éducation ; et si vous voulez être sous „ mon noviciat, je vous offre tous les services „ dont je suis capable “ -

Je vous laisse à penser le plaisir que je ressentis à ce discours, et avec quelle mal-adresse j'y répondis : je toussai deux ou trois fois avant de lui pouvoir dire que je lui avois une obligation infinie ; qu'il étoit vrai que j'avois bien sujet de me défier de ma conduite, n'étant point accoutumé à paroître en bonne,

compagnie , et que je me ferois gloire d'être son novice et de recevoir ses instructions . A peine eus-je bégayé cette réponse , qu'elle appella trois ou quatre personnes , et leur dit en françois , car je voyageois alors : “ Savez-
 „ vous que j'ai entrepris ce jeune homme , et
 „ qu'il le faut rassurer ? Pour moi , je crois en
 „ avoir fait la conquête , car il s'est émancipé
 „ dans le moment , au point de me dire , en
 „ tremblant , qu'il faisoit chaud . Il faut que
 „ vous m'aidiez à le dérouiller . Il lui faut né-
 „ cessairement une passion , et s'il ne m'en
 „ juge pas digne , nous lui en chercherons
 „ quelqu'autre . Au reste , mon novice , n'allez
 „ pas vous encanailler avec des filles d'opéra
 „ et des comédiennes , qui vous épargneront
 „ les frais du sentiment et de la politesse ,
 „ mais qui vous coûteront bien plus à tout
 „ autre égard . Je vous le dis encore ; si vous
 „ vous encanaillez , vous êtes perdu , mon a-
 „ mi . Ces malheureuses ruineront et votre for-
 „ tune et votre santé , corrompront vos mœurs ,
 „ et vous n'aurez jamais le ton de la bon-
 „ ne compagnie , . Cette petite leçon fit ri-
 „ re toute la compagnie ; pour moi j'en fus
 „ comme pétrifié : ne sachant si cette Dame par-
 „ loit sérieusement , ou si elle vouloit plaisan-
 „ ter , j'éprouvois tour à tour la joie et la honte , le courage et l'abattement . Mais remar-
 „ quant , par la suite , qu'elle et ceux à qui

elle m'avoit présenté , m'encourageoient et me soutenoient en compagnie, je pris peu à peu plus d'assurance, je me défis de ma mauvaise honte, et je m'encourageai à être poli. Je copiai les meilleurs maîtres, d'abord servilement, ensuite avec plus de liberté, et enfin j'hasardai de suivre des idées qui fussent à moi.

Tout cela vous doit servir d'exemple, si vous persévérez dans le desir de plaire et de briller comme un homme du monde, la seule chose dont je doute le moins actuellement. Je ne puis conserver le plus léger soupçon sur votre caractère moral ; il n'est plus question de votre érudition : reste donc votre politesse, sur laquelle j'ai encore quelque inquiétude, et vous êtes maintenant dans la plus belle circonstance pour la pousser à la perfection. Le choc continuel où vous allez être exposé dans la bonne compagnie, doit nécessairement vous faire perdre ce que vous avez encore de rude ; il doit vous façonner et vous polir. Je souhaiterois que vous voulussiez dire à cinq ou six personnes, hommes ou femmes, de vos meilleurs amis, que vous êtes naturellement très-reconnoissant des bontés que l'on a pour vous ; que, par rapport à votre jeunesse et à votre peu d'expérience, il est impossible qu'il ne vous échappe bien des fautes contre la bonne éducation ; que vous les priez de vous reprendre toutes les fois qu'ils s'apercevront

que vous manquez à quelque chose, et que vous regarderez toujours leurs avis comme les preuves les plus fortes et les plus touchantes qu'ils puissent vous donner de leur amitié. Je ne connois rien de plus engageant pour ceux à qui vous vous adresserez, qu'un pareil aveu et une application aussi sérieuse de votre part. Ils communiqueront vos sentimens à d'autres, qui seront charmés de vos dispositions, et qui vous avertiront avec bonté du moindre faux pas et de la plus légère faute. Je suis sûr que le Duc de Nivernois * sera chariné, si vous lui faites une pareille confiance, en ajoutant que vous tâchez de vous adresser, par préférence, aux meilleurs maîtres. Observez donc les différentes nuances de la bonne éducation chez chaque nation, et conformez-vous y exactement. Ayez une politesse aisée avec les François; usez d'un peu plus de cérémonies avec les Italiens, et d'un peu plus encore avec les Allemands; mais que le tout se fasse sans gêne et avec aisance. Faites en sorte, au moyen de l'exercice, que cela paroisse vous être naturel; car, si l'on s'apperçoit que vous soyez gêné dans vos manières, vous ne plairez jamais. Con-

* Pour lors Ambassadeur de France à la Cour de Rome.

tractez l'habitude de changer aisément de manières et d'opinion; et, semblable au caméléon, prenez toujours le ton (la couleur) de la compagnie où vous vous trouvez.

Il y a une sorte de femmes de condition, dont le temps est passé, qui ayant toujours vécu dans le grand monde, et ayant eu probablement quelques galanteries, si l'on y joint une expérience de vingt-cinq ou trente ans, sont capables de former un jeune homme beaucoup mieux que toutes les règles que je pourrois vous prescrire. Ces femmes, ayant passé la fleur de leur âge, se trouvent extrêmement flattées des moindres attentions d'un jeune cavalier; et elles lui enseignent les manières et les attentions qui leur plaisoient et qui leur gagnoient le cœur, lorsqu'elles étoient dans le brillant de leur jeunesse et qu'elles jouissoient de tous les charmes de la beauté. Quelque part que vous alliez, conciliez-vous l'amitié de quelques-unes de ces femmes; ce que vous pourrez faire à peu de frais. Demandez leur avis; faites-leur part de vos doutes, de vos difficultés, sous prétexte de régler votre conduite en conséquence; mais ayez grand soin de ne pas laisser échapper le moindre mot de leur expérience; car l'expérience suppose la vieillesse, et il n'y a point de femme, si âgée qu'elle puisse être, qui veuille qu'on la soupçonne d'être vieille.

Je languis après votre portrait que l'on tire actuellement, à ce que me marque M. Harte. Je désire voir votre maintien, votre air, et même votre habillement. Plus ces trois choses seront à votre avantage, et plus je serai content; je ne suis pas assez sage pour en mépriser une seule. Votre parure, au moins, dépend absolument de vous, et je compte que vous y donnez une attention convenable.

L E T T R E C L X V I I I .

• du 18 Janvier V. S. 1750.

JE regarde la partie solide de votre petit édifice, comme presque finie et parfaite; en sorte qu'il ne me reste plus d'inquiétude et de soins que pour les embellissemens; c'est aussi sur quoi vous devez veiller avec la plus scrupuleuse exactitude. Procurez-vous toutes les graces et toutes les perfections qui, sans la solidité, ne sont que frivoles, mais sans lesquelles la solidité même, jusqu'à un certain point, seroit sans la moindre utilité. Prenez, d'une part, un homme avec un degré de connoissances très-médiocres, mais d'une figure aimable, d'une dextérité transcendante, gracieux dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il

qu'il fait, poli, liant, en un mot, orné des plus petits talens; de l'autre part, prenez un homme qui joigne à un jugement très-sain l'érudition la plus profonde, mais qui ne possède aucun des avantages dont j'ai fait mention ci-dessus: non seulement le premier l'emportera de beaucoup sur le second dans la poursuite de quelque place que ce soit; mais, pour m'exprimer avec justesse, il n'y aura aucune espèce de concurrence entre eux. Vous me demanderez peut-être, si tout homme est maître d'acquérir ces avantages? Je vous réponds que cela dépend de lui, s'il le juge à propos, en supposant seulement qu'il soit dans une position et dans des circonstances qui lui permettent de fréquenter bonne compagnie. L'attention, la réflexion, et l'imitation le feront infailliblement réussir. Lorsque vous voyez un homme dont le premier *abord* vous frappe, vous prévient en sa faveur, et vous fait concevoir une bonne opinion de son mérite, sans que vous sachiez pourquoi, analysez cet *abord*, et examinez en vous-même les différentes parties qui le composent: en général, vous trouverez que c'est le résultat, l'heureux assemblage d'une modestie aisée, d'un respect sans timidité, d'une aimable et naturelle attitude du corps, d'un air ouvert, et d'une contenance gaie, mais sans indécence; enfin d'une manière de s'habiller qui annonce du

goût et de l'attention, mais sans être affectée ni ridicule. Copiez-le donc, non d'une manière servile, mais faites comme les plus habiles peintres, lorsqu'ils en copient d'autres, et dont les ouvrages, alors même, égalent, soit pour la beauté, soit pour les traits hardis, les originaux qu'ils ont pris pour modèles. Lorsque vous voyez qu'un homme est universellement reconnu pour agréable, bien élevé, aimable, en un mot pour un homme brillant, tel par exemple que le Duc de Nivernois, examinez-le, suivez-le avec soin, remarquez de quelle manière il s'adresse à ses supérieurs, sur quel ton il converse avec ses égaux, et comment il traite ses inférieurs. Réfléchissez sur les différentes tournures que prend sa conversation dans les diverses positions où il se trouve, soit dans les visites du matin, soit à table, ou enfin le soir dans ses amusemens particuliers. Imitiez-le, sans le contrefaire; et soyez son ombre, ou un autre lui-même, sans être son singe. Vous trouverez qu'il a grand soin de ne rien dire et de ne rien faire que l'on puisse prendre pour une marque de mépris ou de négligence, ni qui puisse, le moins du monde, mortifier la vanité ou l'amour-propre des autres: au contraire, vous apercevrez qu'il a soin que tout le monde soit content de lui, en faisant en sorte que chacun soit content de soi-même: il témoigne du

respect, des égards, de l'estime, et de l'attention, précisément dans les occasions où toutes ces choses sont propres et essentielles; il les sème avec soin, et il en recueille les fruits les plus abondans.

Toutes ces charmantes qualités doivent s'acquérir par l'usage et par l'imitation: car, dans le vrai, c'est à l'imitation que nous sommes redevables de plus de la moitié de ce que nous sommes. Le grand point est donc de choisir de bons modèles, et de les étudier avec soin. Les hommes contractent insensiblement, non seulement l'air, les manières, et les vices de ceux qu'ils fréquentent habituellement, mais ils prennent aussi leurs vertus, et se conforment à leur manière de penser. Cela est si vrai, que j'ai vu des génies très-médiocres acquérir un certain degré d'esprit, en conversant habituellement avec ceux qui en avoient beaucoup. Continuez donc de fréquenter la meilleure compagnie, et insensiblement vous ressemblerez à ceux qui la composent; mais si vous y ajoutez de l'attention et des réflexions, vous ne tarderez pas vous-même à être un des acteurs. Cette communication, qui est une suite nécessaire des compagnies, vous prouve de quelle nécessité il est pour vous de choisir la meilleure, et de fuir toutes les autres; car dans chacune vous trouverez quelque chose qui vous frappera

d'une manière particulière. J'avoue que, jusqu'ici, vous avez eu peu d'occasions de voir des compagnies brillantes et polies. A l'école de Westminster vous n'avez pu prendre que de mauvaises manières et des procédés grossiers. Je suppose que Leypsick n'est pas le séjour des graces, ni des manières élégantes. Je crois que Venise aura commencé à vous ébaucher; j'espère que Rome ajoutera beaucoup à l'ouvrage; et enfin j'ose me flatter que Paris vous fournira tout ce qui vous manque: je suppose toujours que vous ne fréquentez que les meilleures compagnies, et que vous avez l'intention de vous former et de vous perfectionner; sans cela, je ne sache rien qui puisse vous être utile.

J'ajouterai ici la liste des ornemens et des qualités nécessaires, dont je crains que vous n'ayiez été jusqu'ici dépourvu, sans lesquelles personne ne peut plaire ni s'avancer dans le monde, et qui n'exigent de vous que quelques soins et un peu d'attention.

Parlez avec élégance, dans quelque langue que vous vous énonciez: autrement, personne ne vous écoutera avec plaisir; ainsi tous vos discours seront à pure perte.

Ayez une prononciation distincte et gracieuse, sans laquelle personne n'aura la patience de vous écouter. Quiconque n'a pas apporté en naissant un défaut essentiel dans

les organes de la parole, peut acquérir cette qualité. Vous n'avez pas ce malheur ; ainsi il dépend absolument de vous de réussir : vous avez besoin de bien moins de peines, que n'en prit Démosthène pour vaincre la nature, qui lui étoit contraire.

Une politesse noble, distinguée dans les manières et dans toutes les démarches : le bon sens, la réflexion, la bonne compagnie, et l'imitation vous la procureront infailliblement, pour peu que vous vous prêtiez à l'impulsion du bon exemple.

Une contenance aimable et des gestes gracieux, en y joignant l'air d'un homme du monde ; un bon maître à danser, aux leçons duquel vous accorderez toute votre attention, et le soin que vous aurez d'imiter ceux qui excellent, vous conduiront bientôt à la perfection.

Une extrême propreté sur toute votre personne, et un habillement dans le dernier goût. Votre négligence sur cet article, lorsque vous étiez écolier, étoit pardonnable ; elle ne le seroit plus maintenant.

Sur-tout, tenez pour incontestable que, sans ces qualités, toute votre érudition, tout ce que vous pourrez dire ou faire, ne vous sera presque d'aucune utilité.

L E T T R E CLXIX.

du 25 Janvier V. S. 1750.

IL y a si long-temps que je n'ai eu de vos nouvelles, que je suppose que Rome occupe tous vos momens; et si cela se passe de la manière que je le souhaite, je lui cede volontiers ma part. J'aime beaucoup mieux vous être utile, que de briller : *prodesse, quam conspici*. Placez votre temps à un bon intérêt, et j'aurai soin de vous en emprunter fort peu. Vos études, les précieux restes de l'antiquité, et vos amusemens du soir ne doivent pas en effet vous laisser beaucoup de temps pour écrire. Probablement vous ne retournerez plus à Rome : vous devez donc maintenant voir cette ville avec la dernière exactitude, et par-là je n'entends pas les bâtimens, les statues, ni les peintures, quoique toutes ces choses méritent certainement votre attention; mais je veux dire que vous devez étudier la constitution et le gouvernement de cet état, et je suis sûr que ces réflexions ne vous sont point échappées.

.

Adieu, mon cher ami; étudiez avec ardeur; divertissez-vous gaiement : concevez bien toute

167

la distinction qu'il y a entre les plaisirs d'un honnête homme et les vices d'un coquin ; suivez le premier , comme un homme de bon sens , et ayez horreur de l'autre .

L E T T R E C L X X .

du 5 Février V. S. 1750.

IL y a fort peu de gens assez sages pour savoir profiter de leur fortune , et moins encore qui sachent ménager leur temps ; et cependant de ces deux biens le dernier est le plus précieux . Je souhaite cordialement que vous tiriez parti de tous les deux : vous êtes d'un âge où il est temps que vous pensiez sérieusement à ces deux articles importants . Les jeunes gens sont portés à s'imaginer qu'ils ont tant de temps à espérer , qu'ils en peuvent dissiper autant qu'il leur plaît ; en cela semblables aux personnes qui , possédant une très-grande fortune , se sont livrées à une profusion ruineuse : erreur fatale , dont on se repent infailliblement , mais toujours trop tard . Le vieux Monsieur Lowndes , fameux Secrétaire de la Trésorerie sous les règnes du Roi Guillaume , de la Reine Anne , et du Roi George I , avoit coutume de dire : *prenez soin des sous , et les gui-*

nées prendront soin d'elles-mêmes. C'est à cette maxime, qu'il ne se contentoit pas de prêcher, mais qu'il pratiquoit exactement, que ses deux petits-fils doivent à présent la fortune considérable qu'il leur a laissée.

La même vérité a lieu pour le temps; et je dois sérieusement vous recommander d'avoir soin de ces minutes, de ces quarts-d'heures dans le cours du jour, que quelques gens croient trop courts pour y faire attention; si on les comptoit les uns avec les autres, à la fin de l'année, ils monteroient à une somme considérable. Par exemple, vous avez un rendez-vous à midi à une telle place; vous sortez à onze heures pour aller rendre auparavant deux ou trois visites; ces personnes ne se trouvent pas à la maison: au lieu de passer inutilement ce temps intermédiaire dans un café, et peut-être tout seul, retournez à votre maison, écrivez une lettre par provision, pour le jour de poste prochain, ou prenez un livre, je ne dis pas un volume de Descartes, de Mallebranche, de Locke, ou de Newton, pour y jeter les yeux, mais quelque livre d'un amusement raisonnable, des pièces détachées, comme Horace, Boileau, VValler, la Bruyère, etc.: ce sera autant de temps sauvé, et qui ne sera pas absolument mal employé. Une multitude de personnes perdent beaucoup de temps à lire; car elles lisent des livres fri-

voles et inutiles, tels que les romans absurdes des deux derniers siècles, où l'on trouve dépeints, d'une manière insipide, quoiqu'avec pompe et emphase, des caractères qui n'ont jamais existé, et des sentimens que personne n'éprouva jamais; les rêveries et les extravagances Orientales des *Nuits Arabe* et des *Contes Mogols*; ou les nouvelles et les foibles brochures dont fourmille à present la France, tels que les *Contes de fées*, *Réflexions sur le cœur et l'esprit*, *Métaphysique de l'amour*, *Analyse des beaux sentimens*, et d'autres écrits aussi frivoles, qui servent à nourrir et à cultiver l'esprit, comme la crème fouettée sert au corps. Attachez-vous aux livres les plus estimés dans chaque langue, tels que sont les célèbres poètes, les historiens, orateurs, et philosophes; par ce moyen (pour me servir d'une métaphore prise du commerce) vous ferez 50 pour cent de ce temps, dont d'autres ne tirent que trois ou quatre, et quelquefois rien du tout.

Plusieurs personnes perdent beaucoup de temps dans une honteuse paresse; ils s'étendent et bâillent sur une chaise, se disent à eux-mêmes qu'ils n'ont point pour-lors de temps pour commencer quelque chose, qui se fera aussi-bien un autre jour. Une disposition pareille est fort à plaindre, et ferme la porte aux connoissances et aux affaires. A votre âge

vous n'avez aucun droit à rester oisif; cela n'appartient qu'à moi, qui suis *emeritus*. Vous venez de faire votre première entrée dans le monde; aussi devez-vous être actif, diligent, et infatigable. Si jamais vous formez le dessein de commander avec dignité, il faut obéir avec empressement; ne remettre jamais à demain ce que vous pourriez faire aujourd'hui.

L'activité est l'ame des affaires, et rien ne contribue davantage à l'activité que la méthode. Faites-vous une méthode pour chaque chose, et attachez-vous-y, autant que des incidens inattendus ne s'y opposeront point. Fixez une certaine heure et un jour dans la semaine pour tenir vos comptes, et tenez-les dans le meilleur ordre.

Par ce moyen, ils vous coûteront peu de temps, et il ne sera pas facile de vous tromper beaucoup. Quelques lettres, et quelques papiers que vous jugiez à propos de garder, liez-les ensemble avec ordre, afin qu'au cas de besoin vous les puissiez trouver sur le champ. Faites-vous aussi une méthode pour vos lectures, pour lesquelles il faut fixer quelques heures du matin. Lisez avec ordre et de suite, sans sauter légèrement d'un livre à un autre, et sans changer sans raison de matière. Pour aider votre mémoire, ayez un livre dans lequel vous pourrez insérer ce que vous trouverez d'intéressant dans votre lecture,

sans des citations pédantesque. Ne lisez jamais l'histoire sans avoir auprès de vous des cartes géographiques et des tables chronologiques, auxquelles il faut avoir constamment recours; sans cela l'histoire n'est qu'un amas confus de faits. Je dois vous recommander encore une autre méthode, laquelle m'a été très-utile, même dans l'âge le plus dissipé de ma vie; c'est de vous lever de bonne heure, et tous les matins à la même heure, lors même que vous vous êtes couché fort tard la nuit précédente: cette méthode vous procurera une heure ou deux de lecture, de réflexion, avant que les occupations ordinaires du matin commencent; elle préservera votre constitution, en vous forçant de vous aller coucher de bonne heure, au moins une nuit sur trois.

Peut-être direz-vous, comme font beaucoup de jeunes gens, que tant d'ordre et de méthode est très-incommode, que cette conduite est bonne pour des personnes stupides, mais qu'elle est d'une contrainte insupportable pour l'esprit noble et ardent de la jeunesse. Je le nie, et je soutiens, au contraire, que cela vous procurera tout à la fois plus de temps et plus de goût pour vos plaisirs; et loin de vous incommoder, après l'avoir suivi un mois entier, il vous seroit bien difficile de vous en passer. Les affaires aiguissent l'appétit et réveillent le goût pour le plaisir, comme l'exer-

eice fait trouver les alimens meilleurs : mais les affaires ne se peuvent jamais exécuter qu'avec méthode ; elles préparent l'esprit aux plaisirs : un spectacle , un bal , une assemblée feront plus de sensation sur un homme qui s'est occupé pendant la journée , que sur un autre qui n'aura rien fait. J'ose même dire qu'une belle femme paroîtra plus charmante à un homme d'étude qu'à un fainéant. La même indifférence accompagne ce dernier dans toute sa conduite , et il est aussi dégoûté dans ses plaisirs qu'indolent dans toute autre chose.

J'espère que vous travaillez pour vos plaisirs , et conséquemment que vous les goûtez réellement ; car je puis vous dire que je connois des personnes qui se nomment gens de plaisirs , mais qui en effet n'en goûtent aucun. Ils adoptent indifféremment les plaisirs des autres , mais sans éprouver le moindre attrait qui les y porte. J'en ai vu plusieurs fois qui se ruinoient par des excès , parce qu'ils les croyoient aimables , et quoiqu'ils leur convinssent aussi peu que les habits d'un autre. Que vos plaisirs vous appartiennent en propre , et alors ils vous feront briller. Quels sont ceux que vous goûtez à présent ? Faites-m'en la description. *Tenez-vous votre coin à table et dans les bonnes compagnies ? Y brillez-vous du côté de la politesse , de l'enjouement , du badinage ? Etes-vous galant ? Vous pouvez vous*

fier à moi sans crainte; car, quoique je sois censeur sévère du vice et de la folie, néanmoins je suis ami et protecteur du plaisir, et je veux contribuer au vôtre de tout mon pouvoir.

Dans les plaisirs, comme dans les affaires, il y a une certaine dignité à maintenir. En amour, un homme peut perdre son cœur avec honneur; mais s'il perd son nez, il perd en même temps sa réputation. A table, un homme peut se distinguer avec décence par un goût exquis; mais dévorer tout indifféremment, c'est une crapule qui déshonore. Un homme peut jouer un jeu honnête; mais s'il joue gros jeu, il se déshonore. La vivacité et l'esprit font briller un homme dans la bonne compagnie; mais les plaisanteries communes et les éclats de rire le rendent bouffon. Chaque vertu est, dit-on, alliée à quelque vice; chaque plaisir, j'en suis persuadé, est voisin d'un défaut qui flétrit. Il faut pour cet effet marquer soigneusement la ligne qui les sépare, et plutôt vous arrêter une toise en-deçà, que de passer un pouce au-delà.

Plût à Dieu que vous goûtiez autant de plaisir à suivre mes avis, que j'en goûte à vous les donner; ce qui ne seroit pas difficile, puisque je ne vous recommande rien qui soit incompatible avec vos plaisirs. Je ne considère que votre intérêt dans tout ce que je vous

dis : fiez-vous à mon expérience , comme vous êtes persuadé de mon affection . Adieu .

Je n'ai point encore reçu de lettre , ni de vous , ni de M. Harte .

LETTRE CLXXI.

du 8 Février V. S. 1750.

J'ESPERE que vous aurez déjà fait assez de progrès dans la langue Italienne , pour la pouvoir lire avec facilité , c'est-à-dire , les livres les moins difficiles : dans cette langue , comme dans toutes les autres , les livres les plus aisés à entendre sont toujours les meilleurs ; car tout auteur qui est obscur et difficile dans sa propre langue , n'a sans doute pas eu des idées claires . Je crois que c'est là le cas d'un célèbre auteur Italien , à qui ses compatriotes , pénétrés d'admiration , ont donné l'épithète *il divino* ; je veux parler du *Dante* . Quoique j'aie su la langue Italienne supérieurement bien , jamais pourtant je n'ai pu comprendre cet auteur ; aussi l'ai-je quitté , très-persuadé qu'il ne valoit pas la peine qu'il falloit mettre à l'entendre .

Il me semble qu'il n'y a que bien peu de

bons auteurs Italiens; je veux dire des auteurs d'invention, car il y a de bons historiens et d'excellens traducteurs. Les deux poètes dignes d'être lus de vous, et peut-être les deux seuls, sont le *Tasse* et l'*Arioste*. La *Gerusalemme liberata* du *Tasse* est un assez beau poème, quoiqu'il s'y trouve des pensées basses et fausses: aussi Boileau observe-t-il avec beaucoup de justesse, que c'est une marque de mauvais goût de comparer le *clinqant du Tasse* à l'*or de Virgile*. L'image dont il orne l'introduction de son poème épique, est basse et dégoûtante; c'est un enfant malade, qui se trouve trompé par du *bonbon* dans une dose de médecine. Voici ces vers :

*Così all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Socchi amari ingannato intanto ei beve ,
E dall'inganno suo vita riceve .*

Néanmoins avec tous ses défauts, on ne sauroit avec justice refuser à ce poème le nom de beau.

Si l'idée, l'imagination, le génie inventif constituent un poète, l'*Arioste* est sans doute un grand poète. Son *Orlando*, il est vrai, est un mélange de faux et de vrai, de sacré et de profane, de guerres et d'amours, d'enchantemens, de géans, de héros fous, et de char-

mantes aventurières; mais aussi il vous donne son ouvrage pour ce qu'il est; il ne prétend pas le faire passer pour un poème épique. Il dit :

*Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori
Le cortesia, le audaci imprese io canto.*

Les transitions de ses contes sont admirables, ses réflexions justes, ses plaisanteries sont incomparables, et ses tableaux excellens. Angélique, après avoir parcouru toute seule avec Roland la moitié du monde, prétend néanmoins

*— che il fore virginal cost avea salvo,
Come se lo portò dal matern'alvo.*

L'auteur ajoute bien gravement :

*Forse era ver, ma non però credibile
A chi del senso suo fosse signore.*

L'aventure d'Astolphe, qui à la fin du 34^e livre se trouve porté à la lune par St. Jean, pour y chercher la raison de Roland et plusieurs autres choses perdues, qu'il y trouve, est une très-heureuse extravagance, et contient en même temps beaucoup de sens. Je vous recommande de lire ce poème avec attention :

il a fourni matière à la moitié des contes, des nouvelles, et des comédies qui ont été écrites depuis.

Le Pastor fido de Guarini est trop célèbre pour que vous négligiez de le lire; mais, en le lisant, vous n'oublierez pas d'en juger avec vérité. Une troupe de bergers et de bergères s'entretiennent une heure de suite, avec une simplicité vraiment pastorale, et parlent métaphysique, épigrammes, *concetti*, et mauvaises pointes.

L'Aminte du Tasse est beaucoup au dessus d'une pastorale; les bergers, il est vrai, y ont leurs *concetti* et leurs antithèses; mais ces écarts ne sont ni aussi sublimes ni aussi abstraits que ceux du *Pastor fido*. Je pense qu'il vous plaira plus que la *Pastor*.

Pétrarque est, à mon avis, un ennuyeux chanteur et un poète toujours malade, qu'on admire beaucoup pourtant chez les Italiens: mais un Italien qui ne l'estimerait pas plus que je ne fais, dirait certainement qu'il mériterait mieux sa *Laura*, que le laurier dont il fut couronné; et cette misérable pointe passerait en Italie pour un excellent trait d'esprit.

Les auteurs Italiens en prose, j'entends ceux qui ont du génie et que je vous recommande, sont Machiavel et Bocace; le premier, parce qu'il s'est acquis la grande réputation d'un

politique consommé, quels que soient mes propres sentimens sur sa politique et sa morale ; le dernier, parce qu'il a beaucoup d'invention, et qu'il est naturel et agréable dans sa manière de narrer.

Guicciardini, *Bentivoglio*, *Davila*, etc., sont des historiens excellens, et méritent d'être lus avec attention. La nature de l'histoire arrête un peu le vol d'une imagination Italienne, qui erre trop et passe les bornes dans les ouvrages de pure invention. Les traductions la subjuguent encore davantage ; aussi les versions Italiennes des auteurs classiques sont incomparables, particulièrement les dix premières, exécutées sous le pontificat de Leon X, et qui lui sont dédiées sous le titre de *Collana*. Cette collection a été augmentée depuis, et si je ne me trompe, elle monte aujourd'hui à cent dix volumes.

De ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de deviner que mon intention étoit d'empêcher que votre imagination ne se laissât éblouir, que votre goût ne se corrompât par les *concetti*, les élégances, et les fausses pensées, qui ne caractérisent que trop les auteurs Italiens et Espagnols. Ce n'est pas que je vous croie en grand danger ; car votre goût s'est formé sur les meilleurs modèles des anciens, les auteurs Grecs et Latins des meilleurs siècles, qui ne se permettent jamais les inepties

dont j'ai fait mention . Il me semble qu'il m'est permis de dire avec confiance , que le véritable esprit , le bon goût , et le bon sens sont aujourd'hui comme entre les mains de la France et de l'Angleterre . Je crains que vos anciennes connoissances , les Allemands , ne soient un peu au dessous , et vos nouveaux amis les Italiens beaucoup trop au dessus . Les premiers rampent un peu , si je ne me trompe ; et les derniers , j'en suis sûr , dirigent très-souvent leur vol trop haut .

Il y a bien des années que je vous ai recommandé la lecture d'un ouvrage qui a pour titre *La maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, par le Père Bouhours : je crois que vous l'avez déjà lu , et maintenant que votre jugement est plus solide , il me semble que le même livre vaut bien la peine que vous le lisiez une seconde fois . Je ne connois aucun ouvrage plus capable de former le bon goût ; tandis qu'en même temps vous y trouverez les plus célèbres passages des anciens et des modernes , ce qui vous rappellera des choses que vous y aviez lues autrefois séparément , le même auteur y ajoute un autre livre de la même forme , qui porte le titre de *Suite des pensées ingénieuses* .

Pour rendre justice aux meilleurs auteurs Anglois et François , ils n'ont point donné dans ce faux goût ; il n'y a que les pensées

justes et qui se trouvent fondées sur la vérité, qu'ils estiment bonnes. Le siècle de Louis XIV a été très-semblable à celui d'Auguste. Boileau, Molière, la Fontaine, et Racine ont établi le bon goût, et ont démontré tout le ridicule du faux goût. Le règne du Roi Charles II (qui n'avoit d'autre mérite) hannît le faux goût de l'Angleterre et proscrivit les jeux de mots, les pointes, les acrostiches, etc. Depuis ce temps, l'esprit faux a renouvelé ses attaques, et tâché de rétablir son empire en Angleterre, aussi-bien qu'en France, mais sans succès; néanmoins avec plus de succès en France qu'en Angleterre. Addison, Pope, et Swift ont défendu vigoureusement les droits du bon sens: ce qu'on ne sauroit dire de leurs contemporains les auteurs François, qui depuis peu ont fait voir un grand penchant pour le faux brillant, le raffinement, et l'entortillement; et le Lord Roscommon auroit aujourd'hui plus de raison de dire qu'il n'eut alors que:

*The English bullion of one sterling line,
Drawn to French wire, would through vvhole
pages shine.*

„ *L'or pur d'un vers Anglois, tiré par les
filieres,*
„ *Brilleroit en François dans des pages en-
tières,,.*

Employez soigneusement votre temps , je vous en conjure , à vous former le goût , les manières , l'esprit , et tout ce qui vous appartient : vous n'avez que deux années de reste pour y travailler ; car , en général , à vingt ans on se trouve parvenu à un certain degré , au-delà duquel on ne s'élève plus de toute sa vie : que la vôtre soit longue et heureuse !

LETTRE CLXXII.

du 22 Février V. S. 1750.

Si votre lettre à Madame Chesterfield , écrite en Italien , est de votre crû , je ne puis être que très-satisfait du progrès que vous avez fait en si peu de temps dans cette langue . Si vous continuez toujours de même , vous deviendrez bientôt maître parfait . Je crois qu'on ne vous parle qu'Italien , excepté chez l'Ambassadeur de France ; car les Italiens ne parlent François que rarement , et encore fort mal : en cela les François leur ressemblent , et parlent en général aussi mal Italien ; je n'ai jamais connu un François qui sût prononcer le *ce* , *cà* , *ge* , *gi* des Italiens . Votre désir de plaire aux Dames Romaines vous fera non seulement souhaiter , mais même employer les mo-

yens de leur parler avec élégance dans leur propre langue. On m'a dit que la Princesse Borghese parle mal François, et même ne le parle pas volontiers; pour cette raison vous devez vous faire un mérite auprès d'elle de lui parler Italien. Elle se trouve par une sorte de prescription (plus longue peut-être qu'elle ne voudroit) à la tête du beau monde à Rome, et peut par conséquent élever ou détruire la réputation d'un jeune homme. Si elle le déclare *amabile* et *leggiadro*, les autres l'estimeront tel; au moins ceux qui ne le font pas n'oseront y contredire. Dans chaque grande ville il se trouve quelques-unes de ces femmes qui, par leur rang, leur beauté, et leur fortune, président et donnent le ton. En général, elles ont été galantes, sans avoir cependant jamais passé certaines bornes décentes. L'expérience leur a appris, ainsi qu'à leurs admirateurs, les belles manières, sans lesquelles elles ne sauroient maintenir leurs dignités, ni éviter le mépris qui seroit la suite de ces mêmes galanteries qui les ont mises en vogue. De telles femmes ressemblent aux Ministres de la cour, et décident de la mode et des caractères, comme ceux-ci de la fortune et de l'avancement. En conséquence, par-tout où vous vous trouverez, témoignez un respect particulier à ces femmes souveraines du *beau monde*. Leur recommandation est une sauve-

garde qui vous conduira par tous les degrés de la politesse . Mais souvenez - vous aussi qu'elles demandent des complaisances et des attentions officieuses . Il faudroit , s'il est possible , deviner et prévenir leurs petites fantaisies et leurs inclinations , et vous rendre familier et serviable , en vous montrant toujours prêt à vous charger de leurs petites commissions , et en les aidant à faire les honneurs de leurs maisons , faisant semblant de prendre un intérêt particulier à tous leurs petits griefs , à leurs chagrins , et à leurs vues ; car elles se trouvent toujours occupées . Quand vous serez une fois *ben ficcato* au palais Borghese , vous serez bientôt à la mode à Rome , et cette mode vous polira en peu de temps ; c'est à quoi vous devez maintenant penser très-sérieusement .

Je suis fâché qu'il ne se trouve point à Rome de bon maître de danse pour vous former les manières et vous apprendre à vous présenter . En attendant , vous pouvez , comme j'espère que vous le ferez , observer l'air et la démarche de ceux qui sur ces deux qualités passent pour primer et pour donner le ton . Des manières aisées et gracieuses , accompagnées d'une certaine dignité , forment l'air et le ton d'un honnête homme , et diffèrent autant des attitudes et des mouvemens affectés d'un petit - maître , qu'elles sont éloignées des

184
manières gauches, nonchalantes, et grossières
d'un badaud.

Je suis très-content de ce que M. Harte
m'a écrit touchant la manière dont vous partagez
votre temps à Rome. Les cinq heures que
vous employez chaque matin avec M. Harte
dans des études sérieuses, sont mises à un fort
bon intérêt, et elles vous enrichiront pour le
reste de votre vie. Comme les autres heures
du matin que vous passez avec votre *Cicéron*
concourent au même but, je ne les erois pas
mal employées. Pour vos divertissemens du
soir dans la bonne compagnie, ils sont dans
leur genre non moins utiles et nécessaires;
c'est par-là que vous obtiendrez de la consi-
dération, et que vous brillerez dans le monde;
c'est aussi là l'objet que j'ai toujours eu en
vue dans votre éducation.

Adieu, mon ami : poursuivez et prospérez. M.
Grevenkop vient de recevoir de M. Harte une
lettre du 19 N. S.

LETTRE CLXXIII.

du 8 Mars V. S. 1750.

JEUNE comme vous êtes, je compte que vous
vous hâtez de jouir de la vie, je veux dire

vivre d'une manière qui soit honorable et glorieuse pour vous, et avantageuse pour la société, et que vous produisez des actions qui méritent d'être écrites, ou écrivez des choses dignes d'être lues. Je vous souhaite l'un et l'autre. Ceux qui envisagent la vie sous ce point de vue, n'en perdront pas un seul moment dans l'oisiveté. Les momens présens sont les seuls qui nous appartiennent, et, comme tels, ils sont infiniment précieux, mais les vôtres le sont doublement à votre âge; car le crédit, la dignité, la consolation, et les plaisirs de vos instans à venir, dépendront de l'usage que vous ferez des momens présens.

Je suis très-content de la manière dont vous employez maintenant votre temps, mais l'employerez-vous toujours ainsi? Je ne dis pas toujours de la même manière, mais j'entends aussi-bien eu égard au changement d'âge et de circonstances. Vous étudiez maintenant pendant cinq heures le matin; sûrement vous n'aimeriez pas en faire autant le reste de votre vie: aussi je ne l'exige pas. Les affaires et les plaisirs s'empareront également avec justice de ces heures. Mais voudrez-vous bien alors employer à des études utiles les momens qu'ils vous laisseront? S'il ne vous reste plus qu'une heure, serez-vous disposé à faire un bon usage de cette heure, au lieu de la perdre par votre négligence? Vous le voudrez.

sans doute, tant que vous aurez auprès de vous un ami et un conseil, tel que M. Harte. Mais supposez que les affaires et les circonstances vous séparassent de M. Harte pour six ou sept mois; dites-moi ingénument ce que je pourrais attendre de vous, étant abandonné à vous-même? Pourrais-je me flatter que vous employeriez une partie de chaque jour à ajouter quelque chose au fonds des connaissances qu'il vous a procurées? Pourrais-je espérer que vous fixeriez une heure, chaque semaine, pour mettre vos affaires en règle, pour les tenir dans cet ordre qui convient à un homme prudent? Mais sur-tout, pourrais-je me persuader que vos plaisirs, quels qu'ils puissent être, se borneraient à ceux que l'on goûte dans la bonne compagnie et en fréquentant les honnêtes gens? Ce sont de tels plaisirs que je vous recommande, que je veux vous procurer, et que je veux payer pour vous: mais je ne veux ni payer, ni souffrir les plaisirs honteux qui dégradent un homme, qui n'appartiennent qu'aux libertins, qu'à des gens abandonnés, et qui ne méritent pas le nom de plaisirs. Je sais bien que les plaisirs des grands ne sont pas toujours exactement philosophiques; et je conviendrai volontiers qu'un Stoïcien blâmeroit mon indulgence: mais je ne suis pas encore Stoïcien, quoique j'aie passé mes dix lustres; et je suis persuadé qu'à l'âge

de dix-huit ans, vous l'êtes moins encore. Il se peut que parmi les gens du premier rang les plaisirs de la table soient portés quelquefois, par accident, à des excès; mais ils ne dégèneront jamais au point de devenir un cercle continuel de gourmandise et d'ivrognerie. La galanterie chez les grands, quoiqu'on ne puisse pas absolument la justifier, ne porte pas du moins des marques extérieures d'infamie. Elle ne gâte point le cœur, et n'altère point la constitution: elle ne nous fait perdre ni le nez ni la réputation: peut-être même perfectionne-t-elle les manières. Le jeu, dans la bonne compagnie, n'est qu'un jeu, sans être ruineux, et par conséquent il n'est ni dangereux ni honteux: il sert seulement de prélude aux autres amusemens.

En raisonnant ainsi, j'ose dire que je ne vous parle point en vieillard, quoique je vous parle en vieil ami: les conditions que j'exige de vous ne sont pas sévères. Je suis bien persuadé que vous sentez combien elles sont raisonnables de mon côté, et avantageuses pour vous; mais avez-vous assez de résolution pour vous y soumettre? Pourrez-vous résister aux exemples et aux invitations des débauchés et de leurs infâmes émissaires? J'ai connu bien des jeunes gens qui se sont laissé séduire par *une mauvaise honte*, et qui en conséquence n'osoient rien refuser. Il faut que vous pre-

niez cette résolution et que vous l'exécutiez avec fermeté, si jamais vous êtes privé des soins et de l'assistance d'un ami tel que votre *Mentor*. En attendant, tâchez de profiter beaucoup sous sa direction; épuisez, s'il est possible, tout son savoir, et dérobez-lui son manteau de prophète, avant qu'il soit enlevé lui-même.

Il me semble que vous êtes content de Rome. Comment vous comportez-vous dans cette ville? Comprenez-vous l'intérieur de ce gouvernement extraordinaire? Votre abbé Foggini vous a-t-il découvert ces mystères? Avez-vous fait connoissance avec quelque Jésuite de nom? Je ne connois point dans tout le monde de gens aussi capables de vous instruire. Vous feriez fort bien de donner à dîner chaque jour à un ou deux de ces Messieurs: ce ne seroit qu'une petite *minestre* et *macaroni* de plus. Une conversation de trois ou quatre heures de suite procure mille informations utiles, qu'on ne rencontre pas dans de petites visites chez d'autres personnes; il y a plusieurs de ces Messieurs qui aiment beaucoup un dîner *gratis*. Lorsque vous rencontrerez un homme qui excelle dans quelque article, invitez-le, et tirez-en tout le parti possible; non seulement cela vous perfectionnera, mais vous donnera aussi la réputation de posséder des connoissances et de les aimer dans les autres.

On m'a parlé l'autre jour d'un livre Italien, que je crois pouvoir vous être utile, et que certainement vous pourriez trouver à Rome. Il fut écrit par un certain *Alberti*, il y a environ quatre-vingts ans; c'est un in-quarto fort épais. Il contient une description classique de l'Italie; et j'ose dire que M. Addison, pour éviter bien de la peine, a pris dans ce livre la plupart de ses remarques et de ses renvois classiques. On m'a dit que ce livre est excellent pour un homme qui voyage en Italie.

Quels livres Italiens avez-vous lus? J'espère qu'Arioste a trouvé place entre les autres. Je vous prie de vous appliquer soigneusement à l'Italien; c'est une langue qu'on apprend très-facilement. En la parlant constamment et la lisant quelquefois, vous la saurez à fond dans six mois: en ce cas-là vous ne l'oublierez jamais, car nous n'oublions que les choses que nous ne connoissons que très-médiocrement.

Mais, sur toute chose, joignez les *graces* à tout ce que vous apprendrez, à tout ce que vous direz, et à tout ce que vous ferez. Sans elles tout est imparfait; avec elles chaque chose est au moins tolérable: rien ne me fâcheroit plus que de ne vous pas voir accompagné d'elles. Je me trouverois cruellement choqué, si dans notre première rencontre vous m'abor-

diez sans elles. Je vous supplie de les invoquer et de leur faire à chaque moment un sacrifice. Elles sont toujours favorables à ceux qui les recherchent assiduellement. Pour l'amour de Dieu, tâchez d'être parfait dans chaque chose : *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* Adieu.

L E T T R E CLXXIV.

du 19 Mars V. S. 1750.

VOTRE lettre du 24 Février m'est bien parvenue. En réponse sur votre tremblement de terre, je puis vous dire que nous avons eu plus que notre part de cet accident ; car nous éprouvâmes deux terribles secousses en vingt-huit jours. En vérité, elles font trop d'honneur à notre climat froid : dans celui où vous êtes, qui est un pays chaud, elles sont compensées par les faveurs du soleil, dont nous ne jouissons jamais.

Je ne m'imaginois pas que le présent Pape fût homme à faire bâtir sept petites chapelles modernes, aux dépens d'une aussi respectable pièce d'antiquité que le *Collisée*. Quelque mauvais cependant que soit le goût de sa Sainteté, je vous prie de vous procurer quelqu'un

qui puisse vous présenter à lui, avant de partir de Rome, et baisez, sans hésiter, sa pantoufle, ou faites quelqu'autre chose, si l'étiquette de cette cour le demande. Je voudrois que vous vissiez toutes ces cérémonies; et je suppose que vous êtes maintenant assez avancé dans l'Italien pour pouvoir entendre *il Santo Padre*, et lui répondre dans cette langue. J'espère en même temps que vous aurez acquis assez de politesse et d'usage du monde pour pouvoir être introduit chez toutes sortes de personnes, sans embarras pour vous, et sans déplaire aux autres. Si cela n'est pas encore tout-à-fait tel qu'il devrait être, l'exercice vous y perfectionnera chaque jour, et l'habitude vous y rendra enfin parfait. Il y a quelque temps que je vous disois que les grandes difficultés se laissent assez bien vaincre. Vous avez acquis du savoir, qui est le *principium et fons*; mais maintenant il faut prendre garde à une foule de moindres choses, qui ensemble font un grand et important objet. Vous devinez bien que je veux parler des grâces, de l'air, de l'adresse, de la politesse, enfin de la tournure entière et des agrémens d'un honnête homme. Il y a tant de petites choses qui conspirent à donner ces qualités, que, quoique séparément elles semblent de trop peu de conséquence pour en faire mention, néanmoins, prises ensemble, elles me paroissent

trop importantes pour les omettre ; car je m'occupe trop de vous pour ne pas songer aux moindres bagatelles. Par exemple, vous êtes-vous accoutumé à bien découper à table, à boire proprement et sans gêne ? Avez-vous grand soin de ne point prendre des attitudes gauches, et de ne point contracter des habitudes rebutantes, telles que de vous gratter, de mettre vos doigts dans votre bouche, dans votre nez, et dans vos oreilles ? Ces habitudes qu'on prend à l'école, et dont on néglige de se défaire dans la suite, sont extrêmement désagréables et dégoûtantes ; car je ne saurois comprendre qu'un homme, quel qu'il soit, puisse s'arroger le droit de faire de pareilles indécences en pleine compagnie. Vous habillez-vous bien, et songez-vous un peu au brillant sur votre personne ? Cette attention est nécessaire, si vous voulez prévenir en votre faveur. Vissez-vous aux manières aisées, engageantes, et en même temps polies et respectueuses, selon la compagnie dans laquelle vous vous trouvez ? Toutes ces choses, et mille autres que vous observerez chez les honnêtes gens, mieux que je ne pourrois vous les décrire, sont absolument nécessaires pour chaque homme, mais plus encore pour vous que pour tout autre. L'éblouissant, le brillant, la partie engageante du caractère d'un homme du beau monde, devroient (en considérant l'état auquel vous êtes

tes

tes destiné) être les principaux objets de votre attention présente.

Quand vous serez de retour ici, j'aime à croire que vous aurez quelque chose de mieux à faire, que d'aller chez M. Osborn *at Gragg's sur*, chercher des livres rares. Achetez de bons livres, et lisez-les; les meilleurs livres sont les plus communs, et les meilleures éditions sont toujours les dernières, si les éditeurs ne sont pas des lourdaux, car ils ont pu profiter des premières. Mais prenez garde de ne pas pousser trop loin la connoissance des éditions et des titres; cela sent toujours le pédantisme, et n'annonce pas toujours l'érudition. Le peu de livres curieux que je possède, dont en effet le nombre est très-petit, sera à votre service. J'en ai quelques-uns du vieux *Collana*, et le Machiavel de 1550. Gardez-vous de la *Bibliomanie*.

Au milieu de vos études ou de vos plaisirs, je vous prie de ne jamais perdre de vue les objets auxquels vous êtes destiné, je veux dire les affaires politiques de l'Europe. Suivez-les en politique, en chronologiste, et en géographe dans toutes les gazettes, et remontez à la source des faits que vous y trouverez: par exemple, consultez les traités de *Neustalt* et d'*Abo*, par rapport aux disputes entre les Russes et les Suédois, dont il est question chaque jour dans les papiers publics. Pour les affaires

de l'Italie, qu'on dit être l'objet des présentes négociations, ayez recours à la quadruple alliance de l'année 1718, et suivez-les dans toutes leurs variations, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748; vous y trouverez les différens titres en vertu desquels l'Infant Don Philippe, dont vous portez le nom, possède Parme et Plaisance. Consultez aussi, au sujet de l'Empereur Charles VI, le sixième acte de cession des royaumes de Naples et de Sicile de 1716. La succession des royaumes de Naples et de Sicile étant un point qui à la mort du Roi d'Espagne donnera vraisemblablement occasion à quelques disputes, ne perdez pas le fil de ces matières, qui ne coûte guères à suivre, mais qu'on ne sauroit retrouver qu'avec beaucoup de peine quand une fois il nous est échappé.

Je vous prie de faire savoir à M. Harte que son petit paquet pour le Baron de Firmian a été expédié par le Comte d'Einsiedlen, qui est parti aujourd'hui d'ici pour l'Allemagne, en prenant la route par Vienne, pour l'Italie, où il espère de vous embrasser. Adieu.

L E T T R E CLXXV.

du 29 Mars 1750.

Vous êtes à présent, je suppose, à Naples devenu un nouveau *virtuose*, occupé à examiner toutes les curiosités d'Herculanum, en attendant les éruptions du mont Vésuve, et visitant les églises magnifiques et les édifices publics qui ont rendu Naples si célèbre. Vous avez là de plus une cour, que j'espère que vous fréquentez. Les manières polies, la souplesse d'esprit, et la complaisance même à l'égard de nos ennemis, avec le *volto sciolto*, avec les *pensieri stretti*, ne s'apprennent que dans les cours; et quiconque veut y briller ou y réussir, doit être bien versé dans l'art de plaire. Quoiqu'elles ne changent pas le naturel, elles adoucissent les manières, en les polissant.

La vigilance, la dextérité, et la flexibilité suppléent à la force naturelle; et c'est l'esprit le plus fort, et non pas le corps le plus vigoureux, qui remporte l'avantage.

M^r. et M.^e Fogliani vous montreront, je suis sûr, toute la politesse des cours; car je ne connois personne qui ait plus de savoir-vivre et de politesse qu'eux. Visitez-les en

famille pendant que vous êtes à Naples, et laissez de côté toute la froideur et la formalité anglaises.

Vous avez aussi une lettre pour le Comte Mahony; j'espère que vous fréquentez sa maison, qui est le rendez-vous de la meilleure compagnie. Sa sœur, Madame Bulkeley, est à présent ici; et si j'avois su que vous eussiez été à Naples si-tôt, j'aurois obtenu d'elle *par surcroît* une lettre pour son frère. La conversation des modernes dans la soirée vous est aussi nécessaire que celle des anciens dans la matinée.

Vous ferez bien, pendant que vous êtes à Naples, de lire quelque histoire abrégée de ce royaume. Il a eu bien des maîtres, et a été le foyer de bien des guerres: l'histoire générale de cet Etat vous donnera occasion de faire d'excellentes questions, qui vous fourniront des informations très-utiles.

Informez-vous de la manière et de la forme de ce gouvernement; car il n'a point de constitution, étant un Etat absolu. Néanmoins les gouvernemens les plus absolus ont certaines formes et certaines coutumes, qui sont plus ou moins observées par leurs tyrans respectifs.

A la Chine, c'est par la coutume que les Empereurs, tout absolus qu'ils sont, doivent gouverner avec justice et équité, pendant que

dans les autres monarchies Orientales c'est la coutume de gouverner par la violence et la cruauté.

Le Roi de France, quoiqu'aussi absolu par le fait qu'aucun d'eux, est par coutume plus modéré; car je ne connois point de bornes à sa volonté d'après la constitution de ce royaume.

L'Angleterre est à présent la seule Monarchie du monde qui ait une Constitution, à proprement parler; car les droits et les libertés du peuple sont assurés par les loix. Je ne regarde pas la Suède et la Pologne comme des Monarchies, parce que les Rois n'ont guères plus d'autorité que le Doge de Venise. Je ne prétends pas parler de la Constitution de l'Empire à vous, qui êtes *Jurisperitorum Germanicorum facile Princeps*.

Quand vous m'écrivez, ce que vous faites rarement, dites-moi plutôt qui vous fréquentez, que ce que vous voyez. Informez-moi de vos connoissances du soir; où et comment vous passez vos soirées; des Anglois que vous rencontrez; donnez-moi une esquisse de leurs caractères; avec quels savans vous avez fait connoissance. Je m'intéresse davantage à ce qui vous regarde personnellement; c'est à présent l'année la plus critique de votre vie. Pour parler comme un *virtuose*, je pense que votre cancvas est bon, et Raphael Harte en a tiré

les contours admirablement. Il ne vous manque rien à présent que le coloris du Titien, et les graces, la *morbidezza* du Guide; mais c'est beaucoup. Il faut que vous les acquériez bientôt, ou vous ne les aurez jamais.

Per la lingua Italiana, sono sicuro ch' Ella n' è adesso professore, a segno tale ch' io non ardisco dirle altra cosa in quella lingua, sennon Addio.

LE T T R E C L X X V I.

du 29 Avril 1750.

COMME votre voyage de Paris approche, et comme le temps que vous y passerez vous sera d'une importance infinie, cela fera dans la suite le principal sujet de mes lettres. Je vous laisserai là à votre discrétion, au lieu de M. Harte; et vous me permettrez, je suis sûr, de me mêler un peu de la discrétion d'un jeune homme de dix-huit ans. Vous trouverez à l'Académie un nombre de jeunes gens bien moins discrets que vous. Ils seront tous de votre connoissance; mais soyez sur vos gardes d'abord, et informez vous de leurs caractères, avant que vous formiez aucune liaison parmi eux; et, *ceteris paribus*, distinguez ceux du,

rang et de la famille les plus distingués. Montrez-leur une attention et des égards particuliers; par ce moyen vous serez introduit dans leurs maisons, et verrez la meilleure compagnie. Les jeunes François sont extrêmement étourdis; ayez soin d'éviter toute affaire fâcheuse et des querelles: n'ayez avec eux ni *jeux de mains*, ni *coups de chambricre*, qui font souvent naître des querelles. Soyez aussi éveillé qu'eux, si vous voulez; mais en même temps soyez plus sage.

Quant aux Belles-Lettres, vous trouverez qu'ils sont là plupart fort ignorans: ne leur reprochez pas cette ignorance, et ne leur faites pas sentir votre supériorité. Ce n'est pas leur faute, ils sont tous élevés pour l'armée; mais d'un autre côté, ne permettez pas que leur ignorance et leur oisiveté vous interrompent pendant la matinée dans vos études sérieuses. Ne déjeûnez pas avec eux, ce qui consomme beaucoup de temps. Dites-leur, non pas en pédant sententieux, que vous vous proposez de lire deux ou trois heures le matin, et que vous êtes fort à leur service le reste du jour, quoique j'espère que vous fréquenterez le soir des compagnies plus capables de vous former. J'insiste que vous n'alliez jamais à ce qu'on appelle le *Café Anglois* à Paris; c'est le rendez-vous de tous les aventuriers Anglois, et aussi des Irlandois et des Ecossois fugitifs.

et suspects de trahison : il y a là de fréquentes disputes de parti et des querelles d'ivrogne ; je ne connois pas dans tout Paris d'endroit qui soit en plus mauvais renom. Les cafés et les cabarets ne sont point fréquentés à Paris par les gens comme il faut. Soyez particulièrement sur vos gardes contre un nombre infini de Chevaliers d'industrie et d'Aventuriers très-bien mis, qui s'énoncent avec élégance et pureté : Paris fourmille de gens de cette espèce. Soyez civil, mais très-réservé avec ceux dont vous ne connoissez ni le caractère réel, ni le rang. M. le Comte, ou M. le Chevalier, dans un bel habit galonné et très-élégant, vous accoste à la comédie, ou à quelque autre endroit public ; il conçoit pour vous, au premier coup-d'œil, une estime particulière. Il voit que vous êtes un étranger de la première distinction, il vous offre ses services, et ne souhaite rien plus ardemment que de contribuer, autant qu'il est en son petit pouvoir, à vous procurer les amusemens de Paris. Il connoît quelques femmes de condition, qui préfèrent une petite société agréable, et les petits soupers aimables des honnêtes gens, au tumulte et à la dissipation de Paris ; il aura l'honneur de vous introduire avec le plus grand plaisir imaginable chez ces Dames de qualité. Si vous acceptiez une offre de cette nature, et que vous alliez avec lui, vous trouveriez au troisième éta-

ge une prostituée bien fardée, et une robe d'étoffe d'or ou d'argent bien ternie, jouant aux cartes pour quelques *livres* avec trois ou quatre filoux assez bien mis, et distingués par les titres de Marquis, de Comte, de Chevalier. La Dame vous reçoit de la manière la plus polie, la plus gracieuse, et avec tous ces complimens de routine que toute femme Française sait si bien faire. Quoiqu'elle aime la retraite et évite le grand monde, elle avoue qu'elle se croit très-obligée au Marquis de lui avoir procuré une connoissance aussi agréable que la vôtre; mais ce qui l'embarrasse, c'est qu'elle ne sait pas comment vous amuser, car elle ne souffre jamais qu'on joue chez elle au dessus d'une *livre*. Si vous pouvez vous amuser à ce petit jeu jusqu'à souper, à la bonne heure; en conséquence, vous jouez à ce petit jeu, auquel la bonne compagnie a soin de vous laisser gagner quinze ou seize francs; ce qui lui donne occasion de vanter votre bonheur et votre jugement au jeu. On sert le souper, qui est très-bon, sûr que vous en payerez les frais. La Marquise en fait les honneurs au mieux, parle sentimens, mœurs, et morale, entrelardés d'enjouemens, et accompagnés d'exclamations, qui vous font entendre de ne pas désespérer avec le temps. Après le souper, le Pharaon, le Lansquenot, ou le Quinze, sont mis sur le tapis, comme par hasard. Le Chevalier

proposé de jouer à l'un de ces jeux pour passer une heure; la Marquise se récrie contre cette proposition, et proteste qu'elle ne le souffrira pas; mais elle se laisse à la fin persuader par l'assurance que ce ne sera que pour des riens. Alors le moment désiré arrive, l'opération commence; on vous volera probablement votre montre ou votre tabatière, si vous n'êtes pas assassiné pour plus grande sûreté. Je puis vous assurer que ce n'est pas exagérer, c'est une description littérale de ce qui arrive tous les jours à des étrangers sans expérience à Paris.

Souvenez-vous de recevoir très-froidement les civilités et les empressemens de ces Messieurs qui sont si prévenus en votre faveur au premier abord; et ayez toujours soin d'être engagé, quelque partie qu'ils vous proposent. Il peut arriver quelquefois que vous trouviez dans de grandes et très-bonnes compagnies des aventuriers de cette espèce, qui sont très-empressés et aussi très-sûrs de gagner votre argent, s'ils peuvent seulement vous engager à jouer avec eux. C'est pourquoi ayez pour maxime invariable de ne jamais jouer avec des hommes, mais seulement avec des femmes de distinction, petit jeu, ou bien avec des femmes et des hommes. Mais en même temps, quand on veut vous engager à jouer plus gros jeu que vous ne souhaitez, ne refusez pas grave-

ment, en alléguant d'un ton sententieux la folie de jouer ce qu'on ne pourroit perdre sans de grands inconvénions, et une indifférence à gagner ce qu'on ne regarde pas comme un objet; mais déclinez ces invitations en badinant: dites que, si vous étiez sûr de perdre, vous pourriez peut-être jouer; mais comme vous pouvez aussi-bien gagner, vous craignez l'embarras des richesses, depuis que vous avez vu combien elles étoient incommodes à Arlequin: c'est pourquoi vous êtes déterminé à ne jamais hasarder de gagner au dessus de deux louis par jour. Cette manière légère et badine de décliner les invitations du vice et de la folie, convient mieux à votre âge, et a en même temps plus d'effet qu'un refus grave et philosophique. Un jeune homme qui paroît n'avoir point de volonté à soi, et qui sait tout ce qu'on lui demande, passe pour être d'un bon naturel; mais on pense en même temps que c'est un jeune nigaud. Agissez sagement sur des principes solides et par de véritables motifs, mais ne les communiquez pas, et ne parlez jamais d'un ton sententieux. Quand on vous invite à boire, dites que vous souhaiteriez pouvoir faire raison à la compagnie, mais que si peu de vin vous incommode et fait impression sur votre tête; que le jeu ne vaut pas la chandelle.

Je vous prie de témoigner beaucoup d'atten-

tion et faire votre cour à M. de la Guérinière ; il est bien avec le Prince Charles et avec plusieurs personnes de la première distinction à Paris ; ses louanges vous feront distinguer, outre que sa faveur vous sera utile dans l'Académie. Pour les raisons que je vous ai dites dans ma dernière, je souhaite que vous soyez interne dans l'Académie pour six mois ; après cela je vous promets que vous aurez des logements dans un hôtel garni, si jusqu'à ce temps j'apprends que vous fréquentez et que vous êtes estimé dans les meilleures compagnies Françaises. Vous n'avez plus besoin de rien, Dieu merci, que des avantages extérieurs, du dernier poli de cette tournure du monde et de ces graces qui sont si nécessaires pour orner et donner du relief au mérite solide. On ne peut les acquérir que dans la bonne compagnie, mieux en France que par-tout ailleurs. Vous ne manquerez pas d'occasions, car je vous enverrai des lettres qui vous établiront dans les compagnies les plus distinguées non seulement du beau monde, mais des beaux-esprits. Je vous prie donc de consacrer cette année entière à votre avantage et à votre perfection, et que la dissipation oisive, la séduction basse, ou le mauvais exemple ne vous fassent pas perdre ces objets de vue. Après cette année, vous ferez ce qu'il vous plaira ; je ne prendrai plus sur moi de diriger votre

conduite, car je suis sûr que vous et moi serons alors en sûreté. Adieu.

LETTRE CLXXVII.

du 30 Avril 1750.

M. Harte, qui dans toutes ses lettres vous donne quelques grains d'encens, me dit dans sa dernière une chose qui me fit grand plaisir; c'est qu'à Rome vous avez préféré constamment les assemblées Italiennes aux coteries Angloises établies par des Dames de notre nation. Cela prouve votre bon sens, et que vous savez pourquoi vous voyagez dans les pays étrangers. Il est toujours de plus de conséquence de connoître *mores multorum hominum*, que *urbes*. Je vous prie de suivre cette conduite judicieuse par-tout où vous allez, sur-tout à Paris, où, au lieu de trente, vous trouverez plus de trois cents Anglois, vivant ensemble, sans s'associer à aucun François.

Voici la manière de vie régulière, ou plutôt singulière, des Milords Anglois. Aussi-tôt qu'ils se levent, ce qui est très-tard, ils déjeûnent ensemble, et perdent communément deux heures de la matinée. Ensuite ils vont tous en carosse au Palais, aux Invalides, et à No-

tre-Dame; de-là au Café Anglois, où ils concertent un dîner au cabaret. Après-dîner, où ils boivent copieusement, ils vont en troupe à la comédie, où ils brillent sur le théâtre avec de très-beaux habits, mal faits par quelque tailleur Ecossois ou Irlandois. De la comédie ils retournent au cabaret, où ils s'enivrent, se querellent, ou commettent quelque désordre dans les rues, et sont enfin pris par le guet. Ceux qui ne parlent pas François avant d'aller à Paris, sont sûrs de ne jamais l'apprendre. Ils adressent leurs tendres vœux à leur blanchisseuse Irlandoise, et peut-être à quelque Angloise échappée de son mari ou de ses créanciers: ainsi ils retournent dans leur patrie plus pétulans, mais pas mieux instruits, que lorsqu'ils la quittèrent, et étalent à leur manière leur savoir-vivre, en affectant de s'habiller d'un mauvais goût à la Française, et parler cette langue d'une façon presque barbare.

Hunc tu Romane caveto.

Liez-vous entièrement avec les François, lorsque vous serez en France; instruisez-vous avec les gens raisonnables, et amusez-vous avec les personnes de votre âge; conformez-vous de bonne grace à leurs coutumes, même à leurs petites folies, mais non pas à leurs

vices. Cependant gardez-vous de prendre le ton de censeur, qui ne convient pas à votre âge. Vous ne trouverez pas, en général, dans les compagnies Françaises beaucoup d'érudition ; c'est pourquoi ayez soin de ne pas faire un étalage de la vôtre. Nous haïssons ceux qui nous font sentir notre infériorité. Cachez, au contraire, soigneusement votre savoir, et réservez-le pour la compagnie des gens d'église ou des gens de robe, et même laissez-les plutôt le découvrir, que de faire l'empressé vous-même à le produire. Vous passez alors pour avoir encore plus de connoissances que vous n'en avez réellement, avec un mérite de plus, celui d'être modeste. Un homme savant, s'il affecte de faire voir son érudition, on en doute, et il passe seulement pour superficiel ; mais s'il paroît ensuite qu'il en a, on le méprise comme un pédant. Le vrai mérite dans tout genre, *ubi est, non potest diu celari* ; on le découvre tôt ou tard, et rien ne peut le décréditer, qu'un vain empressement de le montrer. Peut-être qu'il n'est pas toujours récompensé comme il devrait l'être, mais il est toujours connu. Vous trouverez, en général, les femmes du beau monde à Paris plus instruites que les hommes, qui sont élevés pour l'armée, où ils entrent à l'âge de douze ou treize ans ; mais cette sorte d'éducation, qui les rend ignorans des livres, leur donne beaucoup.

d'usage du monde, une façon aisée de s'introduire, et des manières polies.

La mode regne avec plus de tyrannie à Paris que dans aucune ville du monde; elle y a un empire plus absolu que le Roi même; c'est dire beaucoup. Quiconque se révolte contre elle, est prosrit. Il faut observer et vous conformer à toutes ces minuties, si vous voulez vous-même être sur le bon ton, autrement vous serez un être isolé. Introduisez-vous, à tout événement, dans la compagnie des hommes et des femmes qui donnent le bon ton; et quoique d'abord vous ne soyez admis sur ce brillant théâtre que comme *persona muta*, persistez, persévérez, et vous y jouerez bientôt votre rôle. Ayez grand soin de ne jamais dire dans une compagnie ce que vous voyez ou entendez dans une autre, bien moins de divertir la compagnie aux dépens de la dernière; mais que la discrétion et le secret soient les qualités connues de votre caractère. Elles vous meneront plus loin et avec plus de sûreté que des talents plus brillans. Gardez-vous d'avoir à Paris aucune querelle; on y est extrêmement délicat sur le point d'honneur; quoique les loix soient sévères par rapport à ceux qui le maintiennent par voie de fait. C'est pourquoi point de mauvaises plaisanteries; point de jeux de main, et point de raillerie piquante.

Paris est l'endroit du monde où, si vous voulez, vous pouvez unir *l'utile* et le *dulce*. Vos plaisirs même vous serviront d'instruction, si vous les prenez avec les personnes les plus distinguées. J'ai sujet de croire, par la façon dont vous vous êtes comporté par-tout ailleurs, que vous ferez à Paris tout ce que vous devez faire. Souvenez-vous que c'est votre moment décisif; tout ce que vous y ferez sera connu de mille personnes, et votre réputation, quelle qu'elle soit là, vous devancera ici, et vous la trouverez à Londres.

Je souhaite que vous et moi ayions sujet de nous réjouir à cette première entrevue.

LETTRE CLXXVIII.

du 8 Mai V. S. 1750.

L'AMOUR du plaisir est très-naturel à votre âge, fait pour en jouir; le danger consiste à s'attacher à la poursuite de ceux qui sont méprisables, ou criminels. Le caractère d'un homme de plaisir éblouit les yeux des jeunes gens; ils ne voient pas distinctement le chemin qui conduit aux véritables plaisirs, et s'égarent dans celui du vice et du libertinage. Je me rapelle un exemple de cela, arrivé il

y a plusieurs années. Un jeune homme déterminé à briller comme homme de plaisir, étoit à la représentation du *Libertine destroyed*, traduit du *Festin de Pierre* de Molière. Il fut tellement charmé du caractère du *Libertine destroyed*, qu'il jura de l'imiter. Quelques-uns de ses amis lui demandèrent s'il ne vaudroit pas mieux se contenter d'être seulement le libertin, sans être détruit? A quoi il répondit avec beaucoup d'emportement: „ Non; car son malheur, qui faisoit le dénouement, étoit le plus beau de la pièce “. Ceci, tout extravagant qu'il paroît dans ce point de vue, est réellement le cas de plusieurs jeunes gens malheureux, qui, captivés par le nom de plaisirs, se plongent sans discernement et sans goût dans tous les excès, et se ruinent à la fin. Je ne vous parle pas en Stoïcien, ni en Prédicateur; il s'en faut de beaucoup que je souhaite que vous preniez ce caractère de rigoriste. Je vous montre le chemin des plaisirs, et je tâche seulement de les rendre plus vifs et de les accélérer. Jouissez des plaisirs qui flatteront votre goût, et alors vous les trouverez agréables; mais n'en adoptez aucun: fiez-vous-en à la nature, qui vous apprendra quels sont les vrais. Il faut que vous travailliez pour mériter les plaisirs que vous désirez; l'homme qui s'abandonne à toutes sortes de volupté, n'en goûte aucune en être raisonnable. Je suis con-

vaincu que Sardanapale ne ressentit de sa vie aucun plaisir réel. Ce sont seulement ceux qui joignent des occupations sérieuses aux plaisirs, qui goûtent cette agréable alternative. Alcibiade, quoiqu'abandonné aux plus hon-teux excès, donnoit quelque temps à la philosophie et aux affaires. Jules - César joignoit les affaires aux plaisirs avec tant d'adresse, qu'ils s'assistoient réciproquement; et quoiqu'il fût le mari de toutes les femmes à Rome, il trouva le temps d'être un des plus savans, presque le meilleur orateur, et certainement le meilleur général de la République. Une vie continue de plaisirs est aussi insipide que misérable. Quelques heures dévouées chaque jour aux affaires sérieuses, aiguisent l'esprit et les sens, et leur font mieux goûter celles des plaisirs. Un glouton rassasié, un sot épuisé par la débauche, un libertin anéanti, ne jouissent jamais des plaisirs auxquels ils se dévouent; ce sont seulement autant de sacrifices humains aux fausses divinités. Les plaisirs du vulgaire sont tous erronnés, purement sensuels, et d'une espèce méprisables: ceux, au contraire, des personnes distinguées et de la bonne compagnie (quoique peut-être également contraires à la morale), sont plus délicats, plus raffinés, moins dangereux, et moins déshonorans, et, selon l'opinion générale, ne font aucun tort à la réputation d'un homme.

du monde : en un mot , le plaisir ne doit et ne peut être l'occupation d'un homme de bon sens et d'un caractère respectable ; mais ce n'est pour lui qu'un délassement , une récompense . C'est particulièrement le cas à l'égard des femmes , qui ont un mépris souverain pour ceux qui , n'ayant ni caractère , ni considération parmi les personnes de leur sexe , passent tout leur temps à des habiotes dans des ruelles et des toilettes . Elles les considèrent comme leurs meubles les plus vils , dont elles se défont quand elles peuvent en avoir de meilleurs . Les femmes choisissent leurs favoris plus par l'oreille que par aucun de leurs sens , ou même par leur jugement . L'homme dont elles entendent parler le plus avantageusement par les hommes , est toujours le mieux reçu d'elles . Une telle conquête flatte leur vanité , et la vanité est leur passion universelle , si ce n'est pas la dominante . Elles ne peuvent résister à un caractère brillant et distingué ; elles s'exposent , elles querellent même pour le danger , dans l'espérance du triomphe , quoiqu'ensuite elles deviennent esclaves des hommes qu'elles ont enchaînés . Mais c'est-là leur affaire . Partagez votre temps entre des occupations utiles et des plaisirs élégans . Le matin paroît consacré à l'étude , aux affaires , ou aux conversations sérieuses avec des personnes d'un rang et d'un savoir distingués . Depuis le temps

qu'on se met à table, le plaisir commence, à moins que des affaires importantes, qu'on ne doit jamais différer pour le plaisir, n'interviennent. Dans la bonne compagnie, on met toujours une certaine délicatesse dans les plaisirs de la table, qu'on ne porte jamais à l'excès et à une joie bruyante. Les spectacles, les bals, les soupers, les conversations gaies dans des compagnies polies et enjouées, finissent les soirées. C'est la vie d'un homme de bon sens et de plaisir; et par cette manière de distribuer votre temps et par un choix délicat de vos plaisirs, vous serez propre aux affaires, et recherché du beau monde. Vous voyez que je ne suis pas rigide, et que je n'exige pas que vous et moi soyons du même âge. C'est pourquoi ce que je vous dis devrait avoir plus de poids, comme venant plutôt d'un ami, que d'un père. Mais la basse compagnie, les vices honteux, la débauche, une joie tumultueuse et indécente, sont des goûts vicieux, que je ne veux ni souffrir, ni pardonner. J'ai reçu dernièrement un traité en deux tomes, en Allemand et en Latin, de la main de Hawkins, avec vos ordres, signés de votre main, d'en avoir soin pour vous. J'obéirai avec beaucoup de soumission et de ponctualité à ces ordres: ils sont déposés dans ma bibliothèque jusqu'à votre arrivée, avec votre grande collection de livres rares que votre Maman

m'envoya lorsqu'elle quitta sa vieille maison.

J'espère que non seulement vous parlerez allemand, mais même que vous faites des progrès dans cette langue, car elle vous sera fort utile quand vous serez employé dans les affaires publiques, d'autant plus que vous serez presque le seul Anglois qui puisse la parler, ou l'entendre. Je vous prie de parler constamment à tous les Allemands, par-tout où vous les rencontrez; vous en trouverez grand nombre à Paris.

L'Italien vous est-il devenu familier? Pouvez-vous le parler aussi facilement que l'Allemand? Vous ne pouvez pas concevoir de quel avantage vous seront dans les négociations les langues Italienne, Allemande, et Française, si vous en entendez toute la force et toute la finesse. Si deux hommes avec des talens égaux négocient ensemble, celui qui entend le mieux la langue dans laquelle la négociation est discutée, aura infailliblement l'avantage sur l'autre. La signification et la force d'un seul mot est souvent de la plus grande conséquence dans un traité, et même dans une lettre.

Souvenez-vous des graces; car sans elles *ogni fatica è vana*. Adieu.

L E T T R E C L X X I X .

du 17 Mai 1750.

Vous êtes presque hors d'apprentissage, et vous êtes près de vous établir: c'est un moment critique pour vous, et qui me donne quelque inquiétude. Dans le négoce, un homme qui veut réussir, doit commencer par établir son caractère sur l'intégrité et les bonnes manières. Sans la première, personne n'achètera à sa boutique; et sans les dernières, personne n'y retournera une autre fois. Cette règle n'exclut pas certains arts permis dans le commerce. Il a droit de vendre sa marchandise au meilleur prix, sans passer les bornes. Il peut tirer avantage de l'humeur, des fantaisies, et des goûts bizarres de ses chalands; mais ce dont il répond doit être bon, ce qu'il affirme sérieusement doit être vrai, ou ses premiers profits frauduleux finiront par une banqueroute. Il en est de même dans un poste élevé et dans les grandes affaires de ce monde. Un homme qui n'établit pas solidement et qui ne mérite pas réellement la réputation de sincérité, de probité, de bonnes manières, et de mœurs réglées à son premier début dans le monde, peut en imposer et briller pour un

temps, comme un météore, mais il s'évanouira bientôt, et sera éteint avec mépris.

On pardonne facilement aux jeunes gens les irrégularités ordinaires des sens, mais on ne leur pardonne pas le moindre vice du cœur, qui ne devient pas meilleur avec l'âge, mais pire et toujours plus endurci. Un jeune menteur sera coupable de ce vice dans la vieillesse, et un jeune fripon sera un plus grand coquin à proportion qu'il avance en âge. Mais si un jeune homme qui a un mauvais cœur et une bonne tête (ce qui est rarement le cas), se réformoit réellement dans un âge plus avancé, convaincu de sa folie et de ses vices, on soupçonneroit toujours que cette conversion est un effet de la prudence et de la politique; mais on le croiroit sincère. J'espère et je crois véritablement que vous ne manquez d'aucune vertu morale. Mais la possession de toutes les vertus morales *in actu primo*, comme les logiciens l'appellent, n'est pas suffisante; il faut que vous l'ayiez aussi *in actu secundo*, et de plus, vous devez en avoir la réputation. Votre caractère dans le monde doit avoir un fondement solide, autrement il sera bientôt détruit. Vous ne pouvez donc être trop soigneux, trop exact, et trop scrupuleux à établir d'abord ce caractère, dont dépend le bonheur de votre vie. Que ni la conversation, ni l'exemple, ni le monde, ni un bon mot, ni un désir in-

sensé de paroître au dessus de ce que la plupart des sots et des fripons appellent préjugés, ne vous tentent jamais de faire l'aveu, l'apologie, ou la satire des devoirs de la morale; mais faites voir dans toutes les occasions, et saisissez toutes celles qui se présentent, de manifester votre dégoût et votre aversion pour tout défaut de principes. C'est dans ce cas, tout jeune que vous êtes, que vous devez être exact, et c'est le seul où il convient à votre âge d'être sévère: mais en même temps épargnez les personnes, lorsque vous censurez les crimes. Ceci se rapporte, comme vous jugez facilement, aux vices du cœur, tels que le mensonge, la fraude, l'envie, la malice, la médisance, etc.: je ne l'étends pas aux petites fragilités de la jeunesse, qui proviennent de leur vivacité et d'un sang échauffé. Vous auriez mauvaise grace à votre âge de déclamer contre ces fautes, et de censurer d'un ton sententieux une galanterie, un excès accidentel de la table, une étourderie, ou un manque d'attention: non, tâchez d'éviter ces défauts, mais ne les condamnez pas dans les autres. Ils se corrigent avec le temps, et souvent par réflexion; ces défauts n'affectent pas le caractère d'un homme du monde, pourvu qu'il soit pur à d'autres égards.

Venons à présent à un point qui, quoique de moindre conséquence à votre entrée dans

le monde, est cependant de grande importance. Soyez extrêmement sur vos gardes contre la vanité, le foible commun des jeunes gens sans expérience, mais particulièrement contre cette sorte de vanité qui marque un jeune homme pour un fat : ce caractère, lorsqu'on l'a acquis, est plus ineffaçable que celui du sacerdoce. Il n'est pas possible d'imaginer les différens moyens dont la vanité se sert pour faire échouer ses propres desseins. Un homme qui décide souverainement sur chaque sujet, fait voir son ignorance sur plusieurs, et manifeste une présomption dégoûtante sur le reste. Un autre désire de passer pour homme à bonnes fortunes ; il fait entendre qu'il a reçu les faveurs des femmes du rang et de la beauté la plus distinguée, et donne occasion de juger qu'il a une intrigue avec telle et telle femme de qualité. Si la chose est vraie, c'est un manque d'honneur et de générosité ; si elle est fausse, c'est une infamie : mais, dans l'un et l'autre cas, c'est détruire la réputation qu'on veut acquérir. Quelques-uns flattent leur vanité par de petits objets extérieurs, qui n'ont pas de rapport à eux, comme d'être descendus, alliés, ou connus de personnes d'un mérite distingué, d'un caractère éminent. Ils parlent continuellement d'un tel qui étoit leur grand-père, d'un autre qui étoit leur oncle, et de leur ami Monsieur un tel, qu'ils connois-

sent à peine. Mais en admettant que tout cela soit vrai, que s'ensuit-il ? Ont-ils plus de mérite à cause de ces avantages accidentels ? Non, certainement. Au contraire, le mérite qu'ils tâchent d'emprunter, prouve qu'ils n'en ont point qui leur soit propre : un homme riche n'emprunte jamais. Ayez pour maxime constante de ne paroître jamais affecter le caractère dans lequel vous souhaitez de briller. La modestie sera votre seul hameçon, quand vous pêcherez aux louanges. L'affectation de courage ne sert qu'à faire passer un brave homme pour fanfaron, comme la manie de bel-esprit à faire passer un homme de génie pour un fat. Je n'entends pas par cette modestie une fausse honte, ou une timidité ridicule : au contraire, soyez ferme et résolu ; connoissez votre valeur, quelle qu'elle soit, et agissez en conséquence ; mais ayez soin que personne ne découvre que vous connoissez votre mérite. D'autres le découvriront, quel qu'il soit, et c'est toujours relever ses propres découvertes, que de décréditer celles des autres.

Réfléchissez sérieusement sur tous ces points, avant que vous vous embarquiez sur l'océan de Paris. Rappelez-vous les observations que vous avez faites vous-même sur les hommes ; comparez-les avec mes instructions ; et alors agissez en conséquence de ce système, et non pas au jour la journée. Formez à présent votre

plan, que vous perfectionnerez ensuite par vos observations, et par l'avis de ceux qui ne peuvent jamais avoir intention de vous tromper; j'entends M. Harte et moi.

L E T T R E C L X X X .

du 25 Mai 1750.

J'ai reçu hier votre lettre, datée de Naples du 7 N. S., par laquelle je vois que vous avez voyagé, en comparant les passages des auteurs classiques relativement aux endroits où vous avez passé en critique et *da Virtuoso*. Vous avez bien fait, car tout ce qui mérite d'être vu, doit être examiné avec attention, mieux que la plupart des hommes ne font. C'est une très-mauvaise excuse, lorsqu'on parle de quelque chose de curieux que vous avez vu, de dire: „ Je l'ai vue, mais réellement je n'y „ fis pas attention“. Pourquoi aller voir une chose, sans y faire attention? A présent que vous êtes à Naples, vous passez une partie de votre temps en honnête homme, *da garbato Cavaliere*, à la cour et dans les meilleures compagnies. On m'a dit que les étrangers sont très-bien accueillis du Prince, et qu'il fait bonne chère.

M. Harte m'apprend que vous êtes magnifiquement habillé, comme il convient à un jeune homme d'être, sur-tout dans les pays étrangers, où les beaux habits sont si fort à la mode. Il faut que les habits soient aussi bien faits, afin qu'on les porte sans gêne et avec aisance : car quiconque paroît avoir une attention particulière pour un bel habit, donne sujet de penser qu'il n'est pas accoutumé à être bien mis.

Je vous remercie pour votre pièce de dessin : je suis impatient de la voir ; je la placerais dans une nouvelle galerie que je fais bâtir à Blackheath ; mais je suis encore plus impatient d'en voir une autre pièce, et je suis surpris de ne l'avoir pas encore reçue ; j'entends celle de votre personne. Je pense que si c'étoit votre portrait en grand, il n'approcheroit pas des dimensions du dessin pris d'après Dominichino, que vous dites être environ huit pieds de hauteur ; je pense que vous êtes, aussi-bien que moi, de la famille *Piccolomini*. M. Bathurst me dit qu'il croit que vous êtes un peu plus grand que moi ; si cela est, vous pourrez atteindre cinq pieds huit pouces. Je serois content si vous étiez de cette taille ; quoique je souhaite que vous eussiez cinq pieds dix pouces. Que ne souhaité-je pas pour vous voir parfait en tout genre ? J'entends les choses qui y tendent ; car la perfection réelle n'est pas l'appannage

de la nature humaine, conséquemment il est inutile de la souhaiter; mais j'espère que vous en approcherez de plus près que la généralité de vos contemporains. Sans vous faire compliment, vous êtes en bon chemin. M. Harte m'assure (et jureroit, je crois, si cela étoit compatible avec son caractère) que vous n'avez aucuns vices de cœur. Vous avez un fonds de connoissances des anciens et des modernes, que j'ose dire que personne de votre âge n'a, et que vous augmenterez chaque jour. Que vous manque-t-il donc pour parvenir à ce degré de perfection que je vous souhaite? Rien, sinon l'usage, la tournure, et les manières d'un homme du monde; j'entends l'air du beau monde. Vous n'avez pas encore acquis ces qualités extérieures qu'il est impossible de ne pas avoir, si on les veut; car on les acquiert insensiblement, fréquentant la bonne compagnie, si l'on fait la moindre attention aux caractères et aux manières des personnes qui la composent. Chaque homme devient jusqu'à un certain degré ce que sont ceux avec qui il converse; il acquiert leurs airs, leurs manières, et même leur façon de penser. S'il les observe avec attention, il les égalera bientôt, et même à la longue il contractera l'habitude de leurs manières, sans s'efforcer de les imiter. Je ne connois rien dans le monde qu'on ne puisse acquérir avec un peu de soin et d'applica-

tion, excepté la poésie. C'est une grande satisfaction pour vous que vous ne manquiez de rien que vos plaisirs ne puissent vous procurer, si ce sont les plaisirs d'un homme bien-né. Je vous félicite, aussi-bien que moi, de ce que vous êtes dans cette situation : qu'excepté vos exercices, vous n'avez besoin de rien que vos plaisirs ne vous mettent à portée d'acquiescer. Prenez-les avec les personnes du premier rang par-tout où vous êtes, et l'affaire est faite. Je suis sûr que vous vous appliquerez à vos exercices à Paris, qui vous donneront de la souplesse et de la dextérité ; et la compagnie, que vous y fréquenteriez, avec un peu d'observation de votre part, vous donnera bientôt l'air, les manières, en un mot, le ton de la bonne compagnie. Que ces considérations ne vous inspirent cependant pas de la vanité ; c'est entre vous et moi, elles doivent vous donner une certaine assurance, une fermeté, et une résolution, sans lesquelles un homme ne peut montrer avec avantage ce qu'il est réellement. Un homme comme il faut doit être au-dessus de la timidité, de la mauvaise honte, et d'une complaisance servile pour l'opinion des autres. La Bruyère dit, "on ne vaut dans ce monde que ce que l'on veut valoir". On doit procéder dans le monde selon ce principe, ayant soin d'éviter les apparences et les marques extérieures de la vanité. Le tout, comme vous vo-

yez, dépend de la compagnie que vous fréquenterez à l'avenir. Je vous ai préparé les moyens d'être introduit à tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Vous trouverez, à votre arrivée dans cette capitale, quantité de lettres, adressées à différentes sortes de personnes, beaux-esprits, savans, et Dames. Si vous fréquentez toutes ces différentes classes, vous vous formerez non seulement par leurs exemples, mais aussi par leurs avis et leurs conseils particuliers, comme je les ai priés d'en agir avec vous, afin d'ajouter à ce que vous avez la seule chose qui vous manque.

Dites-moi, je vous prie, quels livres Italiens vous avez lus, et si cette langue vous est devenue familière? Lisez l'Arioste et le Tasse; ce sont, selon moi, tous les poëtes Italiens qui méritent d'être lus. A tout événement, quand vous serez à Paris, prenez un bon maître Italien pour lire avec vous trois fois la semaine; cela vous empêchera d'oublier ce que vous avez appris de cette langue, et vous perfectionnera dans la connoissance de ses beautés. C'est un grand plaisir, de même qu'un grand avantage, d'être capable de bien parler aux personnes de différentes nations dans leur langue naturelle. Aspirez à la perfection en tout, quoique personne ne puisse l'atteindre; mais ceux qui y tendent et qui persévèrent, en approchent de plus près que ceux que la paresse et le manque d'ému-

d'émulation font renoncer à toute poursuite vers cet objet. *Magnis tamen excidit ausis* est un degré de louange qui accompagne toujours une témérité noble et brillante; c'est un meilleur signe dans un jeune homme que *serpere humi; tutus nimium timidusque procella*: car les hommes, aussi-bien que les femmes,

— *Born to be controuled,
Stoop to the forward and the bold.*

Un jeune homme qui entre dans le monde avec une timidité réelle, et qui se défie trop de ses talens, n'a pas d'espérance d'y faire figure. On le décourage facilement, on le néglige, ou même on l'insulte; mais un jeune homme, s'il veut réussir, doit avoir une certaine fermeté et une force d'esprit, avec une modestie extérieure et une sorte de défiance de lui-même en apparence. Il faut qu'il fasse valoir ses droits et ses privilèges avec modestie, mais avec résolution: *suaviter in modo*, mais *fortiter in re*. Il doit avoir une franchise apparente, avec une réserve et une assurance intérieure. Tout cela viendra, en fréquentant et en observant la bonne compagnie; j'entends tout ce que le monde appelle la meilleure compagnie de l'endroit. Nous nous verrons ensuite, et nous parlerons tête-à-tête des dernières touches que la conversation et une

connoissance particulière suggèrent naturellement, et qu'on ne peut réduire en méthode par écrit.

Dites à M. Harte que j'ai reçu ses deux lettres du 2 et du 8 N. S. Aussi-tôt que j'aurai reçu la troisième, je lui répondrai. Adieu, mon cher: je vois que cela ira bien.

LETTRE CLXXXI.

da 5. Juin 1750.

J'ai reçu votre portrait, que j'ai long-temps attendu avec impatience; je souhaitois de voir vos traits; car je suis porté, comme la plupart des hommes, à en former quelque idée générale de l'esprit. Si le peintre a saisi votre ressemblance aussi-bien que celle de M. Harte (car son portrait est le plus ressemblant que j'aie vu de ma vie), j'augure favorablement de vos traits; ils expriment la vivacité et la finesse. Vous avez acquis beaucoup d'embonpoint depuis que je ne vous ai vu; si vous n'êtes pas crû à proportion, je vous prie de vous dépêcher de grandir. Sérieusement, je crois que vos exercices à Paris vous dégageront et vous feront croître; j'apprends que

vos jambes promettent que vous deviendrez plus grand que vous n'êtes. Excepté la danse, ce qu'il y a de plus avantageux dans ces exercices académiques, c'est qu'ils sont fort sains. Ils dégraisent leur homme. A propos d'exercices, j'ai tout préparé pour votre réception chez M. de la Guérinière; votre appartement sera prêt à votre arrivée. Je suis sûr que vous sentez qu'il vaut mieux pour vous d'être en pension dans l'Académie les six ou sept premiers mois au moins, que d'être en hôtel garni, à quelque distance du manège, et obligé d'y aller tous les matins, quelque temps qu'il fasse, sans faire mention de la perte du temps; outre qu'étant en pension à l'Académie, vous ferez connoissance avec une partie de la jeune Noblesse à Paris, et en peu de temps on ne vous regardera plus dans les compagnies Françaises comme étranger; avantage qu'aucun Anglois, que je sache, n'a jamais obtenu.

Je suis sûr que vous ne penserez pas que la différence de la dépense, qui est une bagatelle, ait aucune part dans cette résolution. Vous savez le François si parfaitement, et vous acquerez si-tôt la tournure des François, que je ne connois personne qui puisse passer aussi-bien son temps que vous à Paris. Nos jeunes gens en général n'entendent pas assez la langue du pays, et ne savent pas assez bien se présenter pour être bien reçus dans les meilleures

compagnies Françaises. Une preuve de cela, c'est qu'il n'y a pas d'exemple d'un Anglois qui ait jamais été soupçonné de galanterie avec une femme Française de qualité, quoique toutes les femmes de qualité en France soient plus que soupçonnées d'avoir des galanteries.

Rien ne plonge plus facilement un jeune homme dans la basse compagnie des hommes et des femmes, que la mauvaise honte et la timidité. S'il croit qu'il ne plaira pas, il peut être sûr que sa crainte sera vérifiée ; mais s'il tâche de plaire, et qu'il soit persuadé jusqu'à un certain degré qu'il réussira, il est presque certain de parvenir à son désir. Combien de gens ne rencontre-t-on pas par-tout, qui avec des talens très-médiocres et des connoissances bornées pénètrent dans la bonne compagnie par leur assurance, leur façon de s'insinuer, et leur persévérance ? Ils ne se rebutent d'aucun refus d'homme ou de femme ; aucune difficulté ne les décourage. S'ils sont repoussés deux ou trois fois, ils se rallient et reviennent à la charge, et prévalent à la fin de dix fois neuf. Avec vos talens et vos connoissances, les mêmes moyens doivent certainement atteindre le même but en bien moins de temps. Vous avez un fonds qui doit vous donner une modeste assurance et des forces suffisantes pour les rallier avec succès. Dans les affaires

(supposé qu' on ait des talens) il n'y a rien de plus efficace et de plus avantageux qu' une bonne opinion de soi-même , quoiqu' on doive la cacher, une résolution ferme, et une persévérance à toute épreuve. Il n'y a que les insensés qui entreprennent des choses impossibles , et on peut par quelque moyen , ou autre , accomplir ce qui est possible. Si une méthode n'a pas l'effet désiré , essayez-en une autre , et adaptez vous méthodes aux caractères de ceux avec qui vous avez à faire .

Au traité des Pyrénées, que le Cardinal Mazarin et Don Louis de Haro conclurent dans l' Isle des Faisans , le dernier obtint quelques points importants par sa constance et sa persévérance inébranlable .

Le Cardinal avoit toute la vivacité et l' impatience Italienne ; Don Louis tout le flegme et la fermeté Espagnole. Le point que le Cardinal avoit le plus à cœur , étoit d' empêcher le rétablissement du Prince de Condé , son ennemi implacable ; mais il étoit empressé à conclure , et impatient de retourner à la cour , où l' absence est toujours dangereuse. Don Louis observoit cela , et ne manquoit pas , à toutes les conférences , de mettre sur le tapis l' affaire du Prince de Condé. Le Cardinal refusa pendant quelque temps de traiter même de ce sujet ; Don Louis , avec le même sang froid persistoit constamment , jusqu' a ce qu' enfin il

prévalut sur les inclinations et l'intérêt du Cardinal et de sa cour. Le bon sens doit distinguer ce qui est impossible d'avec ce qui est seulement difficile; la résolution et la persévérance surmontent bien des obstacles. On peut gagner tout homme d'une façon ou d'autre, et les femmes par toutes sortes de moyens.

Il ne faut pas que j'omette une chose nécessaire avant toute autre, c'est une attention directe à l'objet présent, quel qu'il soit, sans penser à aucun autre, passé ou futur. Un homme distrait ne fait que peu d'observations, très-imparfaites. Comme la moitié des circonstances lui échappent nécessairement, il ne peut rien poursuivre avec persévérance, parce que ses distractions lui font perdre le droit chemin. Elles sont désagréables et à peine tolérables dans la vieillesse; mais elles sont impardonnables dans la jeunesse. Si vous vous appercevez que vous êtes sujet à être distrait, veillez sur vous très-soigneusement, afin d'empêcher que ces défauts ne tournent en habitude; car, si vous ne tâchez de les corriger à présent, vous trouverez qu'il sera très-difficile de guérir dans la suite cette maladie de l'esprit, pire qu'aucune que je sache.

J'entendis dire avec beaucoup de satisfaction l'autre jour, d'une personne qui a été dernièrement à Rome, que personne n'est mieux reçu que vous dans les meilleures com-

pagnies. J'ose dire que ce sera le même cas à Paris, où l'on est extrêmement obligeant envers les étrangers qui sont civils et témoignent un désir de plaire. Mais il faut un peu flatter les François, non seulement en paroles, mais en paroissant donner la préférence à leur pays, à leurs manières, et à leurs usages; c'est payer bon marché pour une bonne réception. Si j'étois en Afrique, j'en ferois autant pour un Negre qui auroit la même complaisance.

LETTRE CLXXXII.

du 11 Juin 1750.

LE Président de Montesquieu (avec qui vous ferez connoissance à Paris), après avoir établi dans son livre *de l'Esprit des Loix* la nature et les principes de trois différentes sortes de gouvernemens, savoir le démocratique, le monarchique, et le despotique, traite de l'éducation nécessaire pour chaque forme respective de ces gouvernemens. Son chapitre sur l'éducation propre dans les Monarchies mérite, je pense, d'être transcrit, et je vous l'envoie.

Vous observerez que la Monarchie qu'il a en vue, c'est la France.

Ce n'est point dans les maisons publiques

où l'on instruit l'enfance, que l'on reçoit dans les Monarchies la principale éducation; c'est lorsqu'on entre dans le monde, que l'éducation en quelque façon commence. Là est l'école de ce qu'on appelle l'honneur, ce maître universel qui doit par-tout nous conduire.

C'est là que l'on voit et que l'on entend toujours dire trois choses, qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse.

Les vertus qu'on y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même; elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue.

On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles; comme justes, mais comme grandes; comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

Dès que l'honneur y peut trouver quelque chose de noble, il est ou le juge qui les rend légitimes, ou le sophiste qui les justifie.

Il permet la galanterie, lorsqu'elle est unie à l'idée du sentiment du cœur, à l'idée de conquête; et c'est la vraie raison pour laquelle les mœurs ne sont jamais si pures dans les monarchies que dans les gouvernemens républicains;

Il permet la ruse, lorsqu'elle est jointe à

l'idée de la grandeur de l'esprit, ou de la grandeur des affaires, comme dans la politique, dont les finesses ne l'offensent pas.

Il ne défend l'adulation que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune, et n'est jointe qu'au sentiment de sa propre bassesse.

A l'égard des mœurs, j'ai dit que l'éducation des Monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc de la vérité dans les discours. Mais est-ce par amour pour elle? point du tout. On la veut, parce qu'un homme qui est accoutumé à la dire, paroît être hardi et libre. En effet, un tel homme semble ne dépendre que des choses, et non pas de la manière dont un autre les reçoit.

C'est ce qui fait qu'autant que l'on y recommande cette espèce de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité et la simplicité pour objet.

Enfin l'éducation dans les Monarchies exige dans les manières une certaine politesse. Les hommes, nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire; et celui qui n'observeroit pas les bienséances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, se décréditeroit au point qu'il deviendroît incapable de faire aucun bien.

Mais ce n'est pas d'une source si pure que la politesse a coutume de tirer son origine. Elle naît de l'envie de se distinguer. C'est par

orgueil que nous sommes polis : nous nous sentons flattés d'avoir des manières, qui prouvent que nous ne sommes pas nés dans la bassesse, et que nous n'avons pas vécu avec cette sorte de gens que l'on a abandonnés dans tous les âges.

Dans les Monarchies la politesse est naturalisée à la cour. Un homme excessivement grand rend tous les autres petits. De-là les égards que l'on doit à tout le monde ; de-là naît la politesse, qui flatte autant ceux qui sont polis, que ceux à l'égard de qui ils le sont ; parce qu'elle fait comprendre qu'on est de la cour, ou qu'on est digne d'en être.

L'air de la cour consiste à quitter sa grandeur propre pour une grandeur empruntée. Celle-ci flatte plus un courtisan que la sienne même. Elle donne une certaine modestie superbe, qui se répand au loin, mais dont l'orgueil diminue insensiblement, à proportion de la distance où l'on est de la source de cette grandeur.

On trouve à la cour une délicatesse de goût en toutes choses, qui vient d'un usage continu des superfluités d'une grande fortune, de la variété, et sur-tout de la lassitude des plaisirs, de la multiplicité, de la confusion même des fantaisies, qui, lorsqu'elles sont agréables, y sont toujours reçues.

C'est sur toutes ces choses que l'éducation

se porte pour faire ce qu'on appelle l'honnête homme, qui a toutes les qualités et toutes les vertus que l'on demande dans ce gouvernement.

Là, l'honneur, se mêlant par-tout, entre dans toutes les façons de penser et toutes les manières de sentir; et dirige même les principes.

Cet honneur bizarre sait que les vertus ne sont que ce qu'il veut et comme il les veut; il met de son chef des règles à tout ce qui nous est prescrit; il étend ou il borne nos devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique, ou dans la morale.

Il n'y a rien dans la Monarchie que les loix, la religion, et l'honneur prescrivent tant, que l'obéissance aux volontés du Prince: mais cet honneur nous dicte que le Prince ne doit jamais nous prescrire une action qui nous déshonore, parce qu'elle nous rendroit incapables de le servir.

Crillon refusa d'assassiner le Duc de Guise, mais il offrit à Henri III de se battre contre lui. Après la Saint-Barthelemi, Charles IX ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire massacrer les Huguenots, le Vicomté d'Ortez, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi :

Je n'ai trouvé parmi les habitans et les gens de guerre que de bons citoyens, de braves soldats, et pas un bourreau; ainsi eux et moi supplions Votre Majesté d'employer nos bras et nos vies à choses faisables.

Ce grand et généreux courage regardoit une lâcheté comme une chose impossible.

Il n'y a rien que l'honneur prescrive plus à la Noblesse que de servir le Prince à la guerre. En effet, c'est la profession distinguée, parce que ses hasards, ses succès, et ses malheurs même conduisent à la grandeur. Mais en imposant cette loi, l'honneur veut en être l'arbitre, et s'il se trouve choqué, il exige ou permet qu'on se retire chez soi.

Il veut qu'on puisse indifféremment aspirer aux emplois, ou les refuser; il tient cette liberté au dessus de la fortune même.

L'honneur a donc ses règles suprêmes; l'éducation est obligée de s'y former. Les principales sont qu'il nous est bien permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vie.

La seconde est que lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenons inférieurs à ce rang même.

La troisième, que les choses que l'honneur défend sont plus rigoureusement défendues lorsque les loix ne concourent point à les proscrire, et que celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque les loix ne le demandent pas.

Quoique notre Gouvernement diffère considérablement de celui de France, parce que nous avons des loix fixes et des barrières légitimes pour la sûreté de nos biens et de nos libertés; cependant les observations du Président sont presque aussi vraies à l'égard de l'Angleterre que de la France. Quoique des Monarchies diffèrent entre elles, il y a très-peu de différence entre les Rois. Ceux qui sont absolus, désirent de continuer sur le même pied, et ceux qui ne le sont pas, tâchent de le devenir; de-là les mêmes maximes et les mêmes manières dans presque toutes les cours. La volupté rend le peuple indolent, la profusion l'appauvrit, et par conséquent le rend dépendant. Ici la cour est appelée le monde, aussi-bien qu'à Paris, et on n'entend rien de plus quand on dit qu'un homme connoît le monde, si ce n'est qu'il connoît les cours. Dans toutes les cours vous devez vous attendre à des liaisons sans amitié, des aversions sans haine, de l'honneur sans vertu. On y sauve les apparences, et on y sacrifie la réalité. De bonnes manières et de mauvaises mœurs, le

vice et la vertu y sont si déguisés, que quiconque a seulement raisonné sur l'un ou sur l'autre, ne les reconnoît pas à son premier début à la cour. Il importe que vous connoissiez la carte de ce pays; de sorte que, quand vous viendrez à y voyager, vous puissiez le faire avec sûreté.

De tout ceci vous tirerez naturellement cette conclusion, que réellement vous allez entrer dans la grande école et la plus importante, le monde. Les écoles de Westminster et de Leypsic vous ont seulement préparé à être admis dans celle-ci, de même que celles de Mary-le-bone et de Windsor etc. serviront à vous introduire dans les premières. Ce que vous avez appris vous placera seulement dans la seconde classe de cette nouvelle école, au lieu de la première. Mais si vous avez intention, comme je le suppose, de vous avancer, vous avez bien de choses à apprendre, différentes du Grec et du Latin. Elles exigent bien plus de sagacité et d'attention que ces deux langues mortes, la langue de la nature pure et simple, la langue de la nature modifiée différemment, et corrompue par les passions, les préjugés, et les habitudes, le langage de la dissimulation, très-difficile, mais très-nécessaire à déchiffrer. Homère n'a pas tant de dialectes difficiles, que le grand livre de l'école où vous allez entrer.

Observez donc par degrés et avec la plus grande attention ce que font les meilleurs écoliers qui sont dans la classe au dessus de vous, afin que vous parveniez vous-même à cette première classe. Adieu.

Je vous prie de dire à M. Harte que j'ai reçu sa lettre du 27 Mai N. S., et que je lui conseille de ne jamais prendre à la lettre les gazettes Angloises, qui ne rapportent jamais les choses exactement. J'ai sa patente et son *mandamus*; il est VValter dans l'un et l'autre, quelque autre nom que lui donnent les nouvelles publiques.

L E T T R E CLXXXIII.

du 9 Juillet V. S. 1750.

Mon cher Ami,

Je ne mériterois pas cette dénomination de votre part, si je ne vous informois librement et formellement d'un défaut très-correctible, dont je puis entendre parler, ou que je puis soupçonner ou découvrir un temps ou l'autre. Ceux qui s'appelleront vos amis dans le cours ordinaire du monde, ou que vous prendrez peut-être pour tels, selon les notions com-

munes de l'amitié, ne vous parleront jamais de vos fautes et bien moins de vos foibles; mais, au contraire, comme ils souhaitent plutôt se faire de vous un ami, que de vous prouver leur attachement, ils flatteront vos foibles, et réellement ne seront pas fâchés que vous en ayiez. On jouit intérieurement de l'infériorité de ses meilleurs amis. La partie utile et essentielle de l'amitié pour vous, est réservée seulement à M. Harle et à moi. Nos relations par rapport à vous sont pures et ne peuvent être soupçonnées d'intérêt particulier; nous ne consultons que le vôtre en tout. Et quoi que nous disions et faisons, nous ne sommes pas susceptibles de concurrence, de jalousie, de secrète envie, ou de malignité. Nous sommes donc autorisés à représenter, à consulter, et à diriger; et votre raison doit vous dire ce que vous en devez croire.

Je suis informé de bonne part que votre manière de vous énoncer est encore très-vicieuse, et que vous parlez quelquefois intelligiblement. Je vous ai si souvent communiqué mes pensées à ce sujet, que je ne puis vous rien dire de nouveau: je ne puis que vous répéter que votre bonheur dépend de ce talent. Votre profession est de bien parler en public et en conversation. Votre manière de parler est aussi essentielle que le sujet, puisqu'il y a plus de personnes qui sont charmées

par les oreilles, qu'il n'y en ait de capables de juger du raisonnement. Tout excellentes que soient vos productions, elles ne vous seront d'aucune utilité, si vous les étouffez dès leur naissance. Les meilleures compositions de Correlli, mal exécutées, au lieu de toucher lorsqu'elles sont entre les mains de maîtres, n'exciteroient que l'indignation des auditeurs, si elles étoient entre des mains médiocres. Mais de massacrer vos productions, et cela *coram populo*, c'est une *cruauté de Médée*, qu'Horace défend absolument. Souvenez-vous de quelle importance étoit la manière de s'énoncer dans l'opinion de Démosthène et des Grecs. Lisez ce que Cicéron et Quintilien en disent; les vendeuses d'herbes à Athènes étoient capables d'en juger.

L'éloquence avec toutes ses graces, sur-tout l'art de s'énoncer, est aussi nécessaire dans notre Gouvernement qu'il l'étoit dans la Grèce et à Rome. Personne ne peut faire fortune ou figure dans ce pays, sans parler bien en public. Si vous voulez persuader, il faut plaire auparavant; et si vous voulez plaire, il faut que votre voix soit harmonieuse, il faut que vous articuliez chaque syllabe distinctement, il faut que vos tons et vos cadences soient marqués fortement et avec justesse, et le tout doit être plein de graces et de charmes. Si vous ne parlez de cette manière, il vaut mieux ne pas

parler du tout. Tout le savoir que vous avez , et que vous pouvez acquérir , ne signifie rien sans cela . Il peut vous amuser et vous occuper dans votre cabinet , mais il ne vous sera d'aucun usage dans le monde . Je vous conjure donc de penser à cet objet essentiel jusqu'à ce que vous ayez surmonté toute difficulté ; cela dépend de vous . Ne pensez à rien d'autre , ne lisez et ne parlez de rien , sinon de ce qui a rapport à ce sujet . Lisez haut , quoique seul ; articulez en lisant ; faites-le distinctement , comme si vous lisiez en public et dans l'occasion la plus importante . Recitez vos pièces d'éloquence , déclamez des scènes de tragédie à M. Harte , comme si c'étoit devant un auditoire nombreux . S'il y a quelque consonne particulière que vous avez de la difficulté à articuler , comme je me suis appercu par rapport à l'R , prononcez-la un million de fois , jusqu'à ce que vous la prononciez bien . Ne parlez jamais vite , jusqu'à ce que vous ayez appris à bien parler . Enfin , ne lisez aucun livre et ne vous occupez d'aucune pensée qui ne tende directement à ce grand objet , si décisif pour la figure et la fortune que vous ferez dans le monde .

Ce qui vous est ensuite nécessaire , est d'écrire correctement , élégamment , et lisiblement . Je suis fâché de vous dire que vous êtes en arrière sur ces trois points . Vous écrivez très-

mal ; mais il est facile d'écrire mieux avec un peu de soin , puisque quiconque a l'usage de sa main droite et de ses yeux , peut se faire à toutes sortes d'écritures . Quant au style correct et élégant , l'attention et la grammaire suffisent pour l'un , et la lecture des meilleurs auteurs pour l'autre . Dans votre Lettre du 27 Juin , N. S. , vous avez omis la date de l'endroit ; je conjecture seulement par le contenu que vous étiez à Rome .

Ainsi je vous ai dit , avec la sincérité et la liberté qu'inspire la plus tendre affection , tous vos défauts , au moins ceux que je connois et dont j'ai entendu parler . Il est aisé de vous en corriger , et je suis sûr que vous le ferez : après cela , vous n'avez plus rien à acquérir , et je n'ai rien à vous souhaiter , que le tour , les manières , les graces du monde poli , que l'expérience , l'observation , et la bonne compagnie vous donneront insensiblement . Peu de gens à votre âge ont lu , vu , et connu autant de choses que vous , et conséquemment il y en a peu qui soient aussi près de la perfection , c'est-à-dire de ce qu'en approche davantage . Au lieu donc d'être découragé pour ce que vous n'avez pas encore acquis , ce que vous savez doit vous engager à en apprendre davantage , et vous convaincre qu'à force d'efforts vous obtiendrez ce que vous souhaitez . Les difficultés que vous avez surmontées étoient

beaucoup plus grandes que celles que vous avez à vaincre. Votre carrière s'est ouverte à travers les ronces et les épines : le peu que vous en rencontrerez à présent, sera mêlé de roses. Le plaisir est à présent la dernière branche de votre éducation. Il adoucira et polira vos manières ; il vous engagera à chercher et enfin à acquérir les graces. Le plaisir est nécessairement réciproque ; il n'y a personne qui le ressent, sans en donner. Pour qu'on nous plaise, il faut plaire aux autres ; ce qui vous plaît dans les autres leur plaira en vous.

Paris est, sans contredit, le séjour des graces ; elles iront au devant de vous, si vous êtes trop timide. Fréquentez, étudiez les meilleures compagnies, et vous serez bientôt naturalisé Parisien. Vous vous appercevrez bientôt quelle attention particulière les François ont à parler avec élégance et pureté, et combien ils s'attachent aux graces de l'élocution. Ils douteroient du bon sens de quiconque négligeroit ou ne connoîtroit pas les avantages infinis qui en résultent. Narrer, bien réciter, déclamer, sont parmi eux des études sérieuses, et méritent par-là une attention particulière. Les conversations, même parmi les femmes, tournent fréquemment sur l'élégance et les plus légères délicatesses de la langue Française. Un enjouement, un tour galant sert de mérite dans leurs compagnies, même avec les femmes qui n'inspirent aucune passion.

Les hommes, aussi-bien que les femmes, se laissent prendre par ces graces extérieures. Fermez donc vos livres à présent comme un objet d'étude, et ne les ouvrez que pour votre amusement ; mais que le grand livre du monde soit votre étude sérieuse. Lisez et relisez, apprenez-le par cœur, adoptez son style, et rendez-vous-y familier.

Quand je pese vos qualités et vos défauts, je suis charmé que la balance soit si fort en votre faveur, qu'il y ait si peu d'*items per contra*, et qu'il soit facile de les effacer.

Un homme qui doit peu, peut s'acquitter en peu de temps, et s'il est prudent, il le fera ; au lieu qu'un homme qui doit beaucoup par sa négligence, désespère de pouvoir payer, et pour cette raison n'examine jamais ses comptes.

Quand vous irez à Gènes, je vous prie d'en observer soigneusement tous les environs avec quelqu'un qui puisse vous dire toutes les situations et les opérations de l'Armée Autrichienne pendant ce fameux siège, si on peut l'appeler ainsi ; car réellement cette ville ne fut jamais assiégée, et les Autrichiens n'étoient pourvus d'aucune chose nécessaire pour un siège. Si le Marquis Centurioni, qui étoit l'hiver dernier en Angleterre, s'y trouvoit encore, allez lui faire mes complimens ; il vous fera toutes les politesses imaginables.

J'aurois pu vous envoyer quelques Lettres à Florence ; mais je savois que M. Mann vous y seroit plus utile que qui que ce fût ; faites-lui mes complimens.

Cultivez l'Italien pendant que vous êtes à Florence. On l'y parle dans la plus grande pureté, mais on le prononce mal.

Je vous prie de conserver pour moi les pépins des meilleurs melons que vous mangez, mettez-les dans du papier sec. Vous n'avez pas besoin de me les envoyer ; M. Harte me les apportera dans sa poche, quand il viendra. Je serois bien-aise aussi d'avoir quelques jeunes branches des meilleurs figuiers, *il fico gentile*, et des figues de Malthe ; mais comme ce n'est pas la saison, j'espère que M. Mann se chargera de cette commission, et me les enverra à temps par Livourne.

Tâchez de plaire aux autres, et divertissez-vous autant que vous pourrez en honnête et galant homme.

P. S. Je vous envoie l'incluse, que vous remettrez à Mylord Rocheford à votre arrivée à Turin.

L E T T R E CLXXXIV.

du 6 Août 1750.

DEPUIS votre Lettre de Sienné, où je trou-
vai une relation très-imparfaite de votre mala-
die et de votre rétablissement, je n'ai pas re-
çu un mot de vous, ni de M. Harte. J'impu-
te cette négligence à la poste, et la grande
distance qu'il y a entre nous à présent, expose
nos Lettres à ces accidens. Quand vous vien-
drez à Paris, d'où les lettres arrivent ici fort
régulièrement, j'espère que vous m'écrirez cons-
tamment une fois la semaine, et que le même
jour, par exemple jeudi, je puisse savoir par
quelle poste j'attendrai votre lettre. J'exigerai
que vous soyez plus exact à m'informer de ce
qui vous regarde, que vous n'avez été jusqu'ici,
ou que je ne l'ai exigé, à cause des informations
que je recevois de temps à autre de M. Harte.

A Paris vous serez hors de tutelle, et il faut
que vous vous dirigiez vous-même. Je serai
fort empressé d'apprendre comment vous vous
comportez. Pendant que M. Harte étoit votre
associé, il avoit tout le soin, et vous aviez le
profit. Mais à Paris, si vous voulez avoir le
dernier, il faut vous charger du premier. Ce
sera pour vous un nouveau monde, très-dif-

fèrent du petit monde que vous avez vu jusqu'ici, et vous y aurez beaucoup à faire.

Tenez vos comptes chaque matin, si vous voulez éviter la confusion, et qu'ils ne se montent pas au point que vous en soyez effrayé.

Il faut consacrer quelque temps à apprendre ce que vous ne savez pas, et à retenir ce que vous savez... Il faut aussi que vous ayez beaucoup de temps de reste pour vos plaisirs, qui sont à présent la partie la plus essentielle de votre éducation. C'est par la conversation dans les dîners, les soupers, et les parties dans la meilleure compagnie, que vous devez vous former pour le monde. Les manières, les agréments, les graces ne peuvent s'apprendre par la théorie; on les acquiert seulement par l'usage parmi ceux qui les ont. C'est actuellement l'objet essentiel de votre vie, comme c'est le premier pas vers la fortune.

Un homme qui a des talens et un savoir profond, s'il ne connaît le monde par son expérience et son observation, sera ridicule et conséquemment mal accueilli en compagnie. Il peut dire de bonnes choses, mais elles seront peut-être déplacées, à contre-temps, ou adressées improprement; de sorte qu'il auroit mieux fait de se taire. Plein de son sujet, ignorant, ou inattentif aux circonstances particulières, ou aux situations de la compagnie, il parle sans discrétion, il déconcerte les uns,

il choque les autres, et effraye tous ceux qui ont peur d'être exposés à son imprudence. La règle la plus générale que je puisse vous donner pour le monde (et votre expérience vous convaincra de cette vérité), est de ne jamais donner le ton à la compagnie, mais de le recevoir, et de tâcher plutôt d'inspirer aux autres une bonne opinion d'eux-mêmes, que de l'admiration pour vous. Ceux à qui vous inspirerez le plus d'amour-propre, vous estimeront.

Un homme à systèmes, sans expérience du monde, pose pour principe dans son cabinet, d'après le caractère général des hommes, que la flatterie plaît: ainsi il veut flatter; mais comment? sans discernement. Et au lieu de réparer et d'embellir un tableau avec un pinceau délicat et un coloris doux, ses traits sont rudes, ses couleurs fausses, et des taches nombreuses déparent le sujet qu'il devoit parer. Sa flatterie déplaît souvent à son protesteur; elle est trop grossière pour sa maîtresse. Un homme du monde connoît la force de la flatterie aussi-bien que lui; mais il sait comment, quand, et où la placer. Il proportionne sa dose à la constitution du patient; il flatte par allégorie, par comparaison, à demi, et rarement directement. Dans le cours du monde il y a la même différence qu'en toutes choses, entre le système et la pratique.

Je souhaite que vous soyez bientôt à Paris; c'est-là la grande école du monde, et vous serez alors près de moi.

Dites-moi, êtes-vous bien rétabli, et vous sentez-vous les poumons affectés? Il vous faut des alimens rafraîchissans et en même temps nourrissans. Tous les laitages vous sont propres, et tous vins préjudiciables.

Un exercice fréquent, mais non violent, est bon pour vous :

Gratia, fama, et valetudo contingat abunde.

L E T T R E CLXXXV.

du 22 Octobre 1750.

J'ESPÈRE que cette Lettre vous trouvera arrivé en bonne santé à Montpellier, d'où j'espère que, M. Harte étant parfaitement rétabli, vous pourrez aller à Paris avant Noël. Vous y trouverez deux personnes : quoique ce soient des Anglois, je les recommande de la manière la plus forte à votre attention ; et je vous conseille de vous lier avec eux, selon leurs différens goûts. L'un est Milord Huntingdon, que vous connoissez un peu, mais pas assez.

Après vous, c'est l'homme que j'aime et que j'estime le plus; je suis flatté de le dire, il m'appelle et me considère comme son père adoptif. Il a le jugement vif et des connoissances étendues; et si la naissance pouvoit ajouter à ces avantages, il seroit un des plus distingués de ce royaume. La figure qu'il y fera à son retour, égalera, si je ne me trompe plus que je n'ai fait dans le cours de ma vie, sa naissance et mes espérances. Une telle connoissance vous sera d'un avantage infini, et je puis vous assurer qu'il est extrêmement disposé à la faire par égard pour moi; j'espère qu'il souhaitera ensuite de la continuer par rapport à vous.

Dans un Gouvernement Parlementaire, tel que le nôtre, il est absolument nécessaire d'avoir des liaisons; et si on les forme avec prudence et qu'on les entretienne avec jugement, le succès en est infaillible.

Il y a deux sortes de liaisons, que je souhaite que vous ayez toujours eu vue. J'appelle les premières à peu près égales, parce que les deux partis y trouvent réciproquement leur compte, avec des talens qui les mettent de niveau. Elles exigent une communication plus libre; l'un des contractans doit observer l'habileté de l'autre, et être convaincu qu'il est porté à le servir. L'honneur doit être le principe de pareilles liaisons, et il doit y avoir une dépendance mutuelle; de sorte qu'un intérêt

présent et séparé ne soit pas capable de les rompre. Il doit y avoir un système combiné d'action, et dans le cas d'opinions différentes, chacun doit donner du sien, afin d'être unanime dans la conclusion. J'espère que telle sera votre liaison avec Mylord Huntingdon. Vous entrerez tous deux dans le Parlement en même temps, si vous avez des talens et une application qui vous mettent à peu près sur le même pied, vous et lui, avec quelques autres jeunes gens avec qui vous vous associerez naturellement, vous pouvez former un parti, respecté par quelle Administration que ce soit, et faire figure dans le public.

J'appelle les autres liaisons inégales, c'est-à-dire quand les talens sont tous d'un côté, le rang et la fortune de l'autre. Ici l'avantage est tout de votre côté, mais il faut avoir soin de le cacher adroitement. De la complaisance, une manière engageante, et un peu de patience à souffrir certains airs de supériorité doivent en être le ciment. Le parti le plus faible doit être pris par le cœur, puisque sa tête n'a point de prise, et on doit le gouverner, en le persuadant qu'il gouverne. Quand on conduit habilement de pareils gens, ils donnent de l'importance à leur conducteur. Je vous ai précédemment fait mention de deux personnes qui doivent être l'objet de vos soins, et vous en trouverez vingt de plus; ils sont très-communs.

L'autre personne que je vous recommande est une femme, non pas comme femme, car ce n'est pas là proprement mon affaire; d'ailleurs je crois qu'elle a passé les cinquante ans. C'est la Lady Hervey, à qui je vous recommande de faire visite à Dijon; mais j'ai appris avec beaucoup de joie qu'elle passe tout l'hiver à Paris par rapport à vous. Elle a été élevée toute sa vie dans les cours, dont elle a acquis les manières et la politesse, sans payer tribut à la frivolité qui y régné. Elle a autant de lecture qu'une femme doit en avoir, et plus qu'une femme n'en a besoin; elle entend le latin parfaitement, quoiqu'elle le cache avec prudence. Elle vous regardera comme son fils, et je vous prie de la regarder comme chargée de ma part de vous conseiller. Fiez-vous à elle, consultez-la, et ouvrez-lui votre cœur sans réserve. Personne n'a jamais eu plus qu'elle le ton de la bonne compagnie, les manières engageantes, et le je ne sais quoi qui plaît. Priez-la de vous avertir et de vous corriger, lorsqu'il y aura quelque chose à reprendre dans vos manières, dans votre façon de vous énoncer. Aucune femme en Europe ne peut mieux s'acquitter qu'elle de cette charge, aucune ne le fera plus volontiers, d'une manière plus obligeante et plus à propos. Dans un tel cas, elle ne vous mettra pas hors de vous-même, en vous reprenant en compagnie; mais,

ADAM SMITH

ou elle vous avertira par signe, ou prendra occasion quand vous serez ensemble, sans témoins, de vous avertir des fautes qu'elle aura observées. Elle est aussi dans les meilleures compagnies françoises, où non seulement elle vous introduira, mais même vous vantera à ses connoissances. Et je puis vous assurer qu'il n'est pas de peu d'utilité dans le beau monde d'être loué par quelque femme du bel air. Je vous envoie le billet inclus, que vous lui remettrez seulement comme un certificat qui prouve qui vous êtes, car je m'imaginais qu'elle ne vous reconnoîtroit pas.

Vous seriez surpris de recevoir une lettre de ma part, sans faire mention des ornemens extérieurs, nécessaires à un gentilhomme, comme les manières, l'élocution, l'air, les grâces, etc. Afin de répondre à votre attente, je toucherai un peu ce sujet, et je vous dis que, lorsque vous viendrez en Angleterre, je vous montrerai des gens, que je ne veux pas nommer, élevés aux postes les plus importants, seulement par ces ornemens extérieurs, dont les talens ne les auroient jamais rendus capables d'occuper un emploi dans l'Accise. Ces agrémens méritent-ils donc d'être acquis, ou non? Vous verrez plusieurs exemples de ce genre à Paris, sur-tout un bien frappant d'un homme * é-

* Le Maréchal de Richelieu.

levé aux premiers postes, aux premières dignités de la France, et reconnu pour le souverain absolu du beau monde, seulement par les grâces de sa personne et par ses manières, par un caquet amusant avec les femmes, accompagné de gestes importans, par un air imposant et un abord prévenant. Avec tous ces dehors superficiels il passe pour un bel-esprit, quoiqu'il n'ait rien au dessus du commun à cet égard. Je ne veux pas le nommer, parce que ce seroit une imprudence de votre part de le faire. Un jeune homme, dès sa première entrée dans le beau monde, ne doit pas offenser le Roi des modes à Paris. Il est souvent plus nécessaire de cacher le mépris, que le ressentiment : on ne pardonne jamais le premier, quoiqu'on oublie quelquefois le dernier.

Il y a un petit livre *in quarto* intitulé *Histoire Chronologique de la France*, publié dernièrement par le Président Hénault, homme d'esprit et de savoir, avec qui vous ferez probablement connoissance à Paris. Je vous recommande d'avoir toujours ce livre sur votre table, et de le consulter aussi souvent que vous lisez l'Histoire. Quoique la Chronologie ait rapport principalement à l'histoire de France, les événemens les plus importans de l'Europe s'y trouvent aussi, et plusieurs sont ornés de réflexions agréables, courtes, et très-justes.

La nouvelle Edition des *Mémoires de Sully*,

en trois tomes *in quarto*, mérite bien que vous la lisiez. Cet ouvrage vous donnera une notion plus juste et plus claire des périodes les plus intéressantes de l'Histoire de France, que vous ne vous en êtes encore formée d'après les livres que vous pouvez avoir lus sur ce sujet. Le Prince, j'entends Henri IV, avoit toutes les vertus et toutes les qualités d'un héros et d'un roi, et presque d'un homme. Les dernières sont les plus rares: puissiez-vous les posséder toutes! Adieu.

Faites mes complimens à M. Harte, et faites-lui savoir que j'ai reçu en ce moment sa lettre du 12, N. S., datée d'Antibes. Donnez-lui l'incluse que j'ai reçue de M. Eliot.

LETTRE CLXXXVI.

du 1 Novembre V. S. 1750.

J'ESPERE que cette lettre ne vous trouvera pas à Montpellier, mais qu'on vous l'enverra à Paris, où je suis persuadé que M. Harte pourroit trouver d'aussi bonnes consultations pour sa jambe qu'à Montpellier, et peut-être meilleures; mais, s'il est d'une opinion différente, vous devez y rester aussi long-temps qu'il le désire.

Pen-

Pendant que vous êtes en France, je souhaite que toutes les heures que vous avez dessein d'employer à vos amusemens historiques, soient consacrées à l'histoire de France. On lit toujours avec plus d'avantage l'histoire d'un pays où l'on est; on en a non seulement les livres nécessaires, mais aussi des personnes à sa portée pour résoudre les doutes et éclaircir les difficultés. Mon intention n'est pas que vous perdiez votre temps à éplucher, comme un antiquaire stupide, toutes les parties minutieuses et inutiles des tems éloignés et fabuleux. Que les sots lisent ce que d'autres sots ont écrit. Une notion générale de l'histoire de France, depuis la conquête de ce pays par les Francs jusqu'au règne de Louis XI, est suffisante pour vous. Il y a cependant dans ces tems éloignés quelques époques remarquables, qui méritent une attention plus particulière; j'entends celles qui font mention de quelques altérations remarquables dans la constitution de la forme du gouvernement, comme, par exemple, l'établissement de Clovis dans les Gaules, et la forme du gouvernement qu'il y institua, laquelle forme différoit de tous les gouvernemens Gothiques, en ce que le peuple n'avoit aucune part, soit en corps, soit par ses députés, au gouvernement de l'Etat. C'étoit un mélange de Monarchie et d'Aristocratie; et ce qu'on appelloit les Etats-Géné-

raux de la France consistoit seulement en la Noblesse et le Clergé, jusqu' au temps de Philippe-le-Bel, au commencement du quatorzième siècle; alors on admit le Peuple à ces Assemblées, non pas pour son avantage, mais pour le flatter par cet honneur prétendu, et réellement pour diminuer le pouvoir de la Noblesse et du Clergé, et les engager à lui accorder l'argent dont le Roi avoit besoin pour ses profusions. Ce fut le plan d'Enguerrand de Marigny, son Ministre, qui gouvernoit le Roi et le royaume; de façon qu' on l'appelloit le Coadjuteur et le Gouverneur du royaume.

Charles Martel ne consulta jamais ces Assemblées, et gouverna par la force.

Pepin les rétablit dans leur pouvoir, se les attacha, et se rendit par-là agréable à la nation; de sorte qu' il déposa Childeric, et monta sur le trône. C'est une seconde période, qui mérite votre attention.

La troisième race des Rois commence avec Hugues Capet; c'est la troisième période.

Un Lecteur qui lit avec jugement l'Histoire s'épargne beaucoup de temps et de peine, en ne s'attachant qu' aux périodes intéressantes, qui fournissent des événemens remarquables et font époque; il ne fait que parcourir les événemens ordinaires. Il y en a qui lisent l'Histoire comme d' autres lisent *the Pilgrim's progress*, avec une attention égale, et en char-

geant leur mémoire de faits qui ne sont ni instructifs, ni intéressans.

Je souhaite que vous lisiez différemment. Prenez l'histoire la plus courte que vous pouvez trouver de chaque pays, et remarquez dans cette histoire les plus importantes périodes, telles que les conquêtes, les changemens de Rois, les altérations de la forme du gouvernement, et alors ayez recours aux histoires les plus complètes, ou aux traités particuliers, relatifs à ces grands points. Considérez-les bien, tracez leurs causes, et remarquez-en les effets. Par exemple, il y a une excellente histoire de France, quoique très-courte, par le Gendre. Lisez-la avec attention, et vous saurez assez de l'histoire de France en général; mais lorsque vous trouverez quelques périodes remarquables, consultez Mezeray et les Histoires qui sont plus détaillées par rapport aux faits, aussi-bien que les Traités politiques sur ces sujets. Dans les siècles modernes, des Mémoires, tels que ceux de Philippe de Commines, jusqu'à la quantité innombrable, d'autres qui ont été publiés pendant le règne de Louis XIV, sont de très-grande utilité, et ont servi à éclairer plusieurs parties obscures de l'Histoire.

La conversation en France, si vous avez l'adresse et l'esprit de la tourner sur des sujets utiles, vous donnera bien des lumières sur

l'Histoire. Quoique les François soient en général ignorans dans les auteurs classiques, ils pensent qu'il est honteux d'ignorer l'histoire de leur pays; ils la lisent, s'ils ne lisent rien autre; ils se vantent de cette connoissance, et en parlent volontiers: les femmes même sont bien instruites dans ce genre. Je n'entends pas par-là qu'en compagnie vous parliez toujours de Livres, d'Histoire, et de Science; il y a plusieurs compagnies que vous devez fréquenter, où de telles conversations seroient très-déplacées et à contre-temps; c'est à votre bon sens à distinguer la compagnie et le temps. Il vous faut être conteur de bagatelles avec les gens frivoles, sérieux avec les gens graves, et danser avec ceux qui jouent des instrumens. *Cur in theatrum Cato severè venisti?* Ceci étoit justement appliqué à un vieillard, et le seroit encore mieux à un jeune homme de votre âge.

Quand vous êtes habillé et que vous sortez, n'étalez pas plus votre savoir que votre montre, à moins qu'on ne vous en prie: si vous la tirez de votre gousset sans qu'on vous en prie, cela suppose que vous êtes las de la compagnie; et si vous faites un étalage de votre savoir, vous l'ennuyerez infailliblement. C'est une république trop jalouse de ses libertés pour souffrir un Dictateur, même un quart d'heure; et cependant dans cette république,

comme dans toutes les autres, il y en a quelques-uns qui gouvernent réellement; mais alors ils semblent ne pas aspirer au pouvoir qu'ils usurpent : voilà la carrière où triomphent les manières, l'adresse, l'esprit, et ce je ne sais quoi qu'on ne peut définir. Si on exerce à propos ces petits talens, la conquête est sûre, et d'autant plus durable qu'on ne l'aperçoit pas. Souvenez-vous que cela doit être non seulement votre premier, mais aussi votre unique objet pendant que vous êtes en France.

Je sais que plusieurs de vos compatriotes appellent la vivacité, la façon libre et aisée des François, pétulance et impolitesse; mais si vous pensez de même, gardez-vous de le dire. J'avoue que ce peut être le défaut de quelques petits-maîtres étourdis, et de jeunes gens qui ne sont pas rompus dans le monde; mais je puis vous assurer que le cas est tout différent avec des personnes d'un certain rang et d'un certain âge, d'après lesquelles vous devez vous former. Nous appellons imprudence leur ferme assurance; pourquoi? seulement parce que ce que nous appellons modestie n'est que mauvaise honte. Pour moi, je ne trouve pas qu'il y ait de l'impudence, mais au contraire, beaucoup d'utilité et d'avantage à se présenter dans toutes les compagnies avec le même sang-froid et sans être déconcerté: jusqu'à ce qu'on puisse se présenter de cette façon, je suis sûr qu'on

ne peut se bien présenter. Tout ce qu'on fait avec crainte et embarras se fait mal, et jusqu'à ce qu'un homme soit absolument à son aise dans toutes les compagnies, on ne croira jamais qu'il en ait fréquenté de bonnes, et ne sera accueilli jamais bien. Un maintien noble, avec une modestie apparente, est peut-être la plus grande recommandation qu'un homme puisse avoir dans toutes les parties de sa vie. Quelle fortune et quelle figure feroit dans le monde celui que la modestie et la timidité mettroient dans la situation lamentable du pieux Enée, quand *opstupuit fleturuntque comæ, et vox faucibus hæsit*? La fortune, aussi-bien que les femmes,

— *Born to be controuled,*

*Stop to the forward and the bold.**

L'assurance et l'intrépidité sous l'apparence de modestie ouvrent le chemin au mérite, qui autrement seroit découragé par les difficultés semées dans sa carrière; au lieu que l'effronterie est le signe de l'impertinence et de la folie.

Vous penserez que je ne fuirai jamais de vous recommander ces agrémens extérieurs:

* Demande des efforts, et se donne au courage et à l'activité.

Vous avez raison ; ils vous sont de trop de conséquence pour que je néglige de vous en parler. La partie brillante de votre fortune et de votre figure à l'avenir dépend absolument de ces avantages. Ces acquisitions doivent faire réussir celles que vous avez déjà faites. Si l'on disoit et si l'on croyoit que vous êtes l'homme le plus savant d'Angleterre, ce ne seroit pas plus que ce qu'on a dit et que ce qu'on a cru du Docteur Bentley ; mais si l'on disoit en même temps que vous êtes l'homme le plus poli, le mieux élevé, et le plus agréable du royaume, d'un caractère accompli, que personne, que je sache, n'a jamais mérité, je tâcherais et je souhaite que vous le méritiez. Je sais qu'il est impossible d'atteindre à la perfection ; mais je sais aussi qu'un homme d'esprit, en tâchant d'y parvenir, en approche beaucoup. Essayez, faites des efforts, et persévérez.

L E T T R E CLXXXVII.

du 8 Novembre 1750.

AVANT que vous arriviez à Paris, où vous serez bientôt livré à vous seul, il est à propos que nous nous entendions l'un et l'autre ; c'est le moyen le plus propre à prévenir toute dis-

pute. L'argent, la cause de bien des maux dans le monde, est aussi la cause de presque toutes les querelles entre les pères et les enfans. Les premiers pensent communément qu'ils ne peuvent leur en donner trop peu, et les derniers qu'ils n'en peuvent pas trop avoir. Tous deux ont également tort. Vous devez me rendre la justice de reconnoître que jusqu'ici je n'ai regretté ni épargné aucune des dépenses qui pouvoient vous être utiles, ou vous procurer quelque plaisir réel. Je puis vous assurer que vous avez voyagé d'une manière plus dispendieuse que je n'ai fait moi-même; mais je n'ai jamais pensé à cela pendant que M. Harte avoit le ménagement de vos finances; étant sûr que les sommes accordées étoient appliquées scrupuleusement aux usages pour lesquels elles étoient destinées. Mais le cas changera bientôt, et vous serez votre propre trésorier et votre receveur. Cependant je vous promets que nous ne querellerons pas simplement sur le *quantum*, qui sera accordé librement; le point est de savoir quel usage vous en ferez. Je vais développer ce sujet et m'arranger avec vous. Je ne fixerai, ni ne désignerai aucune somme particulière, quoique je sache à quoi elle doit monter. Je me réglerai seulement sur ce que vous tirerez sur moi; je serai par-là en état de juger de votre conduite. Je vous déclare en général que, si mon

argent passe par un bon canal, la source n'en tarira pas ; mais si vous l'employez à des objets méprisables , à des plaisirs indignes d'un honnête homme , ce que je saurai en moins d'une semaine , je vous avertis d'avance que la source en sera bientôt épuisée.

M. Harte, en vous établissant à Paris, vous indiquera la manière de dépenser votre argent. Il vous laissera sur le pied d'un homme comme il faut, et mon intention est que vous continuiez sur le même pied. Vous aurez votre équipage, votre valet-de-chambre, votre laquais, et votre domestique de louage; c'est un domestique de plus, que je n'avois. Je souhaite que vous soyez bien mis, c'est-à-dire, comme se mettent les personnes de qualité; de sorte que vous ne soyez ni mieux ni plus mal habillé que les gens du beau monde. Un gentilhomme doit se distinguer par le goût, et non par la richesse de ses habits.

Il faut que vous fréquentiez les Spectacles; je fournirai volontiers à cette dépense. Il faut que vous jouiez à de petits jeux dans des compagnies mêlées: c'est un article de peu de conséquence; je le payerai volontiers. Tous les autres articles pour les menus plaisirs sont à Paris peu coûteux; en comparaison de Londres. La sotte coutume de donner de l'argent en Angleterre par-tout où l'on dîne et où l'on

oupe, et l'importunité coûteuse des souscriptions, ne sont pas des abus connus en France. Après avoir calculé toutes les dépenses qui conviennent à un gentilhomme, et que je fournirai volontiers, je viens à présent à celles que je ne veux ni fournir, ni payer. La première est le jeu; et quoique je n'aie pas la moindre raison de vous soupçonner de ce défaut, je crois qu'il est nécessaire de vous assurer d'avance qu'aucune considération dans le monde ne m'engagera à payer vos dettes de jeu. Si vous alléguiez pour raison que votre honneur est engagé à les payer, je vous répondrai que le mien ne l'est pas, et que votre créancier peut vous arrêter pour sa dette.

La mauvaise compagnie et les plaisirs honnêtes coûtent toujours davantage que les amusemens des honnêtes gens. Les débauches du cabaret sont plus coûteuses, plus deshonorantes, que quelques petits excès en bonne compagnie, qui sont quelquefois pardonnables. Que je n'entende jamais dire que vous ayez eu de mauvaises affaires au cabaret.

Je viens à présent aux autres points essentiels; ce sont les femmes. Je ne vous parlerai pas sur ce sujet en théologien et moraliste, ni en père; je mets de côté mon âge, pour ne considérer que le vôtre. Je veux vous parler comme feroit un homme de plaisir à un autre, s'il a du goût et de l'esprit. Je ne veux

absolument rien payer pour des courtisannes, ni pour les chirurgiens, qui sont une conséquence naturelle de ce commerce. Je ne veux pas non plus, pour quelque raison que ce soit, entretenir des chanteuses, des danseuses, des actrices, et *id genus omne*; et indépendamment de la dépense, il faut que je vous dise que de telles liaisons me donneroient, et à tous les gens sensés, le plus grand mépris pour votre manque de discernement. Il faut qu'un jeune homme ne sache pas se présenter en bonne compagnie, pour hasarder ou pour sacrifier sa santé, et se ruiner avec de telles créatures, sur-tout à Paris, où la galanterie est la profession de toutes les femmes de condition. Pour vous parler ouvertement, je ne vous pardonnerois pas de savoir par expérience ce que c'est que maladie vénérienne; et votre constitution vous feroit long-temps souvenir de votre folie. Ces maladies, de dix fois neuf, tombent sur les poudrons. Cette raison doit avoir quelque force sur vous: je vous proteste que si tel accident vous arrivoit, je ne vous donnerois pas un an à vivre. Il y a une autre dépense que je ne vous permets pas, parce que c'est une sottise, j'entends celle de dépenser follement votre argent à des colifichets dans des boutiques de quincaillerie. Ayez une belle tabatière, si vous prenez du tabac, et une belle épée; mais point de ces choses qui ne sont que jolies et frivoles.

Vous voyez que je vous accorde tout ce qui est nécessaire à un gentilhomme, non seulement pour faire figure, mais aussi pour ses plaisirs, sans fournir à la profusion d'un libertin. Vous avouerez que je ne vous traite pas comme un vieillard sévère et avare. Je considère cet arrangement entre nous comme des subsides de ma part pour quelques services que vous me rendrez. Je vous promets que je serai aussi exact à payer ces subsides, que l'Angleterre l'a été pendant la dernière guerre; mais en même temps je vous avertis que j'exige de votre part une exécution plus scrupuleuse du traité que nous ne l'avons éprouvé de la part de nos Alliés; autrement je cesserai de payer. J'espère que tout ce que j'ai dit est absolument superflu, et que des sentimens plus nobles vous indiqueront la conduite que vous devez tenir; mais, à tout événement, j'étois résolu de m'expliquer avec vous une fois pour toutes, afin que vous ne disiez jamais que vous avez ignoré mes sentimens, et que vous n'ayiez pas lieu de vous plaindre, faute de vous avoir expliqué mes intentions.

Il faut que je vous dise un ou deux mots sur le caractère d'un libertin, parce que les jeunes gens trop souvent et toujours prennent malheureusement ce caractère pour celui d'un homme de plaisir, quoiqu'il n'y ait pas dans le monde deux caractères plus opposés. Le ca-

caractère d'un libertin est un composé de tout ce qu'il y a de plus vil, de plus bas, et de plus méprisable. Tous ses vices conspirent à le deshonoré et à le ruiner, pendant que le vin et des maladies honteuses se disputent à l'envi, à qui détruira le plus sa constitution. Un valet dissolu et vicieux n'est pas plus désagréable dans la crapule que l'est un homme de qualité. Dans ma jeunesse même, c'est un caractère que j'ai toujours méprisé et détesté.

Quoiqu'un homme de plaisir ne soit pas toujours si scrupuleux qu'il doit être, et qu'il souhaiteroit dans un âge plus avancé d'avoir été plus sage, il raffine au moins sur les plaisirs; il y met de la décence, et en jouit avec une sorte de dignité. Il y a peu de gens qui puissent être hommes de plaisir; chacun peut être un libertin.

Souvenez-vous que je saurai tout ce que vous direz ou ferez à Paris, aussi exactement que si par une force magique je vous suivais par-tout, comme un Sylphe, ou un Gnome, invisible moi-même.

Sénèque dit fort joliment qu'on ne devrait rien demander à Dieu que ce que l'on souhaite que les autres sachent, et ne demander aux hommes que ce que nous souhaitons que Dieu connoisse. Je vous conseille de ne rien faire et ne rien dire à Paris que ce que vous souhaitez que je sache; j'espère et jé crois

que tel sera votre cas. J'ose dire que vous ne manquez pas de bon sens, et vous n'avez jamais manqué d'instruction. Vous acquérez tous les jours de l'expérience: tous ces avantages doivent, je pense, vous rendre *aimable et respectable*; et c'est là en quoi consiste la perfection. Dans ce cas, rien ne manquera de ma part, et vous éprouverez effectivement toute l'étendue et la tendresse de mon affection pour vous; mais craignez le contraire.

P. S. Quand vous serez à Paris, après que vous aurez rendu visite à Milord Albermale, allez voir M. Yorke. J'ai des raisons particulières pour souhaiter que vous soyez bien avec lui; je vous les expliquerai dans la suite. Faites-lui savoir que mes ordres et mon inclination conspirent à vous faire désirer son amitié et sa protection.

Fin du Volume Troisième.

627090

SDN